

Auteur:

Jacopo Casiraghi

Conception graphique et illustrations éditées par IED Milan.

Illustrations: Samuele Gaudio Graphisme: Davide Sottile Coordination: Stefania Bertolini

Agence de coordination de projet:

Edelman

Projet conçu par:



En collaboration avec:



Avec le soutien de:







Pour plus d'informations sur la SMA, veuillez consulter :



https://care.togetherinsma.be



AMYOTROPHIE SPINALE (SMA – Spinal Muscular Atrophy)

L'amyotrophie spinale (SMA) est une maladie neuromusculaire rare qui conduit à une atrophie et une faiblesse des muscles sévères et progressives. Elle est causée par la perte de neurones dans la moelle épinière qui transportent les signaux du système nerveux central jusqu'aux muscles et contrôlent leur mouvement. Cette maladie touche 1 nouveau-né sur 10 000 et représente aujourd'hui la principale cause génétique de décès infantiles. L'un des quatre types, celui qui touche les nouveau-nés durant les six premiers mois de leur vie, est de loin la plus grave.

¹⁾ Lunn and Wang 2008.

POURQUOI UN LIVRE DE FABLES SUR LA SMA

La narration a pour but d'informer, de partager, d'éduquer, de susciter de nouvelles émotions et d'apporter de nouveaux points de vue.
Ce livre a été conçu pour raconter, avec les mots et les illustrations de ses personnages, un univers peuplé de héros.
Nous espérons que ces récits permettront d'accompagner les lecteurs de tout âge et les encourageront à reconnaître l'importance des moments précieux de la vie quotidienne, chacun à sa façon.

e lève le nez des fables de Jacopo un instant, place la bouteille sur la table et observe mes enfants assis par terre. Je suis ému d'entendre leur voix, de sentir leur souffle et de les observer développer leur imagination par le jeu. Pendant un instant, je me vois dans chacun de leur visage. Surpris, je repousse mes lunettes légèrement sur le côté et je commence à regarder autour de moi à la recherche du Hibou. Je ne le vois pas. Je rêve les yeux ouverts... agréablement plongé dans les récits du Loup qui, pour sauver sa peau, a réussi à convaincre les animaux de la forêt d'épargner sa vie en leur racontant des fables qui réchauffent le cœur.

Les enfants sont partout dans la maison. Ils se brossent les dents et rangent leurs jouets avant d'aller dormir. J'attends pour leur dire bonne nuit. Un bisou de papa sur les deux joues, et hop, dans les bras de Morphée! J'ai l'impression de les accompagner sur un chemin, à destination du Cœur des Bois. Une aventure qui nous aide à mieux nous comprendre, mais aussi à accepter l'idée que chaque enfant est unique et plein de surprises, que chaque personne arrive dans ce monde avec une force immense, mais aussi avec ses faiblesses.

Ces récits prouvent qu'il est possible de trouver le bonheur, malgré les difficultés de la vie. Ils nous enseignent aussi «comment» le trouver à l'aide d'expériences personnelles qui résonnent en chacun de nous. Il y a par exemple l'histoire de Tige, une fleur qui apprend à écouter et imaginer le monde depuis son carré de terre; celle de Petite Vipère, qui surmonte ses difficultés pour se créer un univers coloré; celle de la petite souris, Sept, qui accepte une piqûre d'abeille pour avoir plus de temps avec ses amis; ou encore celle de Petit Marcassin, un être généreux et innocent, qui aide sa maman à être courageuse et finit par faire de son malheur une chance en ouvrant son cœur aux papillons colorés.

Les enfants sont au lit. J'éteins les lumières et allume mon fauteuil roulant. Puis, je zigzague à travers les jouets abandonnés aussi silencieusement que possible pour rejoindre ma chambre. En passant dans le couloir, j'aperçois le visage innocent de mes enfants par la porte entrouverte. Deux fables me viennent à l'esprit, tout d'abord, celle de Petit Moineau, l'oiseau à roulettes qui répète innocemment: «Ça en vaut la peine!». Puis, je pense à l'histoire de Petit Loup qui, grâce à la fourrure que son papa lui donna au péril de sa vie, «dormit à poings fermés et rêva, le cœur plein de joie, sous un ciel étoilé.»

Ces petites créatures nous donnent des leçons de

vie. Leur innocence, comme celle de tous les enfants, doit être préservée et protégée, car elle ne connaît pas d'objectif, de but ou de préjudice. Elle existe, tout simplement. Au travers des enfants, on peut ressentir la beauté de l'univers. Et comment ne pas s'émerveiller de la beauté des étoiles ? Quel don incroyable... L'auteur nous fait vivre une aventure fascinante. Ces fables captent notre attention alors qu'elles relatent, pour la première fois, des événements réels, vécus par l'auteur ou par des personnes qu'il a rencontrées dans sa carrière.

Et pour moi, c'est à cela que servent les fables! Ces histoires fantastiques nous touchent et nous émeuvent. Elles nous rappellent que la vie est belle... un cadeau sublime qui, lorsqu'il est vu avec les yeux de l'amour, peut être plus beau qu'un rêve.

Alberto Fontana
Directeur du Nemo Clinical Centre

ario Vargas Llosa (Prix Nobel de littérature en 2010) affirme que la narration d'histoires est l'une des traditions les plus anciennes de l'humanité. Cette forme d'expression permet d'imaginer, de désirer ou de s'inventer des milliers de vies. Grâce aux histoires, on peut comprendre sa propre condition humaine, faire tomber des barrières et même vivre d'autres vies, en s'identifiant avec les personnages et les aventures que l'on découvre. Les histoires inventées depuis la nuit des temps, associées au plaisir de les entendre, peuvent contribuer à transformer une personne et même à promouvoir l'évolution d'une civilisation. Et ce, qu'il s'agisse d'un roman à succès ou d'une fable fantaisiste. C'est en gardant cela à l'esprit que j'ai lu et apprécié les douze fables tendrement écrites par le psycholoque et psychothérapeute, Jacopo Casiraghi, pour les personnes atteintes d'amyotrophie spinale (SMA), en particulier les enfants, les adolescents et les parents. Ces histoires se déroulent dans les Bois, qui sont peuplés d'une faune et d'une flore impressionnantes. La forêt est un lieu mystérieux qui nous captive. Elle se prête bien aux récits de deuil, de rencontres, d'explorations et d'aventure qui, après une série d'événements et de coïncidences, finissent toujours par ramener les protagonistes chez eux. La voix qui explique aux lecteurs la multitude d'émotions que l'on peut ressentir face au diagnostic et au traitement d'une maladie (qui peut désorienter les patients comme leurs parents) est celle d'un vieux loup... «un personnage facétieux qui est aussi un excellent conteur.»

D

Les deux domaines d'expertise de Jacopo, l'écriture et la psychothérapie, sont mis en évidence dans chacune des fables. Pour lui, la narration permet d'informer, de soutenir, de traiter, de rééduquer, de donner de l'espoir et même d'offrir une nouvelle approche de la maladie. On pourrait dire que la valeur « thérapeutique » de ces histoires réside dans leur message, que l'on peut comprendre et auquel on peut s'identifier. Le lecteur peut interpréter et mettre en pratique de nombreux aspects implicites des histoires. Il peut facilement adapter leur contenu et leur message selon sa propre expérience et

selon le stade d'avancement de la maladie.

Malgré la grande variété d'émotions présentées dans les douze fables (désarroi, anxiété, confusion, peur de l'avenir, culpabilité, tristesse, dépression), ces histoires nous encouragent tous à plonger dans nos ressources et nous donnent des pistes pour interpréter le sens de la vie. Même lorsque l'on fait face à une maladie et que l'on doit affronter le monde différemment, la vie peut nous réserver plein de bonnes surprises, à condition d'ouvrir son cœur.

Tous ces éléments sont présents dans les fables fantastiques de Jacopo Casiraghi, qu'il a écrites pour les enfants, les adolescents et leurs parents.

Je n'en dirai pas trop, de peur de gâcher la surprise et le plaisir du lecteur. J'aimerais tout simplement aborder certains éléments récurrents que l'on peut considérer comme «le fil rouge» des fables et inviter le lecteur à imaginer le sien, et à trouver un apaisement simplement en lisant ou en écoutant ces histoires.

Les Bois sont souvent utilisés dans les récits («Je me suis retrouvé dans une forêt lugubre») pour symboliser la peur d'une maladie et de ce que l'on ignore à son sujet. Mais la forêt a aussi un «cœur» qui aide à accepter de perdre le contrôle et représente la raison de vivre. Ce cœur nous pousse à lâcher prise et à adopter une nouvelle approche, une nouvelle façon d'interpréter les événements, grâce aux expériences accumulées qui nous font prendre conscience du sens de la vie. Le Cerf Majestueux, le Roi des Bois, incarne le symbole de la sagesse éternelle, qui observe sans être observé et qui, comme d'autres personnages, révèle que « tout le monde a peur». Maître Hibou ajoute «La seule façon de vaincre sa peur est de commencer par se l'avouer.» C'est en effet le Cerf Majestueux, avec son autorité presque divine qui, en avançant «doucement, ses grands bois couverts de mousse et de nids d'oiseaux» est capable de dire d'une voix grave: «Il est temps de partir.»

Voici les premières questions qui montrent un véritable lien entre fable et réalité : «Pourquoi ne sautilles-tu pas, mon Petit Lièvre?», demanda Maman Lièvre. «Pourquoi ne cours-tu pas, mon Petit Lièvre?», demanda Papa Lièvre. «Comment accepter une nouvelle aussi triste qu'inattendue?»

On arrive alors au besoin de soigner avec le «pouvoir magique des mots». Pour pouvoir toujours «rêver les yeux ouverts» et mieux traverser le chemin tortueux de la vie, de la maladie, des soins et des relations.

En outre, dans certains récits, «l'ère du changement» est joliment décrite avec l'idée d'un traitement qui dure toute la vie. Une solution qui ne mène pas à la guérison en soi, mais qui redonne de l'espoir et de la force. Les douze fables nous accompagnent sur un chemin complexe qui va du diagnostic de la maladie aux soins de réadaptation, en passant par la prise de potentiels nouveaux médicaments afin de pouvoir prendre le train en marche : « Il faut faire des exercices de respiration et de la gymnastique, et il ne faut pas prendre trop de poids... » ou encore « Un tel voyage ne se fait pas seul. » En plus des parents, il faut aussi penser aux frères et

- sœurs de l'enfant qui, même s'ils sont en bonne santé, ont eux aussi besoin d'une attention particulière.
- Selon une analyse récente des études menées par James Law et son équipe au cours des 40 dernières années, les enfants auxquels les parents lisent sont mieux habilités à développer leur langage, leur compréhension et leur équilibre émotionnel. On s'en rendait déjà compte dans la pratique. Maintenant, la science le confirme : il est bon de lire des histoires pour les enfants mais aussi pour les adultes, car cela les aide à redécouvrir le monde merveilleux de l'enfance. En effet, les mots et les phrases permettent de relier l'esprit au cœur. C'est encore plus vrai en ce qui concerne les enfants malades et leurs parents.

J'aimerais terminer par une citation du narrateur, le Loup : « J'ai raconté ces histoires parce qu'elles méritent d'être retenues et racontées. Les amis dont je vous ai parlé ne devraient pas être oubliés et ils ont tous quelque chose à nous apprendre. Je crois que la force des muscles importe peu. Si vous avez le cœur d'écouter ces fables, vous aussi faites partie de l'histoire. »

Je suggère aux lecteurs de plonger dans ces douze fables avec curiosité et ouverture d'esprit. Elles sont surprenantes, divertissantes et, grâce à elles, nous pouvons mieux comprendre la maladie et la vulnérabilité qu'elle représente pour soi et les autres. Une fois que l'on est complètement immergés dans ces métaphores, il est plus facile d'envisager la vie comme un cadeau riche de sens.

Enrico Molinari

Directeur du Master, Master en Psychologie Clinique Università Cattolica del Sacro Cuore [Université catholique du Sacré-Cœur], Milan, Italie Istituto Auxologico italiano [Institut auxologique italien] - IRCCS (Istituto di Ricovero e Cura a Carattere Scientifico [Institut pour le traitement scientifique et la recherche]) - Milan, Italie



Pour tous les enfants qui sont aujourd'hui des adolescents, des hommes et des femmes, que j'ai rencontrés grâce 'famiglieSMA' , la 'famille de la SMA'.





Le Loup avait été capturé. Il rôdait dans les bois depuis longtemps. Ce n'était qu'une question de temps avant qu'il tombe dans un piège. Le Conseil des bois s'était réuni pour décider de son sort. Il n'avait pas été facile de l'attraper, avec son museau plein de confiture. Oui, le Loup

raffolait de confiture, de miel, de myrtilles, de carottes et même de viandes rouges et grasses. Il mangeait absolument tout. « Oui, ie mange tout », disait-il avec son plus beau sourire, auquel il manquait quelques crocs. Les années passant, le Loup avait changé. Ses crocs avaient noirci et son pelage poivre et sel avait viré au blanc. Preuve que le temps aime ternir les couleurs. Le Loup avait vieilli et même sa langue rouge cerise, qui pendait toujours sur le côté, ne pouvait le rajeunir. Hé oui, il avait vécu de nombreux hivers. C'était la même chose pour le Maître Hibou et le Cerf Maiestueux. dont on disait qu'ils vivaient dans les parties les plus sombres et les plus mystérieuses des bois. « Je ne vais jamais là-bas », a un jour dit le Loup. « Pourquoi ? Aurais-tu peur du Cœur des Bois?» demanda Erica le Putois avec de grands yeux ronds.

« Bien sûr que non ! Je n'ai peur de rien. Je n'y vais pas, simplement parce qu'il n'y a rien à manger dans le Cœur des Bois !» Le Loup avait réussi à duper Erica le Putois. Au

- fil du temps, il avait appris que, pour mentir, il valait toujours mieux dire une part de vérité. Il ne mentait donc pas quand il disait qu'il n'y avait rien à manger dans le Cœur des Bois. On n'y trouvait que des groseilles et des champignons qu'il fallait chercher dans les arbres tordus et les gros rochers couverts de mousse sur les collines. Malheureusement, ils étaient souvent mangés par des sangliers sauvages ou par l'Ours Brun. Mais, plus important encore, le Cœur des Bois était le royaume du Cerf Majestueux. Personne ne pouvait manger la moindre mûre sans son autorisation. Et, étant donné le mauvais caractère du Cerf Majestueux, le Loup n'avait pas l'intention de s'y aventurer. Le mensonge, par contre, était tout autre. Tu te souviens quand le Loup a dit «Je n'ai peur de rien»? Quel mensonge! Le Loup avait beaucoup de peurs. Certaines étaient absurdes et d'autres moins, mais il craignait par-dessus tout le Cœur des Bois et le Cerf Majestueux. Tout le monde a peur. C'est impossible de ne jamais ressentir cette émotion. Même les grands ont peur, mais parfois ils ne le disent à personne et ne se l'avouent même pas à eux-mêmes.
 - l'avouer.»
 Le Loup grogna et leva les yeux au ciel. Il détestait les conseils sages du Hibou. Alors, il se baladait dans les bois pour trouver quelque chose à se mettre sous la dent. Le Loup aimait l'idée d'avoir un ventre rond, comme un tambour. Et pourtant, on pouvait compter ses côtes.

«La seule façon de vaincre sa peur», dit le Maître Hibou, «est de commencer par se



- C'est pour ça qu'il était tombé dans le piège... une tranche de pain avec de la confiture avait suffi à lui faire perdre la tête. Le piège s'est alors déclenché. Les écureuils, les lapins et tous les animaux de la forêt applaudirent quand le Loup fut capturé.
 - «Ça t'apprendra à manger ma belle-sœur!», dit l'un des animaux.
 - «Et à mordre ma queue!»
 - «Et ma patte aussi! A cause de toi, elle me fait mal à chaque changement de saison!»

 Il y avait de nombreuses autres raisons de le garder prisonnier. On aurait pu en faire tout un livre.

 «Attendez, attendez!», dit le Loup. «Si je raconte une histoire, vous me libérerez?»

 Le silence se fit. On entendait mêmes les abeilles bourdonner dans les fleurs.
 - «Quelle histoire?», demanda Rouge l'Écureuil. Le Loup était intelligent et savait comment manipuler les histoires. Il savait exactement comment raconter ce genre de récits. Il chanta d'anciennes comptines et raconta des histoires d'aventures. Il se souvint d'aventures de héros et de récits magiques et savait toujours quelles histoires raconter au coin du feu, alors qu'un orage se préparait. Au fil des années, il avait raconté ses fables dans des endroits extraordinaires : dans des granges et sur des collines battues par le vent, dans de sombres cavernes et même dans des villages d'hommes. Le Loup, boiteux et craintif, les avait même racontées dans un petit hôpital où les médecins traitaient ou aidaient les personnes qui ne pouvaient pas toujours guérir.
 - «Raconte-nous une fable et nous te laisserons partir», dit Roberto le Corbeau.
 - «D'accord», dit-il en souriant. «Je commence?»

.1 Mou comme un flan, délicat comme une fleur et rapide comme un lièvre

Une fable pour les enfants atteints de SMA de type 1 et pour tous les autres.



Dans le Terrier Malodorant, cachée à l'orée des bois, une famille de lièvres fêtait l'arrivée d'un nouveau-venu. Un levraut venait de naître. Il était tout petit. Son museau ressemblait à une

châtaigne et son pelage soyeux était légèrement brun chêne. Il était si petit qu'il tenait dans la paume de la main.

Sa maman et son papa étaient très heureux de sa naissance, qui avait eu lieu quelques jours plus tôt. Maman Lièvre s'imaginait déjà en été lorsqu'elle emmènerait son bébé dans les magnifiques prairies vert émeraude de la Grande Clairière. Papa Lièvre sautait dans tous les sens. Il se voyait déjà faire la course avec son fils. Du Terrier Malodorant au Champ Fleuri, de la Butte Chauve à la Rive Rocailleuse, il s'imaginait monter et descendre les collines en courant à

toute vitesse.

Mais, après quelques jours, le bébé lièvre commença à les inquiéter. Malgré tous les efforts de sa maman pour l'aider, le levraut ne tenait pas sur ses pattes. Et même quand son père lui mordillait la queue, il ne réagissait pas. Le bébé les regardait attentivement avec de grands yeux brillants, mais étonnamment le reste de son corps était immobile.

« Pourquoi ne sautilles-tu pas, mon Petit Lièvre ? », demanda Maman Lièvre. « Pourquoi ne cours-tu pas, mon Petit Lièvre ? », demanda Papa Lièvre.

Au début, ils se dirent qu'ils avaient tort de s'inquiéter. Si Petit Lièvre ne bougeait pas, c'était sûrement parce qu'il était trop fatigué ou avait mal dormi. Après quelques temps, ne constatant pas d'amélioration, ils décidèrent de l'emmener chez Maître Hibou. Ce dernier avait la réputation d'être très sage et de pouvoir régler tous les problèmes. « Les muscles de Petit Lièvre ne sont pas assez forts ; c'est pour ça qu'il ne parvient pas à courir ou sauter», leur expliqua Maître Hibou.

« Que peut-on faire pour les rendre plus forts ?», demanda rapidement Papa Lièvre.

« C'est impossible. Ses muscles sont uniques : mous comme un flan et délicats comme une fleur. »

Maman Lièvre demanda ensuite : « Alors, comment les rendre plus résistants ? ».

« C'est impossible, tout comme il est impossible de transformer un diamant en eau ou une souris en moineau. Mère Nature a décidé que les muscles de Petit Lièvre seraient faibles et malheureusement, on ne peut rien y faire.» Papa Lièvre n'était pas du genre à abandonner facilement et demanda sur un ton abrupt : « Vous êtes en train de dire que même la magie ne peut pas le soigner ? ». « La magie n'existe pas ! », s'exclama Maître Hibou qui en avait marre d'entendre de telles âneries.

« Pourrions-nous aller chez les humains pour qu'ils nous donnent des médicaments ? » Maman Lièvre avait déjà entendu parler de ce genre d'histoires. À la ferme, une grosse dame avait soigné un petit garçon, qui souffrait de maux de ventre, avec une potion.

« On ne soigne pas les muscles faibles avec des médicaments », répondit Maître Hibou. « Quand on nait avec des muscles faibles, ils le restent, même quand on grandit. » « Au contraire », ajouta-t-il, « plus il grandira, plus ses muscles s'affaibliront. Vous savez pourquoi ? Parce que plus il pèsera et plus il aura du mal à bouger. Vous comprenez ? »

Mais Maman et Papa Lièvre n'étaient pas convaincus. Comment accepter une nouvelle aussi triste qu'inattendue? Alors, ils préparèrent un lit d'herbes et de branches de sureau pour transporter Petit Lièvre à la ferme.

Et, même si c'était le printemps, le voyage était long et rempli d'aventures, de nids-de-poule et de moments effrayants. Petit Lièvre continua à les regarder avec ses grands yeux brillants, toujours attentif à ce qui se passait autour de lui. Il ne comprenait pas pourquoi son papa et sa maman pouvaient bouger leurs jambes et pas lui. Il avait remarqué que ses parents étaient très tristes et cela l'avait attristé à son tour. Mais surtout, il en avait marre d'être trimballé d'une colline à l'autre!

Ils arrivèrent enfin à la ferme. Mais la grosse dame secoua la tête et fronça les sourcils : « Je suis désolée, mais je ne connais pas de soupe ou de médicament qui puisse lui redonner de l'énergie ».

Maman et Papa Lièvre désespéraient... Que faire si même la grosse dame ne pouvait pas aider leur petit bébé à courir dans les champs ?

C'est à ce moment-là que Petit Lièvre fit bouger sa moustache et plissa les yeux. Il regardait l'entrée de la maison, là où les enfants de la ferme avaient laissé leurs jouets.

« Que veux-tu ? », demanda Maman Lièvre, toujours attentive à ce dont Petit Lièvre avait besoin. « Des billes comme celles-ci ? »

« Noooon », pensa Petit Lièvre, qui cligna deux fois des yeux.

« Que veux-tu ? », demanda Papa Lièvre, toujours attentif à ce dont Petit Lièvre avait besoin. « Le ballon ? »

« Noooon », pensa Petit Lièvre, qui cligna deux fois des yeux.

Près de la porte se trouvait un panier rempli de brocolis verts, de tomates rouges et de maïs jaune vif. Des aliments somme toute délicieux... mais ce n'était pas cela qui attirait le regard de Petit Lièvre. Plus loin, derrière lui, il avait vu un cheval de bois terni et fissuré. L'un de ces chevaux qui ont des roues à la place des sabots et que les enfants montent pour se déplacer dans la ferme.

« Tu voudrais le cheval de bois ? », demanda enfin Maman Lièvre.

« Oui », pensa Petit Lièvre qui cligna une fois des yeux.

« Tu voudrais les roues du cheval en bois ? », demanda enfin Papa Lièvre.

« Oui », pensa Petit Lièvre qui cligna une fois des yeux.

Même s'il ne pouvait pas le montrer, il



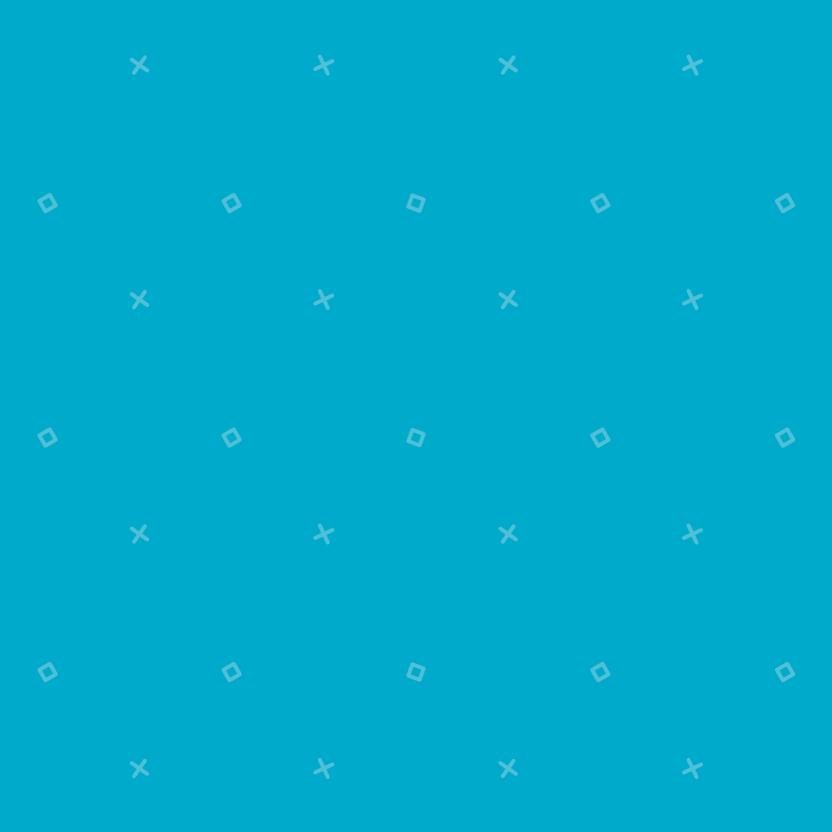
était rempli de joie : ils avaient compris ! Les parents demandèrent alors le cheval de bois à la grosse dame. Puis, ils retournèrent au Terrier Malodorant. Le chemin fut bien plus simple et rapide que l'aller puisqu'ils ne devaient pas porter Petit Lièvre sur son lit d'herbes et de branches de sureau. Papa Lièvre avait utilisé trois tiges de pissenlits pour permettre à Petit Lièvre de rester sur le cheval de bois.

Il dévalait les collines à toute vitesse, son père à ses trousses, essoufflé et haletant, parce que Petit Lièvre était maintenant bien plus rapide qu'un lévrier adulte. Il descendit la pente, laissant une légère trace sur l'herbe vert émeraude.

Papa et Maman Lièvre ne comprenaient pas. Et pourtant, c'était très simple : Petit Lièvre n'avait pas besoin de bouger ses pattes comme les autres lièvres.

Au lieu de cela, il voulait explorer, aller à toute vitesse et sentir le sol défiler sous son cheval. Il voulait entendre le vent et danser dans les cyclamens. Il voulait tout simplement être aussi rapide qu'un lièvre. Et maintenant, il était heureux.





///

Milena le Serpent sortit sa langue fourchue. «
Tu ne crois pas que tu vas t'en sortir avec une seule fable quand même? », siffla-t-elle.
« Ah bon? », dit Lou le Loup alors qu'il essayait de se défaire des branches qui l'avaient emprisonné. Mince! Impossible de passer.
Et pourtant, il avait essayé de s'en sortir avec poésie et délicatesse.

« Une fable ne suffit pas! », croassa Robert le Corbeau.

« Ce n'est pas assez! », répéta Rouge l'Écureuil. Lou le Loup fronça les sourcils. Peut-être pouvait-il tirer parti de cette situation désagréable... « Je vais vous raconter une histoire par jour pendant douze jours », suggéra-t-il. « Dans ce cas, cela veut dire douze, moins un, plus quatre, moins vingtsept... donc au total, plus que cinq fables! » « Oh non, mon loup. Tu dois encore nous raconter onze fables! Et elles doivent être magnifiques. Sinon, on ne te relâchera jamais!» « Bon, d'accord. Onze fables... mais vous devez m'apporter de quoi manger en attendant. Je ne peux pas vous raconter ces fables le ventre vide.» « D'accord. On t'amènera des fruits et des légumes, mais pas question de te donner de la viande! », dit Élisa la Pie.

Lou le Loup soupira. « D'accord. Ajoutez-y de la confiture et c'est marché conclu! » Douze jours de bonheur, servi et vénéré par les animaux de la forêt. Et en plus, si ses histoires leur plaisaient, ils le relâcheraient. Quelle chance!







d'œuf en pépite d'or. On raconte aussi qu'un œuf avait éclos pour laisser place à un phénix. Le magicien avait même fait des ailes pour les lézards à partir de coquilles d'œufs. On dit même qu'il avait utilisé de gros œufs d'autruches pour créer des montgolfières dans lesquelles se déplaçaient les renards.

On ignore pourquoi il avait une telle obsession pour les œufs.

Les animaux de la forêt se souvenaient aussi de ses chansons. Aujourd'hui, beaucoup ignorent que tous les magiciens savent chanter et que tous les chanteurs sont des magiciens. La voix mélodieuse du magicien s'élevait de la tour et voyageait d'un arbre à l'autre, portée par le vent, jusqu'à atteindre les fossés qui entouraient les champs au loin. Cette voix était évidemment bien moins mélodieuse lorsqu'il glissait sur une coque d'œuf de caille et tombait dans les escaliers.

Jeune Corbeau survolait la tour en ruines parce que lui aussi voulait devenir un magicien. Le tout premier magicien-corbeau de la forêt. Alors le troisième soir, il rassembla tout son courage, s'envola et se glissa dans la tour par une petite fente sombre. Des flacons en verre et des éprouvettes scintillaient dans le clair de lune. Dans un coin de la pièce, une grande bibliothèque était à terre, ses nombreux livres et documents éparpillés sur le sol. De plus près, Jeune Corbeau re-

marqua des symboles et des dessins mystérieux écrits sur ces pages. C'était des mots magiques!

Il escalada lentement les piles de livres pour chercher les symboles qui lui permettraient de retrouver sa voix. Il voulait tant chanter! Il rêvait de pouvoir gazouiller comme les autres oiseaux de la forêt. Même croasser comme ses pairs lui aurait suffi... mais non. Il n'avait pas la force d'émettre le moindre son. C'était comme si un ver était coincé dans sa gorge.

Il y avait tant de symboles : chacun était dessiné soigneusement et représentait un Mot Magique. Jeune Corbeau essaya de les lire toute la nuit. Le symbole de deux enfants qui courent signifiait « jouer », celui d'un doigt sur la bouche « silence » et les notes « musique ». Mais comment jeter un sort quand on n'a pas de voix ? Suffisait-il de regarder le dessin d'une étoile pour que le soleil se couche tôt ? Suffisait-il de regarder le dessin d'un violon pour en jouer ? Apparemment non.

Après une longue nuit, le soleil se leva et Jeune Corbeau retourna dans son nid, son vol lourd de tristesse. Il ne suffisait pas de regarder les Mots Magiques pour que la magie opère. Que pouvait-il faire? Le soir suivant, il s'arma de courage et retourna dans la tour du magicien. Il se demandait s'il existait un livre pour apprendre à réciter les Mots Magiques, comme un vrai magicien. Il aimait cette

idée et regarda tout autour de lui dans la pièce pour le trouver. Finalement, il trouva un petit livre qui semblait avoir été écrit par le magicien lui-même. C'était un miracle! Il suffisait de regarder le symbole et le livre récitait les mots à voix haute. « Maman! », dit le livre à voix haute. Cela effraya le Jeune Corbeau, qui s'envola à toute vitesse et se tapa la tête au plafond. Il paniqua et sortit de la tour par une fente dans les tuiles craquées et retourna à son nid. Il avait eu tellement peur... comment oserait-il retourner à la tour ? Que pouvait-il faire ? Le soir suivant, il trouva malgré tout le courage de retourner dans la tour du magicien. Il voulait encore voir ce livre miraculeux. Il le retrouva à l'endroit où il l'avait laissé, illuminé par le clair de lune. Une fois de plus, il lui suffisait de regarder un symbole étrange pour que le livre se mette à le lire à voix haute à sa place. « Je voudrais bien! », dit le livre comme par magie. Cette fois-ci, Jeune Corbeau était mieux préparé et recula de quelques centimètres seulement. Il regarda un autre dessin. « Joue! », dit le livre à la place de Jeune Corbeau. C'était magnifique. Il pouvait ressentir le pouvoir de chaque mot et, même s'il n'avait pas retrouvé sa voix, le livre pouvait parler à sa place.

Jeune Corbeau secoua ses plumes avec enthousiasme. Il pouvait enfin se faire comprendre! En lisant le symbole « Venez! », il avait réussi à attirer l'attention de quelques hiboux perchés sur les poutres du toit. Ils le saluèrent depuis leur perchoir, mais pour le Jeune Corbeau, cette interaction ne suffisait pas. Même s'il avait maintenant une voix pour se faire entendre, cela ne lui suffisait pas. Il voulait toujours devenir un magicien. Le premier magicien-corbeau de la forêt. Que pouvait-il faire? Le soir suivant, il trouva le courage de retourner à la tour du magicien. Il avait une excellente idée. Il essayait de chanter en lisant les symboles et voulait composer une mélodie. De nombreux autres oiseaux, alertés par les hiboux, arrivèrent sur le toit, pressés de rencontrer le corbeau qui voulait devenir un magicien.

Jeune Corbeau essaya de mélanger les symboles. Il organisait les mots les uns à la suite des autres avec le sujet, le verbe et bien plus : « J'aimerais jouer avec vous », composa-t-il. Durant de longues heures, il créa des phrases musicales, de longs sons et des livres entiers de mélodies.

Jeune Corbeau, qui pouvait désormais parler et chanter, se rendit compte que s'il pouvait parler, il pouvait penser. Et s'il pouvait rêver, rien ne le forçait à être un simple corbeau, il pouvait devenir un colibri, un faisan, un hibou ou un héron...

...il pouvait même devenir un magicien. Et c'est ainsi que Jeune Corbeau découvrit la magie de l'imagination!





té de la pompe à eau, au milieu des iris et des orties.

La gare avait été construite au milieu de la forêt, au sommet d'une colline escarpée. Aussi belle qu'elle était, elle était difficile à atteindre, inaccessible et éloignée de la plupart des chemins. Les trains disaient qu'il était impossible de s'y arrêter en raison du poids des wagons qui auraient traîné le convoi jusqu'au pied de la colline. Aucun train n'avait donc jamais essayé. Même le Cerf Majestueux, qui galopait dans les wagons-lits abandonnés, se demandait pourquoi les humains avaient construit une gare au Cœur des Bois pour ne jamais l'utiliser. Quelle qu'en soit la raison, cela lui convenait parfaitement. Cette colline était son domaine et tout le monde devait s'incliner devant lui.

Les animaux de la forêt avaient été ravis de la construction de la gare. Certains avaient de la famille en ville qu'ils n'avaient pas vue depuis des années, et d'autres avaient des tâches urgentes à réaliser. D'autres encore devaient faire des achats importants ou simplement visiter des contrées lointaines. Et pour beaucoup, le train était une question de vie ou de mort. Le Cerf Majestueux le savait bien. Le train aurait pu permettre à Petit Lièvre de reprendre des forces et, qui sait, peut-être de mener une vie plus paisible. Le voyage aurait même pu bénéficier aux muscles fatigués d'Ours Brun qui était désormais bien vieux. Au fil du temps, malgré les panneaux ternis qui entouraient la plateforme, tels que « le prochain train arrive à... » et « la gare ouvre à... », il était clair pour tous que la gare, aussi belle qu'elle était, était condamnée à rester fermée pour toujours. Les vieux crapauds du Marécage avaient ramassé beaucoup d'argent et étaient devenus amis avec les hommes aux chapeaux hauts qui fabriquaient les trains. Beaucoup de nourriture avait été donnée. Et pourtant, les haut-parleurs en cuivre restaient silencieux. Il semblait très difficile de convaincre les locomotives. C'est pour cela que tous les animaux furent surpris lorsque le sifflement d'un train retentit un après-midi chaud d'été.

« Le train ! Le train arrive ! », s'exclama Rouge l'Écureuil.

« Je vois la fumée d'un train provenant de l'arrière des collines ! », expliqua Ours Brun avec enthousiasme. Il adorait les locomotives.

Peu de temps après, la plateforme était remplie d'animaux fous de joie. Tant de saisons s'étaient écoulées et un train passait enfin!

« Ce serait génial s'il s'arrêtait! », dit Rouge l'Écureuil. Il savait que de nombreux animaux craintifs, qui se cachaient dans les buissons, auraient adoré monter dans ce train. Mais un grand nombre d'entre eux ne savaient pas qu'il fallait une réservation pour monter à bord.

« Mais, et si le train s'arrête et qu'il n'est

composé que d'un wagon ? Qui montera à bord ? Il n'y aura pas de la place pour tout le monde ! », dit Ours Brun. Il était corpulent et ses jambes lui faisaient mal. Il attendait ce train depuis toujours. « La pente est trop raide. Si le train s'arrête, il ne pourra peut-être même pas redémarrer. Et s'il est rempli d'animaux... imaginez le désordre ! » Plus il y pensa, plus Ours Brun s'inquiéta. Comment allait-il monter dans le train ?

Pendant ce temps, une foule se formait sur le quai de la gare : des chats sauvages, des pics, des lézards, des chèvres et des visons se bousculaient, grignotaient et s'écrasaient les pattes et les queues pour arriver en premier. Un rat et une fouine avaient même failli se battre.

« Un instant, un instant », croassa l'un des crapauds du Marais, « formons une rangée, pour que tout le monde puisse avoir suffisamment de place. Si le train passe et nous voit tous sur le quai, en train de nous battre et de nous mordre, que va-t-il penser de nous ? Vous croyez qu'il aura envie de s'arrêter ? Comment allons-nous réussir à monter avec un tel désordre ? »

Quelques grognements et sifflements s'élevèrent de la foule. L'un des loups grogna doucement.

« Cela fait des années que j'attends! »,

s'exclama Ours Brun, « Je veux monter dans ce train! Et je monterai dans ce train! » Déterminé, il se plaça alors devant tous les animaux, donnant aux plus petits une vue directe sur son gros popotin.

« Mon ami, s'il te plaît », croassa le crapaud d'un ton nostalgique, mais ferme. Saison après saison, ses têtards étaient tous partis. Aucun d'entre eux n'avait eu la chance de voir le train. « Réfléchis un peu. Le train vient de très loin, après avoir traversé les États-Unis et l'Europe. Il a été difficile de le convaincre de passer par le Cœur des Bois. Nous avons même acheté une partie du charbon, grâce à notre ration de nourriture pour l'hiver. Nous méritons tous une place dans ce train. Mais il est possible que d'autres animaux en aient davantage besoin. »

Ours Brun grogna de rage.

Puis, il vit Petit Lièvre et Petit Moineau, aidés par des roues, ainsi que de nombreux autres animaux de la forêt. Il y avait ceux qui avaient besoin d'aide pour être déplacés et ceux qui parvenaient à se mouvoir avec une seule patte. Un animal était soulevé par les papillons qui le survolaient. Alors, malgré la douleur qui torturait constam-

ment ses pattes, Ours Brun se mit sur le côté. Il fit quelque chose d'encore plus surprenant. Il donna une petite tape affectueuse à l'un des derniers arrivants et lui dit : « N'oublie pas de passer ta tête par la fenêtre pour moi ».

Inspirés par le comportement d'Ours Brun, les animaux se mirent doucement en rangée et arrêtèrent de se pousser.

Peu de temps après, le train arriva à la gare. Une grosse locomotive en laiton traînait cinq petits wagons de bois, décorés de rideaux en dentelle. Ils étaient magnifiques, mais ils n'avaient pas l'air confortables, et encore moins spacieux. Cette locomotive faisait un effort incroyable! La pente était escarpée et, même si ses wagons étaient vides, le train se mouvait très lentement, lourd de son poids. Il continuait à avancer lentement, en faisant un bruit de ferraille.

«Il est presque à l'arrêt!», s'exclama Rouge l'Écureuil. « Bienvenue M. Train », dit-il avec respect. « Nous vous attendons depuis bien longtemps. » Ses yeux se remplirent de larmes et il regarda droit devant lui, incrédule.

Les portes s'étaient ouvertes, même si le train n'était pas tout à fait à l'arrêt.

« On peut entrer! », hurla Rouge l'Écureuil, avec enthousiasme. « Il veut qu'on monte, mais il ne peut pas s'arrêter. »

« Allez-y, montez dans le train avant que je change d'avis », dit Ours Brun aux petits animaux de la forêt, « ou avant qu'il ne dépasse la plateforme » ajouta-t-il rapidement en voyant le premier wagon les dépasser.

De nombreux animaux commencèrent à courir. Les autres les aidèrent à entrer dans le train en les poussant par les fenêtres ou en les tirant depuis l'intérieur du train. C'était une vraie pagaille. Queues, groins, écailles et ailes s'entremêlaient.

De nombreux animaux montèrent à bord. Mais d'autres, malchanceux, restèrent sur le quai. Ils n'avaient pas trouvé de place, étaient arrivés en retard ou avaient trop mal au dos pour monter à bord.

De nombreux animaux qui étaient restés sur le quai se mirent à pleurer, tandis que d'autres serraient les dents et que d'autres encore étaient profondément contrariés, même s'ils ne s'étaient pas dépêchés. Tout le monde regarda le train avec de grands yeux émerveillés et pétillants, alors qu'il commençait à prendre de la vitesse une fois la montée terminée. La locomotive leur souhaita bon voyage en sifflant si fort que cela secoua la petite gare et tous les habitants des bois.

« C'est fini », grommela Ours Brun.

Le cœur lourd, les animaux de la forêt retournèrent dans leur tanière. Ils attendirent des nouvelles de leurs amis et de leurs proches pendant quinze jours. Ils en étaient même venus à se demander s'ils reverraient ce magnifique train un jour.

Puis, le quinzième jour, l'un des corbeaux de la Butte Chauve croassa haut et fort : « Je voix de la fumée, je voix de la fumée ! »

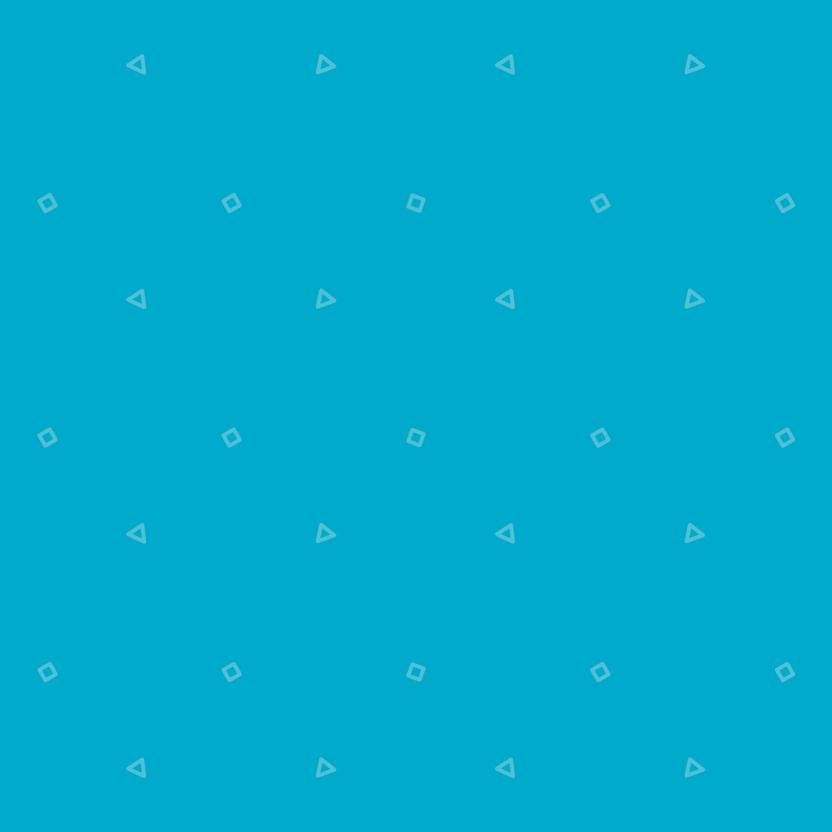
Tout le monde arriva rapidement à la gare. Le train revenait enfin, sa fumée était visible derrière la colline. Mais cette fois-ci, la locomotive tirait six wagons! De nombreux animaux sortirent leur tête de la fenêtre, pour leur faire un signe de patte et laisser leurs oreilles battre dans le vent. Le train commença ensuite à ralentir et ouvrit ses portes dès qu'il arriva sur la plateforme.

« Tous à bord ! », cria Ours Brun. Le rôle de chef de train lui plaisait beaucoup.

Ceux qui ne trouvèrent pas de place la première fois montèrent dans le train, tandis que d'autres, comme avant, étaient malheureusement forcés de rester sur le quai. Alors que le train commençait à prendre de la vitesse, les larmes étaient moins fortes. Il semblait que les habitants de la forêt entraient dans une nouvelle ère.

À partir de ce jour, la locomotive s'arrêta régulièrement à la gare. Grâce au train, les petits pouvaient aller à l'école et certains des animaux qui avaient découvert un univers exaltant et joyeux, revenaient avec plus de courage et de détermination. Bientôt, ceux qui étaient terrifiés à l'idée de « rater le train » se rendirent compte que la nouvelle s'était répandue et que d'autres trains étaient curieux de visiter la gare dans les bois. Au fil du temps, il y avait de plus en plus de wagons. Au total, on estime qu'au cours d'une année, cent trente-quatre petits habitants de la forêt avaient réussi à montrer dans le train.

Mais malheureusement, certains des animaux plus imposants et plus vieux, ou ceux qui avaient très mal au dos, n'étaient pas arrivés à monter à bord. Et, malgré le dédain du Cerf Majestueux qui marmonnait « Les bois sont sacrés » à chaque passage du train, il était évident que des trains plus grands et plus modernes feraient leur apparition. Mais pour cela, ils devraient s'armer de patience et attendre quelques années de plus. Mais pour cela, les animaux de la forêt devaient être prêts. Même Ours Brun le répétait : « Je l'ai vu. Je vous le jure. Il faut être préparé pour monter dans le train. Il faut faire des exercices de respiration et de la gymnastique et il ne faut pas prendre ou perdre trop de poids. » Qu'il donne de tels conseils était ironique... lui qui n'aimait pas faire de l'exercice. « Il faut être patient, car il est possible que vous n'arriviez pas à monter dans le premier train à cause de votre dos, de vos jambes ou de vos roues. Mais les choses ont changé. Je le sens... » Il leva ensuite son museau mouillé et carré vers le ciel. « Nous devons nous préparer pour les trains futurs!»



.4 Le Cœur des Bois

Une fable pour les parents courageux.

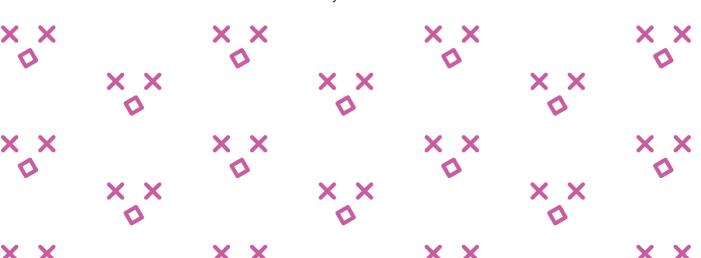


Le Cerf Majestueux marchait seul dans le Cœur des Bois. De la mousse avait poussé sur ses bois et quelques rougesgorges y avaient fait leur nid. Son royaume s'étendait

sur des hectares de forêts luxurieuses et de ravins profonds. On entendait les cours d'eau ruisseler et les racines des vieux arbres craquer des kilomètres à la ronde. Pour atteindre le Cœur des Bois, il fallait sauter au-dessus d'arbustes épineux et emprunter de longs chemins silencieux. Le Cerf Majestueux

observait les rares visiteurs qui osaient s'y aventurer avec des yeux noirs, caché dans les ombres du feuillage vert.

À de nombreuses lieues de là, dans une partie de la forêt qui était jolie et bien ordonnée, Maman Sanglier n'avait plus de mari. Il l'avait abandonnée quelques jours avant qu'elle ne mette bas. Maman Sanglier passait ses journées entre les larmes et les sourires, son cœur déchiré par des sentiments contradictoires. Il arrive à tout le monde d'être triste. Même les animaux que l'on pense forts et résistants, comme les sangliers. Maman Sanglier avait fait preuve d'un courage incroyable et avait donné naissance à Petit Marcassin dans un trou



dans le sol, au pied d'un grand chêne feuillu. L'accouchement avait été facile et elle était ravie. Elle adorait enlacer son petit tendrement. Les yeux de Petit Marcassin étaient gros comme des châtaignes et noirs comme des mûres. On pouvait s'y perdre, et on s'y voyait comme dans un miroir. Petit Marcassin était le plus beau sanglier du monde.

Cependant, le troisième jour, alors que Maman Sanglier essayait d'apprendre à marcher à Petit Marcassin, elle se rendit compte que quelque chose ne tournait pas rond. Ses pattes tremblaient et continuaient à s'enfoncer dans le sol meuble. Quand elle essayait de l'allaiter, il tétait très peu, même s'il était affamé. Comment était-ce possible ?

La laie décida d'aller chercher de l'aide. Elle porta son fils sur ses épaules. Mais comme il n'avait pas de force, il n'arrêtait pas de tomber. Alors, dans la tanière, elle l'accrocha fermement avec des branches sans épines et alla chercher un oiseau pour lui demander conseil. Les oiseaux sont ennuyeux, mais ils savent beaucoup de choses. Ils avaient maintes fois picoré les fourmis de ses omoplates. Peut-être qu'ils pourraient l'aider avec Petit Marcassin. Sur la Rive Rocailleuse, elle vit de nombreux oiseaux moqueurs blottis les uns contre les autres dans les tilleuls. Elle déposa délicatement Petit Marcassin à ses

pieds et grogna « Hé vous là-haut ! Vous savez où je peux trouver un docteur ? » Les oiseaux gazouillaient gaiement, lorsque l'un deux, dont la poitrine était tachetée de blanc, atterrit en face d'elle. « Je suis l'oiseau qu'il vous faut. De quoi avez-vous besoin ? Une infusion pour les maux de ventre ? Une poignée de baies de genévrier ? », demanda-t-il, en examinant l'imposante silhouette de Maman Sanglier. « Mais une seule

Elle rougit. Dans sa famille, tout le monde avait de gros os. « Petit Marcassin ne marche pas bien et parvient à peine à manger. Je suis inquiète. »

portion ne vous suffit peut-être pas,

pas vrai? », gazouilla-t-il.

Dr Moqueur se mit à rire à gorge déployée. « Chère Madame, ne vous inquiétez pas. Ce bébé vient de naître et il est très jeune. C'est pour ça qu'il ne marche pas. Patience... »

Mais Maman Sanglier n'était pas convaincue. « Mais il ne parvient même pas à téter. Ses pattes tremblent et... » « Mais non, mais non, ne vous inquiétez pas ! », dit Dr Moqueur d'un ton rassurant. « Ces choses arrivent. Attendez quelques jours et vous verrez que tout ira bien. Au revoir. » L'oiseau moqueur battit des ailes et s'envola pour rejoindre son arbre.

Maman Sanglier hésita. Dr Moqueur avait peut-être raison. Elle s'inquié-



tait peut-être pour rien. Mais... mais... Pendant ce temps, son petit la regardait avec ses beaux yeux. Elle ne put s'empêcher de l'embrasser tendrement. « Bon, maintenant, rentrez chez vous! », hurlèrent les oiseaux moqueurs depuis la cime des arbres. Ils étaient las des complaintes des mamans inquiètes.

Gênée, Maman Sanglier rougit sous sa fourrure épaisse. Elle remit Petit Marcassin sur ses épaules et se dit tout bas : « Allez, tout ira bien ». Elle souleva Petit Marcassin, qui était aussi léger qu'un bouquet de pissenlits. Elle avança vers le chemin qu'elle avait emprunté. Puis, elle secoua la tête. Les sangliers sont têtus... c'est bien connu! Et si Dr Moqueur avait tort? C'était son bébé. Elle se devait d'être certaine. Elle ne voulait pas prendre de risque. Elle retourna et commença à grogner pour demander de l'aide. Cela ennuya de nombreux oiseaux moqueurs qui s'envolèrent en la couvrant de plumes duveteuses.

Maman Sanglier qui ne se laissait pas facilement abattre se sentait pourtant plus seule que jamais. Des larmes amères commencèrent à couler jusqu'à son groin. Personne n'avait pu l'aider. C'est à ce moment-là qu'un autre oiseau moqueur s'envola d'un buisson et se plaça sur ses crocs. Son plumage était couleur crème et on le reconnaissait à la crête de plumes en bataille qui ornait sa tête. « Qu'est-ce qui se passe ? », demanda-t-il, « Vous avez une épine dans la patte ? »

« Ce n'est pas moi. Je vais bien. C'est Petit Marcassin... il n'a pas la force de marcher ou même de téter du lait », répondit Maman Sanglier.

Pip le Moqueur survola la tête de Maman Sanglier jusqu'à pouvoir observer Petit Marcassin de près. « Quel beau bébé! », dit-il d'un air ravi. « Il ne va pas bien? Vous en êtes sûre? Mais oui, que dis-je. Vous êtes une maman attentive, ça se voit. Je voudrais vous aider. Je connais une vieille renarde. Elle est très intelligente et a l'habitude de s'occuper des animaux malades. Suivez-moi, le chemin est long! »

Pip plaisait beaucoup à Petit Marcassin, qui ronronnait de plaisir.

Alors, malgré sa fatigue et ses épaules endolories, Maman Sanglier commença à suivre l'oiseau moqueur qui volait dans tous les sens. Ils descendirent le long d'une crique pleine d'écume et montèrent la crête profonde et froide d'une montagne. Ils arrivèrent enfin dans les fougères de la Côte Croissante et sur un châtaignier baigné dans les rayons du soleil couchant. Maman Sanglier n'avait jamais été aussi loin de chez elle.

- « Bonjour Renarde! », dit Pip, mais personne ne répondit. « Où est partie cette vieille bique? », dit-il.
- « Pourquoi la traitez-vous de bique ? », demanda Maman Sanglier qui regardait autour d'elle, découragée. Ils allaient devoir dormir bien loin de leur

×××	××	××	××	××	××	××	××
×××	××	×××	××	×××	××	×××	××
×××	××	XX	××	××	××	××	××
××	×××	××	××	××	××	××	××
××	×××	××	××	××	×××	××	××
××	×××	××	××	××	×××	××	××
××	××	××	××	××	××	××	××
××		××		××		××	

tanière, qui les gardait au chaud et les protégeait. Les minutes passant, elle s'inquiétait de plus en plus.

« Oh, ne vous inquiétez pas, c'est juste une vieille folle. Au début elle a l'air très sérieuse, mais elle est vraiment dingue! » « C'est de moi que tu parles? », grogna une voix qui émanait d'un arbre. On vit apparaître un museau, strié d'une fourrure grise et rousse, qui reniflait autour de lui. La vieille renarde était aveugle et ses yeux brillaient dans la

Maman Sanglier fit un bond en arrière. « C'est vraiment elle. »

lumière du soleil couchant.

« Qu'est-ce qui se passe ? », dit Vieille Renarde à Pip le Moqueur. « La dernière fois que je t'ai vu, tu avais perdu une petite caille dans la forêt... et tu n'étais pas content. »

« Comment oses-tu? », lui dit Pip le Moqueur, « C'est toi qui l'a mangée. » Vieille Renarde fit passer sa langue sur sa moustache blanche. Elle semblait n'avoir aucun remord. « Mais, cette foisci, tu ne m'as rien amené à manger. » Maman Sanglier grogna.

« Au lieu de cela, tu m'amènes des ennuis! », dit Vieille Renarde, en s'accroupissant. « Moi qui espérais avoir quelque chose à me mettre sous la dent. »

« Nous avons besoin de ton aide, Renarde! », cria Pip le Moqueur, « Et je n'ai rien à t'offrir en échange. Je suis désolé. » Vieille Renarde secoua la tête. « Je suis

pleine de châtaignes. Et je déteste t'aider, Pip. Tu ne m'amènes jamais que des ennuis. Dis à ton amie potelée d'arrêter de s'inquiéter et de poser son bébé par terre. Qu'est-ce qui se passe ? Je sens des larmes et du désespoir. »

« Son bébé ne va pas bien. »

« Aurais-tu perdu ta langue, très chère ? », demanda Vieille Renarde.

Maman Sanglier poussa un grognement. Elle s'avança, obstinée, et déposa délicatement son bébé à terre. « Petit Marcassin ne marche pas bien et ne mange presque rien. Je suis inquiète. » « Hum! », répondit Vieille Renarde. « J'ai rencontré beaucoup de mères inquiètes. » Mais alors qu'elle reniflait Petit Marcassin, le bébé, surpris, commença à pleurer. Vieille Renarde mordilla les articulations de Petit Marcassin pour qu'il réagisse, et le bébé laissa s'échapper un petit gémissement.

« Ne le mange pas! », s'exclama Pip, qui était très inquiet.

« Tais-toi, stupide oiseau. Ne vois-tu pas qu'il est bien trop gros pour moi ? Et pourtant, c'est moi qui suis aveugle!», dit Vieille Renarde. Elle se tourna ensuite vers Maman Sanglier: « Tu as raison, ton bébé est faible. Il ne va pas bien du tout et malheureusement, je ne sais pas comment le soigner.»

Cette nouvelle bouleversa Maman Sanglier. « Je le savais », murmura-t-elle. « Maintenant, écoute-moi bien », dit Vieille

Renarde qui, sous la lumière du crépuscule, paraissait plus effrayante que jamais. Maman Sanglier pouvait sentir son cœur battre dans ses oreilles. Apeurée et confuse, elle regarda son petit. Ses larmes et sa salive se mélangeaient alors qu'elle léchait tendrement sa fourrure, essayant en vain de lui redonner de la force. Chagrinée, elle pensait qu'elle ne l'aimait peut-être pas assez et que c'était pour ça qu'il ne pouvait être soigné.

« Tu m'écoutes ? », répéta à nouveau Vieille Renarde. « Les muscles de Petit Marcassin sont faibles et il ne peut pas manger seul. Et tu sais quoi ? Pour respirer, on utilise ses muscles... tu as déjà remarqué qu'il grogne très légèrement ? Tu m'écoutes vilain cochon des bois ? Arrête de pleurer ! Ton petit a aussi du mal à respirer. Tu le sens ? Tu dois connaître l'état de ton enfant et apprendre comment l'aider. Aaah ! Tu m'écoutes ou pas ? », dit Vieille Renarde qui perdait patience.

Maman Sanglier était perdue dans un océan de tristesse. Son enfant pouvait mourir et elle voulait s'en aller avec lui. Vieille Renarde finit par la mordre derrière l'oreille.

- « Aïe! », s'exclama Maman Sanglier.
- « Tu dois retourner dans le Cœur des Bois », dit Vieille Renarde.
- « Mais c'est vraiment loin! », siffla Pip, qui s'était mis à l'écart jusque-là et n'avait pas prononcé un seul mot.

« Tais-toi. Tu peux t'envoler si tu veux ! », siffla Veille Renarde. « Mais Maman Sanglier et Petit Marcassin ont un long chemin devant eux. Ils doivent prendre des décisions... »

« Quel genre de décisions ? », demanda Pip. « Chut ! Une chose à la fois. » Vieille Renarde commençait à avoir faim et pensa qu'elle pourrait peut-être attraper l'oiseau pour le dévorer... Un petit en-cas valait mieux que rien... « Écoute-moi, ma chère ! Tu dois te rendre dans le Cœur des Bois et trouver le Cerf Majestueux. Il t'aidera à prendre ta décision. »

« Quelle décision ? », dit-elle en pleurant. « N'oublie pas qu'il n'y a pas de chemin facile ou simple dans le Cœur des Bois. Tous les chemins sont tortueux. Mais tu devras avoir du courage et choisir le chemin à prendre. Tu comprends ? » « Pas vraiment, non », dit Pip. Vieille Renarde s'énerva et essaya de lui arracher la tête d'un coup de crocs. Mais Pip était rapide et réussit à éviter le coup mortel.

« Espèce de vieille chouette! », hurlat-il. « Je croyais qu'on était amis! »

« Je n'ai pas d'amis! », dit Vieille Renarde d'un ton moqueur. Elle disparut ensuite dans les pénombres, silencieuse comme à son arrivée.

Les trois compères se reposaient sur de la mousse pendant que Maman Sanglier réfléchissait à ce qu'elle allait faire. Il lui

××	×××	××	××	××	××	××	××
××	×××	××	××	××	××	××	××
××	××	×××	××	××	××	××	××
××	×××	××	×××	××	×××	××	×××
××	××	××	××	××	××	××	××
××	×××	××	××	××	××	××	×××
××	×××	××	××	××	×××	××	×××
XX		××		××		××	

faudrait des jours pour aller jusqu'au Cœur des Bois, et maintenant qu'elle savait ce qu'il les attendait, elle avait peur d'infliger un tel effort à Petit Marcassin. « En attendant, il faut décider si nous pouvons faire confiance à la renarde », dit Pip tristement. « La vieille bique fait comme si c'était un jeu d'enfants avec ses mots sages... mais, elle est aveugle et n'a pas quitté sa tanière depuis des années », dit Pip, dont le cœur battait encore à toute allure. « Elle voulait

même me manger. C'est dingue, non ?! » « Mais je ne connais même pas le chemin », dit Maman Sanglier. « C'est tout nouveau pour moi et... je n'ai jamais eu beaucoup de courage. » Petit Marcassin la regarda. Pour lui, sa maman était solide, forte et imbattable. Il frotta son petit nez rose contre sa poitrine puissante. Son odeur le réconfortait et il s'endormit rapidement.

Pip picorait ses plumes. « Bon, d'accord, je vais vous y emmener », dit-il.





« Je vais vous emmener au Cœur des Bois », répéta-t-il. Il avait peur de la route parce que des hiboux habitaient dans la forêt. Et même si les oiseaux moqueurs y migraient chaque année avec l'arrivée de l'hiver, à ce moment-là il n'avait pas peur parce qu'il était accompagné de ses amis. Ils volaient haut dans le ciel en formations et escadrons et avaient mangé tant d'escargots et de vers qu'ils étaient imposants. Mais ce voyage était différent. Ils étaient seuls : un oiseau moqueur et deux sangliers perdus dans les bois sombres.

« Tu viendrais vraiment avec moi ? », demanda Maman Sanglier. « Pourquoi ? Tu ne me connais même pas! Et on est si différents. » Elle faisait sans doute référence à son groin avec ses défenses arrondies, sa queue de travers et ses gros sabots.

« Un tel voyage ne se fait pas seul », dit Pip. « Personne ne devrait faire ce voyage seul, même s'il est fort et robuste, et encore moins Petit Marcassin. »

Maman Sanglier ferma les yeux : Pip semblait sincère. Si même un petit oiseau comme lui décidait de l'accompagner, comment pouvait-elle abandonner avant même d'avoir commencé ? Elle pensa à son mari, qu'elle aurait souhaité à ses côtés. Puis, elle se ravisa et se dit qu'elle n'avait pas besoin de lui. Elle irait au Cœur des Bois. Pour Petit Marcassin. Pour elle-même. Et pour Pip. Pendant ce temps, l'oiseau s'était en-

dormi sur le dos de son fils. Qui sait... s'il avait de la chance, il trouverait peut-être une fourmi ou deux, pensat-il avant de s'endormir.

Le matin suivant, un épais brouillard régnait sur la forêt. Et pendant un court instant, Maman Sanglier était heureuse. Elle venait de se réveiller d'un triste cauchemar, son bébé à ses côtés. Ils ne faisaient plus qu'un, blottis l'un contre l'autre.

Puis, comme si la lame d'un chasseur venait lui percer le cœur, elle se souvint de la veille, du périple laborieux et des mots de Vieille Renarde. Elle sentit cette joie magique se dissiper rapidement. Cette injustice lui était insupportable. En colère, elle se leva et poussa un grognement grave. Puis, elle se mit à charger avec rage, percutant quelques buissons dans sa course folle. Elle ne chargeait pas d'ennemi spécifique. Elle courait simplement à toute vitesse sur des chemins de façon aléatoire. Si elle avait rencontré une créature sur son chemin, elle l'aurait probablement fait tomber. Mais elle s'en moquait, comme elle se moquait de se cogner contre un arbre et de se faire mal à la tête. Cela lui aurait peut-être même convenu. Comme ça, elle n'aurait pas dû rentrer chez elle avec ce lourd fardeau. Dans sa rage, elle déplaçait même de petits troncs d'arbre et un tas de bois, se faisant mal au front au passage. Mais cette douleur n'était rien comparé à ce qu'elle ressentait dans son cœur.

« Qu'est-ce que vous faites ? Vous êtes folle ?! », cria un porc-épic furieux. « Vous détruisez ma maison et mes choses. Comment osez-vous ?! »

Mais Maman Sanglier était déjà partie en courant pour rejoindre son fils. « *Il n'y pas de justice, il n'y a pas de justice dans ce monde* », pensa-t-elle. Le porc-épic pensait probablement la même chose.

- « Pourquoi nous ? », demanda Maman Sanglier.
- « Quoi ? », dit Pip, les plumes en bataille. Elle l'avait réveillé, avec tout ce vacarme. Petit Marcassin, quant à lui, semblait ronfler doucement.
- « Pourquoi Petit Marcassin est-il si faible ? », demanda Maman Sanglier. L'oiseau tourna sa tête de côté. « Il n'y a pas de raison. »
- « Mais qu'est-ce que j'ai fait de mal ? », demanda Maman Sanglier.
- « Vous pensez vraiment que c'est de votre faute ? Si on était tous punis pour nos actions... je serais mort à l'heure qu'il est. »

Maman Sanglier sourit amèrement. « Mais vous n'avez pas d'enfant qui ne marche pas. Vous ne pouvez pas comprendre », cria-t-elle.

Pip était vexé et ça se voyait. Avant que les cris de Maman Sanglier ne le réveillent, il rêvait qu'il volait dans le ciel avec ses amis, le ventre plein. Il avait embarqué dans une aventure qui le dépassait. Et Vieille Renarde l'avait presque mangé! Il pensa alors qu'il était peut-être préférable de laisser la laie régler ses problèmes toute seule. Mais il remarqua que Petit Marcassin était éveillé et que, même s'il était faible, il comprenait et sentait tout.

« Je serai tes ailes », lui chuchota-t-il dans l'oreille. Petit Marcassin était ravi d'avoir un nouvel ami.

Pip atterrit sur les crocs de Maman Sanglier. « C'est vrai : je ne peux pas comprendre. Mais je resterai à vos côtés aussi longtemps que vous le souhaitez. » Maman Sanglier ne savait pas quoi répondre et était gênée d'avoir endommagé la maison du porc-épic et d'avoir fait une telle scène. Puisqu'elle avait des difficultés à exprimer ses émotions, elle lui prépara un délicieux petit-déjeuner. Elle creusa le sol meuble et trouva des champignons, des truffes et même quelques escargots bien dodus. Pip en avala un rapidement. Pour lui, tout était déjà pardonné.

Même Petit Marcassin essaya de boire du lait, mais malheureusement, il n'avait pas la force de téter. Heureusement, les glandes de Maman Sanglier étaient gonflées et commencèrent à goutter. Il s'abreuva, goutte par goutte. Pour d'autres, cela n'aurait pas suffi, mais pour lui, c'était délicieux. Ces gouttes de lait étaient le meilleur nectar qu'il ait jamais goûté.

Enfin, Maman Sanglier le plaça sur son dos. « On y va? », demanda-t-elle. L'oiseau se mit sur ses deux pattes. « Par-là! », dit-il.

Ils voyagèrent pendant trois jours entiers et rencontrèrent de nombreux animaux sur leur chemin. La nouvelle se répandit rapidement. Une maman voyageait avec son Petit Marcassin attaché à son dos et un drôle d'oiseau moqueur sur son groin. Ils formaient un drôle de trio. Les rongeurs de Forte Cavo couinèrent curieusement en les voyant passer.

Pip perdait patience : « N'ont-ils rien de mieux à faire que de nous dévisager ? » Maman Sanglier n'en avait que faire. « Laissez-les penser ce qu'ils veulent. Je dois aller au Cœur des Bois. »

« Je sais, je sais, mais écoutez les piailler. Je vais aller leur picorer le nez! » Mais cela n'aurait servi à rien. Pip battait des ailes, comme s'il se disputait avec les rongeurs et les repoussait avec dédain. Cela fit rire Petit Marcassin. Il était à l'aise et au chaud sur le dos de sa maman et aimait voir Pip se quereller avec les passants.

Le groupe finit par atteindre une vaste prairie bordée de *houx* et *de fragons petit houx*. Au milieu se tenait un héron gris dégingandé, perché sur une patte. Lorsqu'il vit le trio, il fit un grand pas et sauta en l'air. « Bienvenue! », dit-il chaleureusement.

« Gruiiiii », grogna Petit Sanglier, qui le

regardait depuis le dos de sa maman.

« Je n'ai pu m'empêcher de remarquer votre drôle de monture », dit-il en examinant Maman Sanglier.

Elle le regarda avec inquiétude.

- « Oui », dit le héron, « un couple de mésanges bleues m'ont dit que vous recherchiez le Cœur des Bois. »
- « Beurk, les *mésanges bleues* piaillent toujours de trop », ricana Pip.
- « C'est vrai, mon ami volant. Mais dans le cas présent, votre visite arrive à point. Parce que, voyez-vous, je suis expert du langage corporel », dit-il en faisant rapidement trois pas de *bourrée* sur la plante des pieds.
- « Expert du quoi ? », s'exclama Maman Sanglier.
- « Gruiii! » gémit Petit Marcassin.
- « Du langage corporel, madame. » Le héron ouvrit parfaitement ses grandes ailes noir et blanc. « Vous voyez, un seul mouvement fluide. Et même en tenant sur une seule patte. »

Pip le Moqueur commenta cyniquement : « Si on avait besoin des conseils d'un danseur, on en aurait déjà contacté un. »

- « Ah. Je ne suis pas d'accord : J'ai appris au paon à faire la roue et au cheval à trotter parfaitement. »
- « Et en quoi cela pourrait être utile pour Petit Marcassin ? Il ne peut pas bouger! », demanda Maman Sanglier.
- « C'est simple : j'aimerais vous aider à trouver une position plus confortable

××	×××	××	××	××	××	××	××
××	×××	××	××	××	××	××	××
××	××	×××	××	××	××	××	××
××	×××	××	×××	××	×××	××	×××
××	××	××	××	××	××	××	××
××	×××	××	××	××	××	××	×××
××	×××	××	××	××	×××	××	×××
XX		××		××		××	

pour votre petit. Son groin est caché dans les poils de son cou et ses pattes pendent comme les nageoires d'un brochet. Il ne peut rien voir d'où il est. Au fait, votre bébé voit-il ? »

- « Bien sûr ! », dit-elle fièrement, « Mieux qu'un faucon. »
- « Pour l'instant, comme vos oreilles lui bloquent la vue, je pense qu'il ne verra pas ce geste. » Le héron battit des ailes avec élégance.

Petit Marcassin devait avoir vu quelque chose, car il grogna de bonheur. S'il avait pu, s'il avait été assez fort, s'il n'avait pas été attaché au dos de sa maman, et surtout s'il n'était pas un sanglier trapu, il aurait aimé danser. Ils finirent par accepter l'aide du héron. Ils placèrent Petit Marcassin sur la tête de sa maman, mais maintenant c'était elle qui ne pouvait rien voir. Ils essayèrent de l'attacher sous son ventre, mais son front touchait le sol. Ils essayèrent de l'attacher à sa queue, mais alors il traînait derrière elle. Ils pensèrent construire une civière, mais changèrent immédiatement d'avis : Maman Sanglier préférait rester près de son petit et le sentir contre elle, si possible.

- « On a besoin de roues comme celles des charrues des fermiers », réfléchit le héron à voix haute.
- « Un sanglier sur des roues, c'est sûr que ce sera une première! », s'exclama Pip. Finalement, c'est Petit Marcassin qui

décida. Les amis le hissèrent sur sa maman avant de l'attacher. Cette foisci, ils étaient dos à dos.

Cela semblait étrange, mais les pattes en l'air, Petit Marcassin grognait de joie. « Je ne comprends pas... c'est une position ridicule », admit Pip.

- « C'est bien pire qu'avant », confirma le héron.
- « C'est très inconfortable », grogna Maman Sanglier.
- « Gruiiiii », grogna joyeusement Petit Marcassin.

En le voyant si heureux, ils n'eurent pas le cœur de le bouger. Le héron s'envola et le trio reprit son chemin. Petit Marcassin était ravi. Sa maman ne comprenait pas pourquoi. Pour Petit Marcassin, cette position était incroyable : pas après pas, il pouvait voir les feuilles des branches, des morceaux entiers de ciel et les nuages qui remplissaient l'horizon. Normalement, les sangliers se déplacent leur dos courbé, leur groin sur le sol et leurs yeux fixés sur le sol. Mais lui avait la chance de voir le monde d'un point de vue différent et unique.

Après trois jours de voyage dans les vallées, Petit Marcassin continuait de s'affaiblir. Maman Sanglier ne savait pas quoi faire. Elle pensa même faire marche arrière plusieurs fois, mais elle semblait avoir perdu tout sens de l'orientation. Elle ne rentrerait jamais chez elle. C'était certain. Quelle qu'en soit son issue, le

voyage la changeait. Cela lui semblait absurde, mais les choses qui autrefois lui étaient importantes ne voulaient aujourd'hui plus dire grand-chose. Elle se réjouissait de voir Petit Marcassin sourire, alors qu'avant, cela la rendait triste. Par le passé, elle avait essayé de comprendre le sens de la vie. Et maintenant, elle le comprenait à chaque pas.

« Vous savez, je crois que je comprends ce qui compte vraiment dans la vie. Je l'ai compris en marchant aux côtés de Petit Marcassin, en sentant son souffle léger et en entendant ses petites pattes sur mes défenses. Je suis si heureuse et si triste en même temps. Peut-on être heureux et déchiré en même temps ? » Pip ne savait pas quoi répondre. Avant, il aurait répondu avec l'une de ses phrases narquoises. Mais cette fois, il garda le silence.

La pluie commença à tomber légèrement, puis de plus en plus fort.

Au soleil couchant, alors qu'un orage violent éclatait, l'obscurité empêchait de voir le chemin. Des oiseaux moqueurs s'envolaient et revenaient quelques minutes plus tard.

« Nous devons trouver un refuge. Il y a un terrier de blaireaux abandonné par là-bas. C'est parfait pour des sangliers. » « Mais Petit Marcassin est de plus en plus mal. Si nous n'arrivons pas bientôt au Cœur des Bois, j'ai peur qu'il ne meure », dit Maman Sanglier. Pip le Moqueur secoua ses plumes : « Oui, mais continuer à marcher la nuit sous la pluie est tout aussi dangereux. » Les yeux de Petit Marcassin étaient remplis d'eau et son nez coulait. Il respirait avec difficulté et se dit qu'il n'aimait plus vraiment les nuages. Il faisait bien trop noir maintenant.

Maman Sanglier ne savait pas quoi faire. Il pleuvait si fort que le chemin était devenu boueux et glissant. Rester ou partir ? Pour un sanglier, se retrouver coincé entre deux choix, c'est comme être piégé. Vieille Renarde l'avait prévenue. Il allait venir un moment où elle devrait choisir un chemin, mais Maman Sanglier ne se sentait pas prête. La pluie était arrivée soudainement plus tôt dans la journée. Et puisque les choses s'étaient déroulées sans problème jusque-là, elle n'avait pas le temps ou l'envie d'élaborer un plan.

- « Honnêtement, ça ne sert à rien de vous torturer l'esprit », dit Pip. « Vous ne trouverez pas de meilleure solution que celle que vous choisirez. Quand on réfléchit trop, tous les choix semblent être les meilleurs. »
- « Mais j'ai peur de regretter la décision que je prends. Je vais demander à Petit Marcassin ce qu'il préfère », dit Maman Sanglier. Alors, elle le détacha et plaça Petit Marcassin sur le sol.

« Gruiiii », lui grogna-t-il en tombant le long du chemin boueux.

« Hé, où tu vas ?! », dit Pip, inquiet, en tenant Petit Marcassin avec son bec, avant de tomber dans la boue.

« Gruiiii », répéta Petit Marcassin. Ce qu'il voulait dire, c'est que la décision que sa maman prendrait, quelle qu'elle soit, lui conviendrait.

Maman Sanglier comprit alors que sa décision n'avait pas d'importance (se cacher dans le refuge ou continuer à marcher). Ce qui était important, c'était de choisir. Et elle choisissait simplement d'être une maman pour son fils. Ni plus ni moins.

Le matin suivant, le soleil réchauffa les bois toujours humides. La nuit avait été difficile et c'était un vrai miracle que Petit Marcassin soit à nouveau couché sur le dos de sa maman. Ils étaient arrivés dans le Cœur des Bois, même s'il leur avait fallu du temps pour s'en rendre compte. Souvent, des choses arrivent sans que l'on s'en rende compte. Et c'était le cas pour eux. Ils avaient cherché le Cœur des Bois et y étaient parvenus, mais ils ne pouvaient pas en délimiter les frontières. Le cœur de Pip battait très vite : cet endroit était sacré et il avait l'impression d'être un intrus. Dans le silence complet, Maman Sanglier se rendit compte que sa respiration était irrégulière.

« On est arrivés », dit-elle.

Plus loin, baignant dans les rayons du soleil, ils pouvaient apercevoir les bois du Cerf Majestueux. Maman Sanglier aida Petit Marcassin à descendre de son dos une fois de plus. Il était heureux. Il avait vécu tant de belles aventures. Il avait été tendrement accroupi entre les pattes de sa maman et avait rencontré des oiseaux bavards, avait sympathisé avec un oiseau moqueur et appris ce que la peur était sous le regard aveugle d'une vieille renarde. Il avait entendu le léger jacassement des rongeurs et s'était imaginé danser avec un héron. Il avait bu du lait et avait été pris dans un orage. Il avait découvert les nuages et regardé le ciel. Que pouvait-il espérer de plus ?

« Plus de temps », dit sa maman.

Le Cerf Majestueux avança doucement, ses grands bois couverts de mousse et de nids d'oiseaux. « Il est temps de partir », dit-il d'une voix grave.

Il était captivant. Il avait un tel effet que l'on s'énervait, on pleurait ou on criait juste en le regardant. C'était injuste et c'était épouvantable, mais le moment était arrivé. Petit Marcassin le savait mieux que personne. Il ferma les yeux et se laissa porter par les bois du Cerf Majestueux. Petit Marcassin s'éloigna, sans même dire au revoir, car il n'avait même plus la force de grogner. Porté par les bois du cerf, il était à nouveau en hauteur et rouvrit ses beaux yeux noirs. Il regarda sa maman, son ami, puis, ravi, regarda le ciel et les nuages. Les autres ne les voyaient pas, mais le ciel était plein de magnifiques papillons de toutes les couleurs.

××	×××	××	××	××	××	××	××
××	×××	××	××	××	××	××	××
××	××	×××	××	××	××	××	××
××	×××	××	×××	××	×××	××	×××
××	××	××	××	××	××	××	××
××	×××	××	××	××	××	××	×××
××	×××	××	××	××	×××	××	×××
XX		××		××		××	

.5 Accepte ce dont tu as besoin pour réaliser tes rêves

Une fable pour les enfants atteints de SMA de type 1 et pour tous les autres.



À l'orée des bois, là où les érables sont plus fins, se trouvait un petit village. Les moineaux avaient fait leur nid avec les tuiles des toits de quatre maisons délabrées. Les nids étaient remplis

de plumes et de paille et avaient attiré de nombreuses femelles cet été-là. Une volée de moineaux s'y était installée. Ils gazouillaient gaiement et volaient dans les jardins et les haies. Même durant la période de nidification, le groupe était très sociable. Les oiseaux chassaient les larves et prenaient de longs bains ensemble.

On remarqua que l'un des nouveau-nés avait toujours un morceau de coquille attaché à sa petite tête. C'était un signe magique qui présageait un destin unique. On décida de l'appeler Petit Moineau. Alors que ses frères sautillaient entre les tuiles, il les observait, triste et

un peu envieux. Il devait rester dans

le nid, car ses pattes manquaient de force. Malgré cela, Petit Moineau était très curieux. Il adorait observer les humains sur la place principale du village, tout comme il adorait écouter les histoires des pies et des corbeaux qui racontaient leurs aventures depuis le clocher. Dans son nid. Petit Moineau donnait des conseils à ses frères ou discutait avec des moineaux plus âgés que lui. En réalité, comme il bougeait peu, il avait bien le temps de réfléchir. Un matin, une colonne de fumée noire s'éleva du four du village. « Au feu! Au feu! », couinèrent les campagnols. Voulant voir ce qu'il se passait, Petit Moineau s'accrocha au nid. Puis, ses frères, qui venaient d'apprendre à voler, formèrent une équipe pour le porter jusqu'à la place en tenant les bois du nid avec leurs becs solides. Il s'avéra que la réaction des rongeurs était exagérée. Il n'y avait pas vraiment de feu. Le boulanger avait simplement été distrait et brûlé les biscuits qu'il préparait. Tout ce drame pour un panier de biscuits un peu trop cuits. Petit Moineau et ses frères avaient envie de goûter ces petits gâteaux. Le boulanger leur donnait parfois des miettes de pain. Au fil du temps, ils avaient eu le courage de s'approcher un peu plus de la boulangerie. Lorsqu'ils réussirent enfin à picorer l'un des biscuits ronds, ils constatèrent avec regret qu'ils étaient aussi durs que de la pierre. Puis, Petit Moineau eu une idée. « Pourquoi ne pas placer des biscuits sous mes pieds pour pouvoir me tirer d'un endroit à l'autre sans trop d'effort ? », demanda-t-il à ses frères.

« Mais, ils se moqueront de toi », lui dirent-ils, « et ils diront que tu es un moineau à roulettes! »

« Je préfère être un moineau à roulettes qu'être bloqué à regarder les tuiles toute la journée. Et comme ça, je peux jouer avec vous dans les champs et partir à l'aventure. Ça en vaut la peine », dit-il. Ses frères, convaincus, acceptèrent de lui donner les biscuits en forme de roue. Petit Moineau pouvait maintenant se déplacer dans la cour de la ferme.

« Regardez! C'est un moineau à roulettes! », couinèrent les campagnols. Petit Moineau ne leur prêta pas attention. « Je fais ce qu'il faut pour avoir ce que je veux. Ces roues me permettent simplement de me déplacer! », répétait-il. Après quelques temps, tous les oiseaux de la région connaissaient l'histoire de Petit Moineau. Ce dernier remarqua aussi que ses frères adoraient déguster de gros vers, alors que lui ne pouvait même pas en goûter un... son bec était bien trop faible! Il les admirait, envieux et triste. S'il ne parvenait pas à manger, il n'aurait pas assez d'énergie pour explorer, parler ou même savoir à quoi ressemblait le monde au-delà des rizières. Un matin, on entendit un bruit fracassant venir de la taverne du village. « Tremblement de terre! Tremblement de terre! », couinèrent les campagnols. Petit Moineau voulait voir ce qu'il se passait. Une fois de plus, ses frères l'aidèrent à aller dans la rue. Encore une fois, la réaction des campagnols était démesurée. Il n'y avait pas de tremblement de terre. L'explication était simple : une grande cruche en verre remplie de vin rouge était tombée par terre. Sur le sol, se trouvaient des morceaux de verre brisés qui reflétaient le soleil. Un minuscule tube en plastique flexible, que la taverne avait utilisé pour extraire le vin, était toujours attaché à la cruche cassée. Une idée de génie vint à l'esprit de Petit Moineau. « Puisque mon bec est trop faible pour manger, pourquoi ne pas utiliser l'un de ces petits tubes pour me nourrir? Vous pourriez m'aider? » « Mais ils se moqueront de toi », dirent les frères, « ils diront que tu es un moi-





pouvait l'emporter. Il admirait ses frères, envieux et triste. S'il n'avait pas assez d'oxygène, il n'aurait pas la force d'explorer, de bavarder, d'étudier et de grandir comme il l'aurait voulu.

Un matin, des cris vinrent du moulin du village. « Une tornade! Une tornade! », couinèrent les campagnols. Petit Moineau et ses frères allèrent voir ce qui se passait et, comme toujours, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Il n'y avait pas de tornade. Une rafale de vent avait simplement emporté les habits qui pendaient sur les ailes du moulin. Les t-shirts ressemblaient aux voiles d'un bateau. Cela donna une idée à Petit Moineau: « Pourquoi ne pas attacher une turbine à mon bec pour que je puisse respirer plus facilement ? Comme ça, je pourrai profiter du vent pour avoir plus d'oxygène. ». Ses frères lui répondirent : « Mais ils vont tous se moquer de toi. Ils diront que tu es un moineau à roulettes qui a besoin d'un tube dans son ventre pour manger et d'une turbine pour respirer!»

« Je préfère être un moineau à roulettes qui a besoin d'un tube dans son ventre pour manger et d'une turbine pour respirer plutôt que d'arrêter de faire ce qui me plaît. Et puis comme ça, je pourrai respirer pour jouer avec vous dans les champs et partir à l'aventure. Ça en vaut la peine! », s'exclama-t-il.

Et comme ça, on équipa Petit Moineau d'une turbine. À partir de ce moment-là, le vent l'aida à respirer. Et bientôt, plein d'énergie, il se déplaçait dans la ferme en sautillant.

« Un moineau à roulettes avec un tube dans son ventre et une turbine pour respirer! », couinèrent les campagnols. Petit Moineau ne leur prêta pas attention. « Je fais ce qu'il faut pour avoir ce que je veux. La turbine sur mon bec n'est qu'un outil », répéta-t-il.

« Mais tu portes des roulettes, un tube et une turbine », remarquèrent ses frères.

« Et alors ? », dit Petit Moineau, « Je vais faire ce qu'il faut pour que mes rêves se réalisent. Ce qui est étrange pour vous est normal pour moi. Qui a raison ? On s'en moque. La seule chose qui compte c'est de pouvoir rêver. »

À l'orée des bois, là où les érables sont plus fins, se trouvait un petit village. Les moineaux avaient fait leur nid avec les tuiles de quatre maisons délabrées. Et le long de la place, un moineau très spécial jouait avec ses frères. Même durant la période de nidification, le groupe était très sociable. Les oiseaux chassaient les larves, rêvaient et prenaient de longs bains ensemble.



.6 La peau du loup

Une fable pour les enfants atteints de SMA, leur papa et pour tous les autres.



Papa Loup poussait son louveteau dans la neige avec son nez, qui commençait à geler. Tu aurais dû le voir... Il était épuisé et engourdi par le froid, mais il n'abandonnait pas. L'automne avait

été froid cette année-là et la forêt tout entière était déjà recouverte d'un épais manteau blanc. Les rimes de la chanson qu'il avait composée faisaient écho dans sa tête, mot après mot, syllabe après syllabe. « Et je ne connais même pas la fin de la chanson », marmonnait-t-il tristement. Son fils était né le printemps dernier et Papa Loup s'était immédiatement rendu compte que quelque chose ne tournait pas rond : au lieu de marcher et de courir comme les autres, Petit Loup titubait et ne tenait pas sur ses pattes. Au début, il avait même pensé qu'il allait le perdre. Mais contre toute attente, le petit survécut et étonna toute la meute. Même s'il commençait à perdre ses poils et était très maigre, il était déterminé, obstiné et avait le désir de vivre. «Il est têtu comme moi!», disait Papa Loup. Papa Loup jouait avec son fils tous les soirs. Il roulait avec lui, l'encourageait et le mordillait doucement. Le voir lutter tous les jours lui réchauffait le cœur. Différents sentiments l'envahissaient : de l'amour, de la peur et de la fierté. « Quand j'étais jeune, j'étais un loup coriace, mais maintenant je pleure facilement. Et tout ça seulement pour cette petite bouille », murmurait-il. Et c'est durant l'un de ces jeux, alors qu'il mordillait tendrement le cou de son fils, qu'un refrain lui vint en tête. Au départ, ce nétait que des mots isolés, qui finirent par former comme des comptines : « Petit Loup, petit museau et petite poitrine », murmurait-il. Tu comprends, petit lecteur, il ne faut pas juger Papa Loup. Il n'avait jamais été à l'école et essayait simplement d'exprimer ce qu'il ressentait de façon poétique. Un jour, à l'aurore, il fut pris d'inspiration et griffonna:

Quand Petit Loup est né, il tremblait et n'avait pas de force. Son petit museau tombait dans l'herbe quand il essayait d'avancer.

Le rythme n'était pas génial et cela ne rimait pas, mais il adorait imaginer que son fils était le protagoniste d'une chanson ou d'un poème. Oui, lui, qui n'avait jamais été un poète! Mais les vers lui venaient facilement et lui tenaient compagnie durant ces premiers jours remplis de surprises et de craintes.

Il encouragerait son fils et le soutiendrait toujours. Il léchait délicatement les pattes de son petit. Pourquoi ne pouvait-il pas marcher?

Et ce qui le contrariait le plus : « Pourquoi ne puis-je pas le soigner ? », se répétait-il à lui-même. « Est-il possible que nous ne puissions rien faire ? Et qu'il n'existe aucun remède ? Peut-être un délicieux lapin et une soupe aux herbes ? Ou une potion magique ? » Papa Loup léchait les pattes de son fils. Mais cela semblait vain. Son fils ne pouvait pas marcher et encore moins tenir sur ses pattes. Pourtant il n'avait pas mal et n'avait pas de rhume ou de fièvre. Il était simplement né comme ça. C'était le souhait de Mère

Nature et peut-être d'une volonté supérieure que Papa Loup avait du mal à comprendre. Alors il se mit à lire :

Petit Loup n'avait pas mal et se reposait sur l'herbe. On aurait dit qu'une pièce du puzzle manquait pour qu'il puisse marcher.

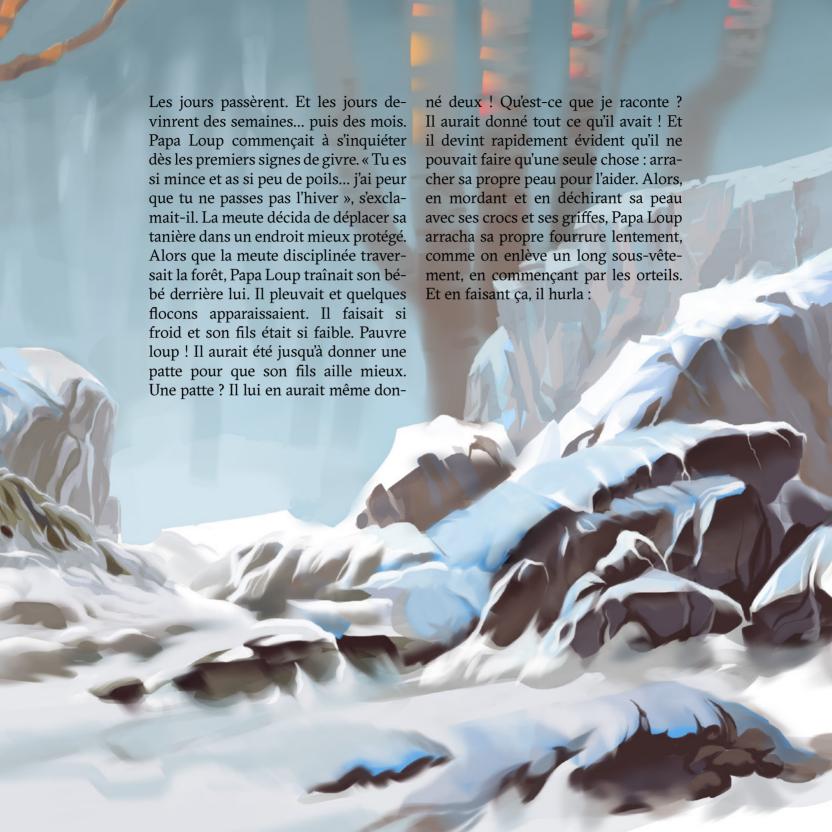
Le loup était en transe. Le plus difficile était de ne pas pouvoir réaliser ses rêves. Il avait espéré un jour pouvoir aller chasser avec son fils. Il voulait lui apprendre comment suivre des traces, comment tendre un piège à un animal dans la forêt et comment chasser des proies. Ces rêves faisaient honte à Papa Loup : « Mon fils est parfait comme il est, même s'il ne peut pas bouger le moindre muscle! », disait-il aux autres mâles de la meute. Puis, il continua à écrire sa chanson. Il avait honte et ne la chantait que lorsqu'il était convaincu que personne ne pouvait l'entendre:

Son papa le voyait comme son bébé le plus parfait. Tristement il pensait : « l'aimerais tellement chasser avec lui!»

Petit Loup était attristé pour son papa. Il fabriqua un lit à partir d'herbes, alors qu'il commençait à neiger.

La peau du loup 61





Alors que la neige tombait, Papa Loup arracha sa propre fourrure. Tout ce que la vie lui avait donné pour vivre et prospérer.

Petit Loup se sentit enveloppé d'un amour incroyable. Ce cadeau plein d'affection avait le goût des larmes salées.

Sans sa fourrure, dont il avait fait don, Papa Loup gelait. Il espérait que ce manteau de fourrure donne de la force et de la chaleur à son enfant.

Grâce à la peau, le fils semblait aller mieux. Il ne tremblait plus de froid. Les autres loups étaient abasourdis en voyant Papa loup qui s'activait dans la tanière hivernale en laissant de légères empreintes dans la neige. Sans sa four-rure, ses muscles étaient vulnérables et douloureux. Malgré cela, Papa Loup retourna à ses corvées en chantant la chanson de Petit Loup:

Malheureusement, Petit Loup ne pouvait toujours pas marcher. Mais grâce à son nouveau manteau, il était protégé et pouvait tomber paisiblement dans les bras de Morphée.

La nuit passa et le jour suivant, son fils

le regarda, les yeux pleins de joie. « Qu'est-ce qui s'est passé ? », demanda Papa Loup. « Ma fourrure t'a-t-elle enfin guéri ? As-tu désormais la force de marcher ? » Il n'avait pas pensé au fait que son fils pouvait l'entendre chanter ces chansons en boucle. Un loup, aussi jeune soit-il, est capable de se souvenir de quelques vers, tu ne crois pas ? Petit Loup secoua la tête et chanta :

Papa loup laissa des traces de sang pourpre dans la neige. Il pensait que son sacrifice avait été en vain. Il ne pouvait pas soigner son petit.

Papa Loup était complètement désespéré. « Je ne peux vraiment rien faire », cria-t-il. « Si j'étais un bon père, je pourrai t'aider davantage! », dit-il le cœur lourd.

« Mais grâce à toi, je suis au chaud », dit Petit Loup. « Maintenant, je n'ai plus peur de la neige ou de la nuit. » « Mais je n'ai pas réussi à t'aider à marcher. C'est la seule chose qui compte! », répondit-il tristement.

« Je ne comprends pas. Pour moi, il y a des choses qui valent bien plus que ça. Papa, tu es proche de moi, tu m'as fait comprendre que j'étais spécial. Tu m'as même écrit de beaux poèmes. »

« Oui, des poèmes maladroits et très

La peau du loup

communs. »

« Ce sont nos poèmes », insista Petit Loup, « Je me fiche de savoir s'ils sont maladroits! Et ça ne me dérange pas de ne pas marcher. Ça ne m'a jamais dérangé et ça ne me dérangera jamais. Comment être triste de quelque chose que je n'ai jamais pu faire? »

Papa Loup était obstiné. Pourquoi son fils essayait-il de le convaincre ? Ne se rendait-il pas compte que sa vie ne ressemblerait à celle de personne ? Il ne pourrait jamais découvrir les mêmes endroits que le reste de la meute. Pire encore, il était possible que les autres se moquent de lui et qu'il soit seul. Mais Papa Loup n'avait pas le cœur de partager ses inquiétudes avec son fils. Alors il se mordit la langue et regarda droit devant lui, en hochant lentement de la tête.

« Écoute, papa, je sais que tu as peur pour moi. Mais crois-moi! Grâce à ta fourrure, j'ai dormi toute la nuit... et tu sais quoi? J'ai fait un rêve! J'ai fait un rêve, papa, un rêve sublime... », s'exclama Petit Loup.

Et grâce au manteau de fourrure, il dormit à poings fermés et rêva, le cœur plein de joie, sous un ciel étoilé. « Tu comprends maintenant? », dit Petit Loup.

« Je ne suis pas sûr », répondit son papa. Comme je l'ai déjà dit, Papa Loup n'avait jamais été à l'école. Il n'était donc pas l'animal le plus intelligent du bois. « J'ai rêvé que je volais, au lieu de marcher! », dit Petit Loup. « Tout le monde sait marcher. Moi, je suis unique. J'ai volé dans le ciel rempli d'étoiles grâce à la fourrure sur mes épaules, papa! Tu as tout partagé avec moi, vers après vers, chanson après chanson. »

Papa Loup écarquilla les yeux. Il n'avait jamais aimé les poèmes au sens caché. Pour dire la vérité, il n'avait jamais vraiment aimé les poèmes. Mais cette fois-ci, les mots lui vinrent facilement. Il pensa:

Marcher, pour quoi faire? Quand on peut rêver que l'on vole...

Papa Loup se mit à chanter avec son fils. Ils se regardèrent, abasourdis, et se mirent à rire. L'un sans fourrure, à sang, tandis que l'autre était immobile sous le manteau de son père. Si quelqu'un les avait vus sans connaître leur histoire, ils auraient sans doute pensé qu'il s'agissait de deux âmes égarées. Ils auraient eu tort de le penser. C'était simplement Papa Loup et Petit Loup. Et ils s'aimaient beaucoup.





d'un vieux chêne! Encore une fois, aucune de ces graines ne parvint à pousser. Mais une toute dernière graine, noire et rabougrie, si petite qu'elle ressemblait à un grain de poussière, tomba dans un carré de terre dans les bois. Le vent abandonna la dernière graine et poussa un lourd soupir. Il adorait effleurer les pétales de fleurs et faire danser les branches des chênes. Il reviendrait voir la graine, car il savait qu'elle avait quelque chose de spécial. Ce carré de terre accueillerait bientôt des tulipes, des primevères, des crocus, des pâquerettes, des herbes de la Trinité et même des perce-neiges. Elles avaient convenu de se retrouver, comme tous les ans, sur ce petit morceau de terre pour fleurir, afficher leurs pétales colorés et s'admirer. Ce groupe de fleurs était bien connu des papillons et des abeilles qui vivaient aux alentours.

- « Bonjour tout le monde », dirent les primevères en levant la tête un matin froid de printemps.
- « Bonjour mes jolies », répondirent les crocus.
- « Bonjour les filles », dirent les pâquerettes en cœur.
- « Bonjour à vous toutes, mesdemoiselles », s'exclamèrent les tulipes.

Contre toute attente, même la minuscule graine poussa. Au fil du temps, elle avait gonflé, s'était arrondie comme une lentille, avait attrapé un peu de duvet et avait développé une pousse verte.

- « Bonjour », murmura-t-elle, gênée. Elle venait de naître et ne connaissait encore personne. Elle décida de s'appeler Tige. « Je m'appelle Tige », dit-elle, même seulement pour entendre son nom.
- « Tige ? C'est un prénom, ça ? », demandèrent les pâquerettes en cœur.
- « C'est le mien », répondit Tige, « et vous, vous vous appelez comment ? »
- « Nous, on est les Pâquerettes », gazouillèrent-elles.

Tige regarda autour d'elle pour se présenter à d'autres plantes. Mais ce qu'elle vit l'étonna. Il y avait des primevères, des tulipes et des pâquerettes à perte de vue. Toutes des fleurs magnifiques, colorées et soyeuses. Mais personne qui lui ressemblait.

« Tu as une drôle d'allure, Tige », lui dirent les pâquerettes.

Tige avait une tige courte et trapue, entourée de feuilles coriaces et tombantes. Lorsque le vent soufflait, les fleurs sauvages dansaient élégamment, mais Tige restait rigide, immobile et lourde, incapable de se mouvoir. Tige avait du mal à survivre. Alors que les autres fleurs poussaient, elle luttait. Et alors qu'elles fleurissaient, elle se flétrissait. La terre riche qui fournissait

suffisamment de nutriments pour les autres plantes était tout simplement trop sèche pour elle. Les corbeaux couvraient toujours le sol de champignons et d'engrais qu'ils volaient dans les fermes des humains. Le grand chef des corbeaux, qui se sentait coupable d'avoir mangé tant de graines, promit à Tige de l'aider. Les autre fleurs sauvages avaient besoin des rayons du matin pour pousser. Mais Tige avait toujours chaud. Si elle avait été humaine, elle aurait été en sueur! Les écureuils qui vivaient dans le vieux chêne étaient très serviables et déplaçaient les branches pour que Tige ait assez d'ombre. Et comme le corbeau, le vieux chêne (qui logeait toujours une graine et l'empêchait de pousser) se promit d'aider Tige.

Alors que quelques gouttes d'eau suffisaient aux autres fleurs pour vivre, Tige devait rester au sec ou, au contraire, être immergée dans de l'eau courante pour survivre. Alors, pour aider les racines de Tige, le ravin changeait le sens de son courant environ toutes les deux semaines. Il s'était promis d'aider Tige parce qu'il s'en voulait d'avoir perdu la graine que le vent lui avait donné.

Tige peinait à grandir, et l'aide qu'elle recevait ne semblait pas suffisante. Elle restait une tige rigide, verte et ingrate. « Le physique n'importe pas, c'est l'in-

térieur qui compte », lui dit un jour une magnifique primevère aux pétales de velours.

Ce genre de commentaires avait le don d'énerver Tige. « Comme si on ne pouvait pas être beau à l'intérieur et à l'extérieur... », soupirait-elle tristement. Plus elle poussait, plus elle remarquait ses différences. Elles avaient toujours existé. Mais quand elle était petite, elle s'en moquait. Maintenant, les magnifiques pétales et les couleurs chatoyantes de ses voisines l'intriguaient. Les autres étaient magnifiques naturellement.

« Je suis si différente des autres », soupirait-elle avant de s'endormir.

Comme promis, le vent revint pour lui caresser le cou. De toutes les graines qu'il avait volées, seule Tige avait poussé. « Tu es spéciale, Tige », lui murmura-t-il. « Je me rappelle comment, après t'avoir emportée, tu adorais survoler la campagne. Les autres graines hurlaient de terreur, mais pour une raison que je ne m'explique pas, tu chantais avec joie.»

«Mais je n'ai pas envie d'être spéciale! Je veux juste être comme les autres», répondit Tige. Elle enviait les fleurs qui l'entouraient et la colère qu'elle ressentait était presque insupportable. «Pourquoi n'ai-je pas de jolis pétales doux comme toutes mes amies ? Pourquoi suis-je incapable de me tenir droite comme elles?» Parfois, elle allait voir Reine pour lui demander conseil. Reine était une abeille qui avait été expulsée de son nid. Cette reine des abeilles était sortie de ses appartements royaux et avait commencé à chanter d'une voix tonitruante, si aigüe qu'elle réveilla ses sœurs. Il s'ensuivit une bataille dans le nid d'abeilles. Reine avait survécu et s'était échappée, mais aucune abeille ouvrière ne l'avait suivie. Elle était restée seule, rejetée et avait appris à dire ce qu'elle pensait sans y réfléchir à deux fois. Mais avec Tige, elle était plus douce. Elle atterrit sur la tête de Tige en bourdonnant. On aurait cru entendre une trompette. « Sois patiente. Je pense que ces petites bosses sont des bourgeons. J'en suis sûre. À quoi serviraient-elles autrement?»

- « Oh, donc maintenant tu dis que j'ai plein de bosses ? », demanda Tige.
- « Pour l'instant, on dirait des verrues, mais bientôt, je suis sûre qu'elle se transformeront en pétales. »
- « Quelques pétales normaux m'auraient suffi », dit Tige.
- « Tige, personne n'a tout ce qu'il veut. Et avoir quelque chose, c'est déjà bien. » Tige savait que Reine n'avait rien reçu de son héritage. Elle ne se voyait donc pas lui répondre méchamment.

Finalement, un jour, Tige fleurit.

Toutes les fleurs du carré de terre se réjouissaient de la voir. Certaines pensaient que, si elles avaient dû tant attendre, c'est que le résultat en vaudrait la peine. « Tu verras », fredonnèrent les pâquerettes, « après tout ce temps, tu vas être magnifique avec des feuilles juteuses et colorées... » Et après quelques jours, elles la rassurèrent encore plus en disant : « Tu auras de jolis pétales délicats et doux, comme les nôtres! »

- « Pour moi, les pétales ont l'air plutôt épais », dit Reine.
- « Mais ils sont beaux, pas vrai ? », demanda Tige.
- « Attendons de voir la forme qu'ils ont avant de nous prononcer », répondit-elle. Bientôt, même les pâquerettes se turent. Elles regardaient tendrement leur amie et ses trois pétales de travers. « Le pétale du milieu ressemble à une langue », dit Reine, « une grosse langue. » « C'est quoi une langue ? », demanda Tige, inquiète. Elle s'effrayait de ses pétales ridicules.

Reine avait passé beaucoup de temps à bourdonner chez les villageois. Elle savait donc bien à quoi ressemblait une langue. Elle changea de sujet, de peur que Tige ne s'inquiète davantage : « Oublie cette histoire de langue. Ne voistu pas les jolies couleurs des pétales ?

70 Tige

Elles sont rose vif. Je suis sûre que de nombreux insectes en raffoleront. » Mais les abeilles, coccinelles, bourdons, papillons et autres insectes du champ fleuri ne semblaient pas du même avis.

Ils ignoraient Tige et l'évitaient. « Ce n'est pas juste », se plaignait-elle, « même si j'ai fleuri, je suis si différente! »

« Ça suffit, mon enfant! », cria Reine un après-midi. Elle ne supportait plus de la voir aussi triste. « Tu passes ton temps à te plaindre de ce que tu n'as pas. Quand vas-tu arrêter tout ça? » Tige s'exclama: « Quand je serai comme les autres! »

« Arrête! Toi et moi, nous ne sommes pas faites pour ressembler aux autres. Regarde-nous: je suis une reine sans royaume et tu es une fleur épaisse et de travers qui semble venir de la lune. Si tu ne peux pas être ce que tu veux, trouve le courage de changer tes rêves! » lui ditelle avant de lui donner une petite claque. Tige commença à pleurer. « Mais je ne sais pas qui je suis... », grogna-t-elle. Reine toucha délicatement la tête de Tige. « Tu es ma fille », bourdonna-t-elle. « Et cela fait de toi une princesse. Tu es ma princesse. »

Ces mots réchauffèrent le cœur de Tige, qui n'avait jamais rien ressenti de pareil. « Tu es ma seule héritière », s'exclama le vent, « Je t'ai prise au village furtivement alors que tu n'étais qu'une graine et tu es née grâce à la chaleur de la forêt. »

« Tu es la plus bizarre de nos amies », s'exclamèrent les pâquerettes. Elles adoraient toujours intervenir dans les conversations, même si elles n'y étaient pas invitées.

« Tu es notre merveille », s'exclamèrent les corbeaux, les écureuils et le ravin, « Tu as été très difficile à faire pousser, mais nous sommes si fiers de toi. »

À partir de ce jour-là, quelque chose changea lentement dans le cœur de Tige. Elle avait enfin pris confiance en elle. En secret, elle se disait : « Je suis une princesse », et elle dansait avec ses trois pétales de travers dans le vent de la nuit. Elle décida qu'elle allait être différente de ce qu'elle s'était toujours imaginée être. Elle ne le savait pas encore, mais en décidant de trouver de nouveaux rêves. elle avait pris une décision courageuse qui allait donner de la couleur à sa vie. Elle tremblait et répétait : « Je suis différemment différente ». Elle était une princesse, la fille adoptive de la reine des abeilles sans nid et le produit des promesses des éléments. L'été avançant, cette nouvelle vision de la vie lui donna de la force. Quand elle se regardait dans le ravin, elle se trouvait toujours bossue et rigide, mais au moins elle avait arrêté de se plaindre et de pleurer. Bon, elle pleurait encore de temps en temps, mais seulement lorsque ça allait vraiment mal. Entre-temps, elle acceptait son destin en essayant de vivre au mieux. Elle raffolait même des histoires sans fin que son père, le vent, lui racontait. L'une de ses histoires étaient celle d'une brise du soir qui sentait la neige parce qu'elle chassait les flocons de neige du sommet des montagnes. Son père lui raconta qu'un matin ce même vent sentait le pain fraîchement cuit parce qu'il aidait le boulanger à allumer le feu de son four. Et il y avait de nombreuses autres histoires. Il y avait la régate que les souris de Forte Cavo avaient organisée le long de la rivière. Ou l'histoire des lucioles utilisées pour illuminer les panneaux publicitaires d'une comédie

Tige écoutait le vent et s'émerveillait de l'étendue et de la diversité du monde par rapport à son carré de terre. Elle trouvait incroyable qu'il existe des endroits sans fleurs et que l'on puisse trouver de la beauté dans des étendues de mousse et leur odeur de moisi. Elle devint de plus en plus curieuse, même si elle ne pouvait pas bouger, ses racines étant maintenant fortes et bien ancrées dans le sol. Tige apprit à écouter et à utiliser son imagination.

musicale organisée par les cigales.

Finalement, sa nouvelle confiance en

elle et sa vision du monde remplirent l'air du soir d'un parfum fort et épicé, qui séduisait les plus sensibles des insectes. Bientôt, au crépuscule, un papillon dansa quelques instants avec Tige. De nombreux jours plus tard, Reine, aidée du vent loquace, bourdonna autour des maisons des villageois à la recherche d'une serre.

« C'est celle-là ? », demanda le vent. « Oui, je la reconnais. La fenêtre est fermée ? Comment osent-ils nous empêcher d'entrer ? », dit Reine. « Il me faudra beaucoup de force pour l'ouvrir, mais rien ne m'arrête », se vanta le vent en soufflant de toutes ses forces, déplaçant les haies, emportant un journal abandonné dans les airs et ouvrant les fenêtres. « J'ai réussi ! Je suis tellement fort et intelligent! »

Reine commença à bourdonner sa chanson préférée. Parmi les vases, remplis de fleurs chatoyantes de formes étranges et inhabituelles, certaines plantes se démarquaient par leurs pétales épais et rose vif et leurs tiges qui ressemblaient à des langues. « Ce sont les sœurs de Tige », s'exclama

Ils remarquèrent alors que certains vases portaient des étiquettes sur lesquelles il était écrit d'une calligraphie élégante: «Aphrodite. Phalaenopsis Aphrodite.»

72 Tige

Reine.



.8 Sept, une souris pas comme les autres

Une fable pour les enfants, les adolescents et les parents en période de changement.



Madame la Chouette expliquait les bienfaits d'un nouveau médicament. Elle venait d'engloutir un lézard, dont la queue lui sortait du bec. Un accord, signé à Forte Cavo, lui

interdisait de chasser les souris qui vivaient à cet endroit. Néanmoins, juste pour être sûres, les petites souris, qui étaient passionnées de rafting, s'étaient armées de rames et de cordes. Il s'agissait d'une mesure de précaution pour protéger les souris présentes et surtout la famille Poilblanc qui avait demandé à rencontrer Madame la Chouette.

Papa Poilblanc, une petite souris de campagne peureuse, demanda, la moustache tremblotante : « C'est donc un nouveau médicament ? »

« Oui, tout nouveau », avait répondu Madame la Chouette en avalant la queue du lézard d'un coup de bec. « Il y a peu, ce médicament n'existait pas.

Mais les blaireaux l'étudient depuis longtemps. Et avant qu'on ne puisse le vendre, il devait être approuvé par le Conseil des Bois. »

« D'autres petits l'ont déjà pris ? », demanda Maman Poilblanc. Dans ses pattes, elle tenait son septième bébé avec difficulté. C'était une souris albinos aux yeux vifs et alertes.

Madame la Chouette secoua les plumes de son cou : « Oui, chère madame. Ce médicament est sans danger. Mais il faut le prendre correctement. Il est important que je vous aide. » Madame la Chouette passa ensuite son bec sur la petite tête de la souris albinos, ce qui paniqua toute la famille Poilblanc, qui pensait qu'elle s'apprêtait à la dévorer. Les souris pointèrent leurs rames sur Madame la Chouette. Cette dernière le remarqua à peine. Elle ne vit pas la panique que son geste avait causé. « Ce médicament est important », continua-t-elle. « Sept n'a pas la force de marcher et il deviendra de plus en plus faible avec les années. »

Les souris retinrent leur respiration. Personne à Forte Cavo n'avait jamais osé leur parler aussi ouvertement. Les souris étaient très tristes de savoir que Sept ne pouvait pas marcher. Alors elles furent bouleversées en apprenant qu'il s'affaiblirait avec le temps. Cette idée leur était insoutenable.

« Alors, à quoi sert ce nouveau médicament ? », demanda Maman Poilblanc. « Il donnera plus d'énergie à votre enfant », répondit Madame la Chouette

en se lissant les plumes. « Mais Sept devrait peut-être me poser ses questions lui-même ? »

Toutes les souris tremblaient. On demandait rarement aux bébés souris de prendre la parole. Surtout pour s'adresser à un oiseau de proie.

« Oui, j'aimerais vous poser quelques questions », murmura Sept. « Allez-vous m'aider à aller mieux ? »

Madame la Chouette le regarda avec ses grands yeux d'or. « Non », lui répondit-elle.

Un sentiment de tristesse envahit le groupe, mais Sept ne broncha pas.

« Ce médicament ne te guérira pas », dit le grand oiseau, « mais il ralentira la progression de la maladie et te fera gagner du temps. Le temps est précieux. Tu n'y penses probablement pas encore puisque tu es jeune, mais quand tu vieilliras, tu comprendras. Le temps

est précieux. On n'en a jamais assez. » « Il pourra marcher ? », osa demander la grande sœur de Sept.

« Je ne crois pas. Certains des petits qui ont pris ce médicament quand ils venaient de naître ont réussi à marcher, mais Sept est déjà bien grand. » Madame la Chouette regardait la souris attentivement. « Comme je le disais, ce médicament te rendra de plus en plus fort, une administration après l'autre. Et si on a de la chance, il te permettra de mieux bouger tes jambes. Mais je ne peux rien promettre de plus. Qu'en pensez-vous ? »

« Vous devriez peut-être oublier cette idée », chuchota le maire de Forte Cavo à l'oreille de Maman Poilblanc.

« Je veux être plus fort! », s'exclama Sept. « Et si ce n'est pas possible, je veux être moins faible. Alors, d'accord!»

Le septième né d'une famille est magique, même chez les souris. C'est bien connu. Et c'était le cas de Sept, l'albinos. Il ne pouvait pas marcher, mais il se sentait unique. Il était plus drôle, plus sensible et même plus attentif que les autres souris. Il l'expliquait toujours en disant que, quand on ne peut pas bien marcher, il faut bien penser. Mais Sept ne pensait pas être magique, même si, secrètement, il aurait adoré faire de la magie et déplacer des objets avec son esprit ou s'envoler dans le ciel étoilé. Pour l'instant, il était ouvert à l'idée d'être plus courageux, et ce nouveau médicament était l'occasion idéale de faire ses preuves. « Si on ne peut pas être magicien, il faut au moins essayer d'être courageux! », dit-il.

« Mais le médicament ne te soignera pas! », lui répétaient ses amis.

Il haussait les épaules. Bombo, la souris la plus forte de la colonie, le portait sur son dos. C'était toujours Bombo qui le transportait dans les passages étroits de Forte Cavo.

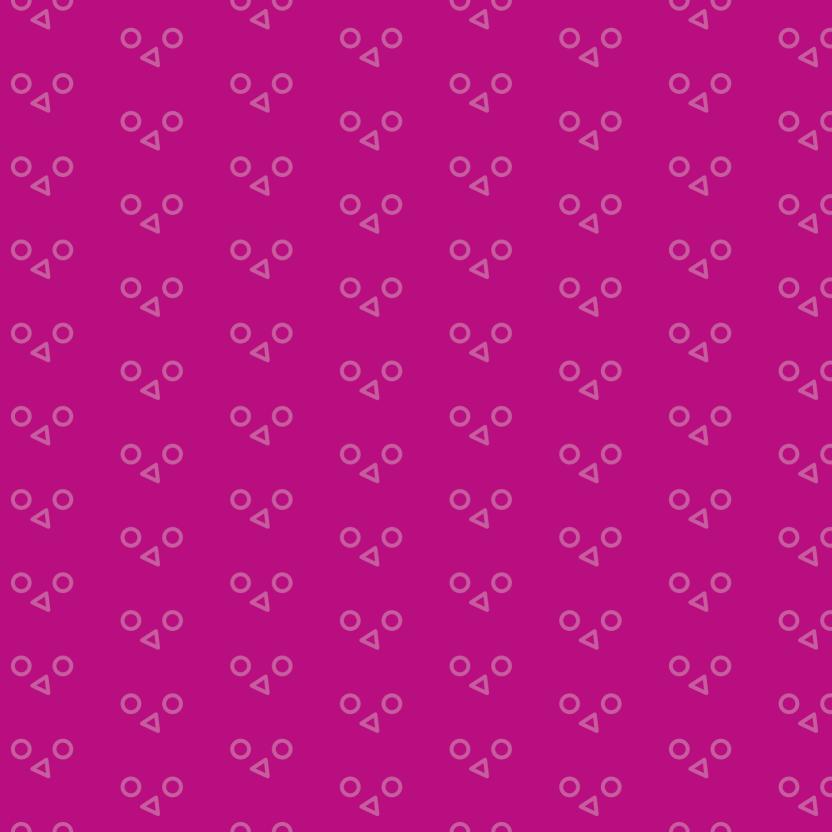
« Comment vas-tu supporter les administrations de ce médicament? », demanda Primevère, sa cousine. Sept en était amoureux. Il n'avait jamais rencontré de souris aussi gentille et curieuse qu'elle. Un jour, Primevère s'était coincé la tête dans le chapeau d'un gland. Elle avait ainsi créé un casque que l'équipe de rafting utilisait depuis lors de toutes ses compétitions. C'est incroyable! Même les souris de rafting utilisaient le casque inventé par Primevère! Sept pensait que c'était le destin.

« Je vais te dire comment il supportera les administration du traitement », dit Pétiole. C'était une jeune souris de course qui, malgré son nom, était très musclée sous sa fourrure brunâtre. « Oui, tu verras! Il couinera comme un bébé dès qu'il verra le médicament! » Sept enviait Pétiole. Non seulement il pouvait marcher, mais il était intelligent, courageux et faisait partie de l'équipe de rafting. Il voulait aussi apprendre à utiliser une rame comme Pétiole. Alors que le groupe se dirigeait vers le port pour faire du rafting, les souris essayèrent de convaincre Sept de changer d'avis.

« Je vous prouverai que vous avez tort », dit Sept avec un sourire qu'il avait réussi à parfaire avec le temps. « Par exemple, je n'ai même pas peur des piqûres d'abeilles », dit-il. Il se disait que plus il le répétait, plus cela deviendrait vrai.

« Je serais pétrifié », dit Bombo, qui essayait de descendre les escaliers sans tomber avec son ami sur le dos. « Puis ce n'est pas seulement un médicament. » C'est à ce moment-là qu'ils arrivèrent au bateau, fabriqué avec une grosse feuille recouverte de cire d'abeille (une coïncidence). Le bateau flottait, bougeant à peine. La rivière semblait calme. En réalité, la rivière était calme en apparence seulement, tout comme Sept semblait l'être depuis plusieurs jours. Il essayait en effet de rester calme, mais il ressentait au fond de lui une agitation qui faisait frémir sa fourrure.

Plus loin, en aval, la rivière s'agitait et menait à un rapide qui se terminait par les Chutes de la Sauterelle, qui menaient ensuite au fond du ruisseau où les eaux coulaient lentement et se terminaient en un lac profond d'une couleur cristalline.



Bombo défit les lanières et déposa Sept délicatement sur le quai où la feuille était amarrée.

« Pour que je ne me sente pas coupable si tu te noies... », dit Pétiole d'un air ironique, mais sérieux, « Tu es sûr que c'est ce que tu veux ? » Mais c'était trop tard, Sept avait déjà recouvert ses oreilles d'un casque.

Il avait l'impression qu'on lui demandait tout le temps : « Tu es sûr que ce n'est pas dangereux ? ». « Comment être sûr à 100 % dans la vie ? », pensait-il. Il sourit fermement pour cacher sa peur. Il espérait que Primevère remarque son courage. « Ok, on y va! », s'exclama-t-il.

On administrait ce médicament sur la branche d'un érable, un arbre dont les racines cachaient l'entrée de Forte Cavo. Madame la Chouette y avait préparé un nid spécial, étincelant de propreté, sans moisissure ou mildiou, et fabriqué à partir des meilleures germes de luzerne afin que la procédure soit sans danger et confortable. La procédure, c'est toutes les actions nécessaires pour donner le nouveau médicament à Sept.

« Pour l'administration du traitement, on utilise une abeille qui a reçu une formation spéciale. »

« Va-t-il avoir mal ?», demanda Maman Poilblanc. Elle tenait le bras de Papa Poilblanc et continuait à se demander si elle devait donner son accord pour cette procédure.

Madame la Chouette gratta affectueusement la tête de Sept avec une griffe qui pouvait couper un serpent en deux. On entendit Sept déglutir. Il essayait de cacher ses pattes frémissantes. « Ça va faire mal ? », demanda-t-il à son tour.

« Les bébés ne remarquent pas qu'ils ont reçu le médicament», dit Madame la Chouette. « Mais certaines des souris plus grandes ont parfois une petite gêne, je l'admets. Dans ce cas-là, pour ne pas qu'elles aient mal, je les fais rêver les yeux ouverts. »

« Comment ? », demanda Primevère, sa cousine. Elle était venue soutenir son ami. « Je connais une potion secrète faite de baies et d'herbes. »

Le silence était complet.

« Cette potion l'endormira légèrement », expliqua Madame la Chouette.

« Ah, je pense que c'est une bonne idée », dit Bombo, qui était aussi aux côtés de Sept.

Sept hocha de la tête. « Je suis prêt », dit-il. « Attendez », dit Pétiole. « Sept est très courageux et je suis sûr qu'il irait jusqu'à mâcher une abeille s'il le fallait. Mais j'aimerais bien savoir... Qu'est-ce qui se passe après la prise du médicament ? » Madame la Chouette jeta un regard noir à la souris musclée. Elle n'aimait pas être interrompue. « Si possible, plus tard, il faudra que tu te reposes... Pen-

dant quelques heures, tu dois bouger le moins possible et résister à l'envie de faire le moindre geste, même de t'asseoir. C'est valable pour toi aussi, *Brumbo...* » « Bombo. »

« Oui ! Bombo, je compte sur toi pour ne pas le porter pendant quelques jours. » Tout en parlant, Madame la Chouette libéra son amie l'abeille. « Mais je pense que je n'ai même pas besoin de vous prévenir... Vous savez qu'il faut être délicat avec les souris aux muscles faibles, pas vrai ? », dit Madame la Chouette en riant.

« Bien sûr! », confirma Papa Poilblanc. Sept et ses amis avaient l'air coupable. Pétiole attacha Sept dans le bateau-feuille. « Cette place te convient? », maugréa-t-il, « Tu vas être constamment aspergé d'eau. »

« Ne t'inquiète pas, je peux retenir mon souffle pendant très longtemps. » C'était vrai : Sept était très fort dans l'eau et pouvait se retenir de respirer et rester en apnée pendant très longtemps.

Primevère lui serra la patte. « Je peux m'asseoir à côté de toi ? », lui demanda-t-elle. « J'aimerais bien me faire asperger, moi aussi ! »

Bombo, quant à lui, s'assit à l'arrière du bateau, ce qui les déséquilibra.

« Ne bouge pas ou on coulera avant même d'être partis », dit Pétiole. Il ne comprenait pas pourquoi on l'avait convaincu de faire ça. Puis, il regarda son ami, attaché à la proue du bateau. « Si on coule, ce sera de ma faute! », gémit-il. Puis il vit le regard déterminé de Sept. « Ok, puisque je n'arriverai pas à vous faire changer d'avis, prenez les rames. Bombo, ne bouge pas! Vous avez tous mis vos casques? »

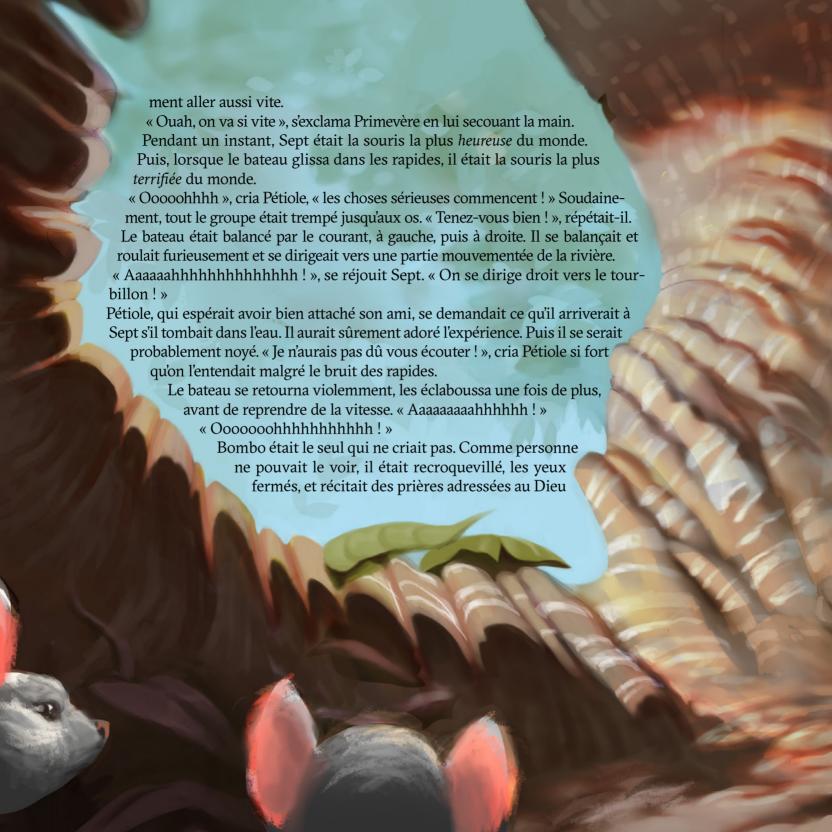
Les amis hochèrent de la tête en même temps. « Sept, tu es prêt ? C'est la première fois que tu descends les rapides. » « La première fois, mais pas la dernière! », dit Sept, qui ferma les yeux et prit une grande inspiration. À condition qu'ils ne meurent pas évidemment! « Prêts ? », demanda-t-il.

« Prête ? », demanda Sept à l'abeille qui bourdonnait autour de lui. Sa bouche était sèche et la potion secrète ne l'avait pas du tout aidé à se détendre. Madame la Chouette s'occupait attentivement de lui. Elle demanda pour la

tivement de lui. Elle demanda pour la dernière fois : « Tu es sûr que tu veux essayer ce médicament ? »

Sept ferma les yeux et répondit avec un rictus : « Oui, certainement ! »

Le courant emporta immédiatement le bateau. Sept sentit le vent chatouiller la fourrure de son museau. Sa moustache vibrait. Le bateau prit de la vitesse en quelques secondes. À ce moment-là, Sept se rendit compte que le bateau allait bien plus vite que Bombo. C'était sûrement parce que Bombo était trop lourd pour courir. Sept adorait vrai-





des souris, en espérant que leur cauchemar se termine bientôt.

Et bientôt, ce fut le cas. Enfin... cette partie des rapides au moins! Mais, même avant de la voir, ils entendirent le vrombissement incroyable de la cascade.

« Ok, maintenant ramez! », ordonna Pétiole. « Nous devons aller sous ces racines sur la droite, afin de pouvoir descendre les Chutes de la Sauterelle en plein milieu, où elles sont les plus rapides. »

Les Chutes de la Sauterelle. Sept avait peur. « Vous croyez qu'une souris qui ne marche pas peut sauter ? », demanda-t-il. Primevère était à côté de lui, sa fourrure blottie contre la sienne, qui pagayait dans tous les sens. Pétiole lui pressa les épaules. Bombo ramait et priait : POUF! « Pitié. » BOUM! « Sauvez-moi! »

« Une souris, ça peut sauter, c'est sûr », dit Sept.

Alors, le bateau-feuille vogua vers la rive droite, glissa sous les racines et arriva en place pour descendre les chutes. «Une souris, ça peut voler! », lui cria son ami dans les oreilles. « Jetez les rames!»

Et pendant un moment, qui sembla durer une éternité, le bateau-feuille était suspendu dans les airs au-dessus des Chutes de la Sauterelle.

Bien évidemment, tout ce qui vole et n'a pas d'ailes doit retomber. Ce fut le cas des quatre souris et de leur petit bateau, qui dévalèrent les chutes tête la première. Le bateau glissa dans l'eau et Sept fut emporté par les eaux écumeuses du lac. Ils furent immergés entre les bulles quelques mètres plus bas. Puis, comme un bouchon, ils revirent à la surface et sortirent de l'eau. « Je suis vivant! Je suis vivant! », pensa Sept. Le saut avait été si violent qu'il avait même perdu son casque.

Le bateau continua à avancer quelques mètres jusqu'à atteindre une eau calme. Exténués et ayant perdu leur chemin, les amis se rendirent sur une plage à proximité.

Ils étaient complètement trempés. Sept se mit à rire. Il commença à rire doucement, toujours attaché à son siège. Puis, il rit de plus en plus fort, en éclaboussant de l'eau tout autour de lui. Il riait à sa façon, toujours un peu essoufflé, comme s'il avait un criquet coincé dans la gorge.

« Oh non, arrête de rire comme ça », lui dit Primevère. Mais bientôt elle aussi se mit à rire à gorge déployée, heureuse d'avoir survécu et influencée par le rire contagieux de son ami.

« Respire, respire! », dit Pétiole en pouffant de rire. « Ta maman me fera la peau si tu meurs d'asphyxie. Surtout après avoir survécu aux Chutes de la Sauterelle. »

Le bateau commençait à tanguer. « On est toujours dans les rapides ? », demanda Sept. Non, c'était Bombo! Il avait en-



fin compris qu'il était en sécurité et se réjouissait comme ses amis.

Après quelques tentatives, l'abeille remplit sa mission. Madame la Chouette avait guidé la procédure d'une aile experte. Mais malgré tout, « On y est arrivés! », dit-elle doucement en ouvrant les ailes dans lesquelles elle avait caché la petite souris albinos durant l'administration.

Maman et Papa Poilblanc accoururent à ses côtés. « Ça va ? », lui demandèrent-ils.

Sept avait encore les yeux fermés.

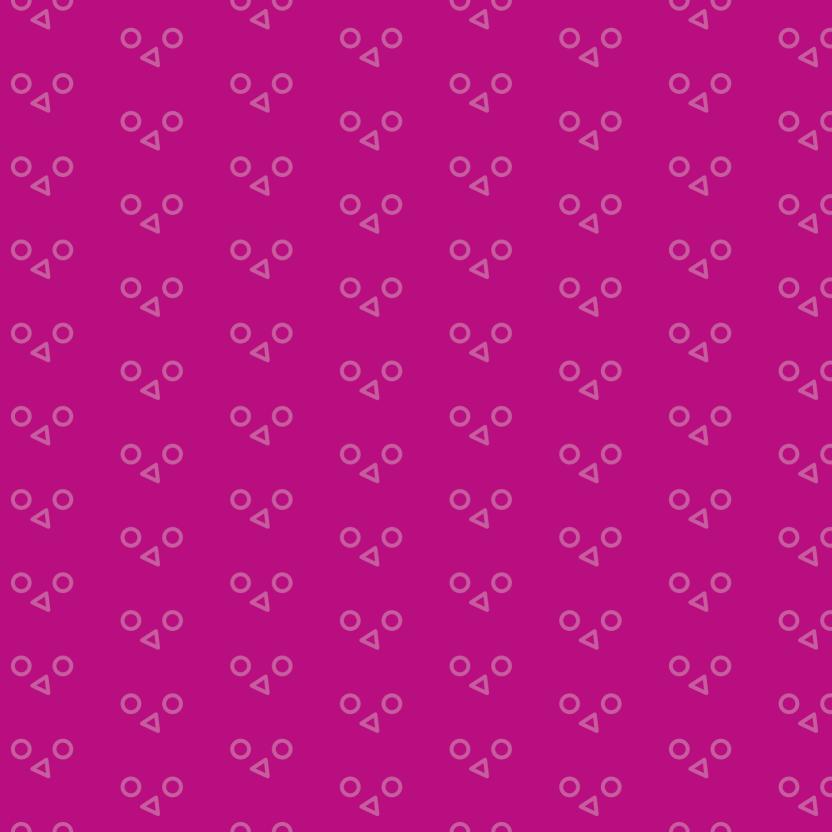
« Il est mort ?! », s'exclama Maman Poilblanc.

La réaction de sa maman était tellement exagérée que Sept se mit à rire. La prise de ce médicament était un jeu d'enfants par rapport au saut des Chutes de la Sauterelle. La peur de sa maman n'était pas justifiée. Il ne voulait pas se moquer d'elle, mais plus elle s'inquiétait, plus il riait. Même ses amis avaient du mal à se retenir de rire. Surtout en voyant le visage de Sept qui essayait de rire sans secouer son dos endolori. Ils s'approchèrent de lui et Pétiole l'enlaça.

« Il est devenu complètement fou ! », dit Maman Poilblanc, qui était toujours visiblement affectée par ce qui venait de se passer.

« Pas du tout », répondit Madame la Chouette, qui avait soudainement faim en voyant un lézard se dorer au soleil. « Je n'ai jamais rencontré de petit plus sensé que Sept. »

Et, au milieu des rires, Sept se demanda si Madame la Chouette avait bien raison, étant donné que ses amis et lui prévoyaient déjà un saut en parachute avec les feuilles du gros érable.







peux l'imaginer, ce n'était pas pareil.

Cette semaine-là, les escargots de

l'école inventèrent un nouveau jeu. Ils se divisaient en équipes et se passaient les cerises. L'objectif était de marquer un but en envoyant une cerise dans le filet, une toile d'araignée qui se trouvait au bout du champ. Ce jeu te rappelle peut-être quelque chose? Oui, c'était du football... Et comme les humains, les escargots adorent ce sport! Romina regardait les autres jouer. Ils avaient même essayé de la faire participer plusieurs fois. Ils avaient essayé de changer les règles du jeu, mais ça n'avait mené à rien. Lorsque les autres escargots jouaient, Romina regardait les matches toute seule. Cela l'attristait toujours un peu. C'était le cas cet aprèsmidi-là et Romina ne s'en plaint pas. Elle commençait à avoir l'habitude d'être seule. Et pour moi, s'habituer à être seul, c'est encore pire que de se sentir exclu. C'est pourquoi elle sursauta lorsque Genévrier, un escargot jaune, lui demanda: «Tu ne viens pas jouer avec nous?» «Hmmmm!», répondit Romina, surprise. « Qu'est-ce qu'il y a ? », demanda Genévrier avec ses antennes. « Tu m'as fait vraiment peur! », admit

« Tu m'as fait vraiment peur! », admit Romina. « Pourquoi tu ne cours pas après les cerises? », lui demanda-t-elle. « Pourquoi? », demanda Genévrier, qui était très curieux. Romina était dans une autre classe. Elle ne la voyait que pendant les récréations.

« Je n'ai aucune force dans mes an-

tennes... alors au lieu de jouer, je regarde la lune. Tu vois ? Elle regarda maladroitement vers le ciel pour chercher la lune, même s'il faisait jour. »

« Oh », lui répondit-il comme si c'était la chose la plus normale du monde. « Je n'avais pas remarqué. »

« La lune ou mes antennes ? »

« Les deux!»

Romina sourit, amusée. Comment Genévrier n'avait-il jamais remarqué son problème ? La chaise faite de feuilles n'était pas transparente ! « Tu veux jouer au football avec moi ? », lui demanda-t-elle. «Mais, tu viens de me dire que tu n'avais pas de force dans tes antennes?» «Et alors ? J'ai une façon spéciale de jouer au football. »

«Comment?»

Romina inspira et commença à dire rapidement : « Un escargot envoie la cerise depuis l'autre côté du champ avec force. Genévrier saute sur un champignon et grâce à cela, s'élève dans les airs et arrête la cerise avec sa poitrine. Il se retourne une fois, puis deux, et finit par envoyer le ballon dans le camp adverse. Incroyable ! Il atterrit sur sa coquille, tournoie et avec ses antennes, il dit à son coéquipier, Pissenlit : cours! »

« Tu joues en commentant le match? », demanda Genévrier.

Romina était trop concentrée. Elle continua : « Pissenlit continue à courir et dépasse les escargots de l'équipe adverse. La cerise rebondit vers le but en face et les escargots de la défense sont

sur le point de l'intercepter. Elle n'arrivera pas à temps! Alors, il rentre dans sa coquille, se pousse avec sa queue et roule jusqu'à l'autre côté du champ. » Genévrier secoua ses antennes : « Mais c'est impossible! »

« Quand on joue en racontant des matches, tout est possible », dit Romina avant de continuer, « Pissenlit attrape le ballon et arrive près des escargots défenseurs. Il frappe le ballon! Il envoie ses adversaires dans l'air comme des quilles, puis passe la cerise à Genévrier, qui est prêt à marquer. C'est à ce moment-là que soudain... »

« Quoi ? », demanda Genévrier.

« Soudain... », répéta Romina. Elle cherchait de l'inspiration. Il était très difficile d'inventer un jeu «en deux temps trois mouvements», comme le disent les êtres humains, ou « pendant le temps qu'il faut à une coccinelle pour passer d'un pissenlit à l'autre », comme le disent les escargots.

« Soudain, un scarabée vert émeraude vola la cerise qui était sur ses antennes! » « Laisse ça, espèce de brute! », s'exclama Genévrier. Il ne faisait aucun doute qu'il se laissait porter par les jolies histoires. « Genévrier saute et atterrit sur le dos du scarabée. Il tient bon, mais risque de tomber au moins deux fois. Le gigantesque insecte zigzague dans les champs. Il sépare le groupe en retournant les coquilles des petits. L'escargot est trop lourd et va tomber! » « Laisse-les tranquilles », crie Genévrier. Romina continue : « Le scarabée désespéré se retourne et se dirige vers l'extrémité du champ. » «Vas-t-en, espèce de brute!», répéta Genévrier.

« C'est à ce moment-là que la cerise tombe devant le but de l'équipe adverse... »

« Pissenlit, à toi!»

« Pissenlit prend le ballon, évite l'un des derniers défenseurs, place la cerise sur ses antennes et... »

« But! », s'exclama Genévrier. « Pissenlit marque avec un tir à ras de terre! Buuuuuuuuuut! »

« Voilà », dit Romina, un peu déçue. Elle ne pensait pas que ça se finirait si vite et elle avait imaginé un gardien de but lézard. « Un zéro pour les escargots. » Elle était triste parce que maintenant que l'histoire était terminée, Genévrier la laisserait pour aller jouer. Pendant ce temps, d'autres petits escargots, y compris Pissenlit, avaient été attirés par les cris de Genévrier : « Je n'ai jamais marqué de but. Qu'estce que tu racontes? », demanda-t-il. « Et encore, tu ne sais pas tout », ajouta Romina, qui avait retrouvé son enthousiasme. « Regarde ce qui se passe quand les scarabées couleur émeraude décident de jouer contre les escargots pour la deuxième manche. »

Bientôt, un groupe d'escargots était présent et écoutait attentivement les histoires de Romina. Cet escargot semblait avoir autant d'idées qu'il existe d'abeilles dans une ruche. Mais était-ce possible qu'ils ne se souviennent pas ? Tout ce-

Un match avec des cerises 89

la venait d'un match qu'ils avaient joué contre les lucioles lors du festival des cigales de l'année passée. Ce soir-là, le vent avait soufflé si fort qu'ils avaient dû jouer dans les nuages. Avaient-ils oublié ? Il y avait aussi eu un match contre les termites de Forte Cavo au Stade de la Forêt. Ça avait été une grande réussite qui avait été célébrée pendant toute la saison. Et comment avaient-ils pu oublier ce match dans La Boue Profonde ? Les têtards avaient réussi à faire rebondir les cerises tout le long de l'étang.

Le mieux dans les histoires de Romina, c'est que les autres escargots pouvaient participer. Elle n'était pas jalouse. Elle n'était pas la seule à parler. Pas toujours, du moins. Tout le monde pouvait prendre la parole et mélanger réalité et fiction, en incorporant des éléments d'un vrai match à un nouveau match extraordinaire.

La récréation, comme toutes les bonnes choses dans la vie, finit par se terminer. L'instituteur marqua la fin de la récré en soufflant trois fois dans la racine d'un hêtre. Ils allaient bientôt devoir retourner en classe. Tous les escargots s'en allèrent, à l'exception de Genévrier qui resta sur la pelouse avec sa nouvelle amie.

« Je me suis bien amusé à raconter des histoires avec toi », dit-il.

Romina rougit et sourit.

«Après avoir écouté toutes ces histoires, tu sais ce que j'aimerais bien maintenant?» Romina espérait qu'il n'allait pas lui demander un bisou. Un escargot, ça bave... alors imagine un bisou, beurk! Les lèvres pincées, elle demanda: «Quoi?» «Jouer une partie de football avec toi!» Il la poussa rapidement vers le centre du terrain. La chaise de feuilles grinçant à chaque tour de la roue. Genévrier cueillit ensuite l'une des cerises les plus mûres.

- « Elle est bien trop lourde!», dit Romina.
- « Les histoires que tu m'as racontées me donnent envie de jouer avec toi. » «D'accord, mais cette cerise est trop lourde.»
- « Tu es prête? »
- « Non, pas du tout!»

Genévrier lança la cerise très haut, si haut que Romina eut le temps de l'imaginer tomber sur sa tête, exploser et la couvrir de son jus. Puis, elle s'imagina l'attraper en plein vol et trouver la force de la soulever, puis de la jeter sur la lune distraite que l'on voyait toujours dans le ciel. Elle la jetterait si fort qu'un morceau de la lune craquerait et tomberait dans l'étang. Elle adorait cette idée.

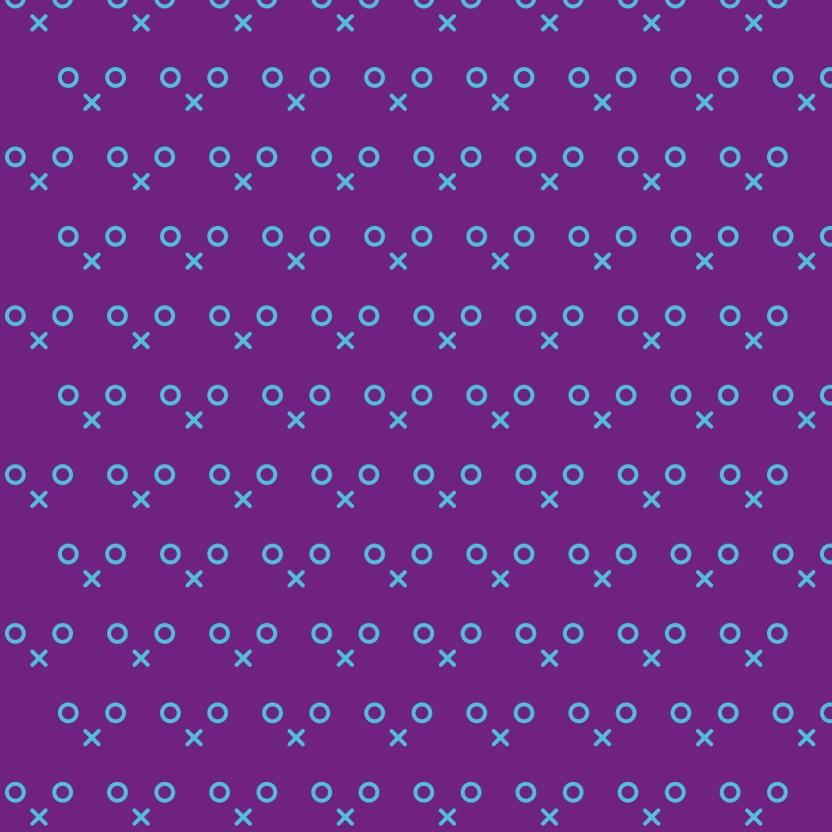
Une seconde passa, puis une autre, et la cerise n'atterrit pas sur sa tête. S'étaitelle envolée ?

Un moineau avait attrapé la cerise avec ses ailes.

« Au voleur! », s'exclama Genévrier.

Il était maintenant temps pour les deux amis de retourner en classe. Romina avait adoré cette journée! Elle n'avait pas touché le ballon, mais pour la première fois de sa vie, elle avait aimé jouer au football avec un ami. Et elle n'avait pas atteint la lune, mais il lui semblait quand même en avoir emporté un morceau.

90 Un match avec des cerises





.10 Les Trois Frères Carpes

Une fable pour les enfants atteints de SMA et pour tous les autres.



Aujourd'hui encore, les crapauds du Marais racontent cette histoire. Ils sont convaincus de sa véracité. Mais moi, je crois que ce sont des balivernes. Dans La Boue Profonde.

aucune carpe n'oserait l'avouer. Et dans Le Grand Étang, personne (y compris les tritons crêtés) ne peut confirmer qu'ils ont existé. Je parle bien évidemment des Trois Frères Carpes.

Nés le même jour de printemps, des mêmes parents, avec les mêmes motifs sur leurs écailles, les Trois Frères Carpe avaient pourtant des personnalités très différentes. « Trop différentes », diraient même les crapauds.

Rodrigo Carpe n'avait peur de rien ni de personne. Il voyait chaque jour comme un défi. Il voulait toujours prouver qu'il était capable et plein d'esprit. Un jour, il avait même gagné un concours de math contre une salamandre. Et pourtant, tout le monde sait que les salamandres sont particulièrement douées en multiplications et dérivées.

Amadeo Carpe, lui, était un rêveur. Il pouvait écouter les histoires des vieilles tortues pendant des heures. Il n'excellait en rien de particulier, mais était capable de tout. Évidemment, ce-la le contrariait. Le problème, c'est qu'il se perdait constamment dans de nombreux projets, comme quand il avait décidé de cultiver des nénuphars et d'élever des couleuvres vertes ou lorsqu'il avait essayé d'ouvrir une crèche pour les têtards. Il passait de nombreuses soirées à rêvasser, mais cela ne menait jamais à rien.

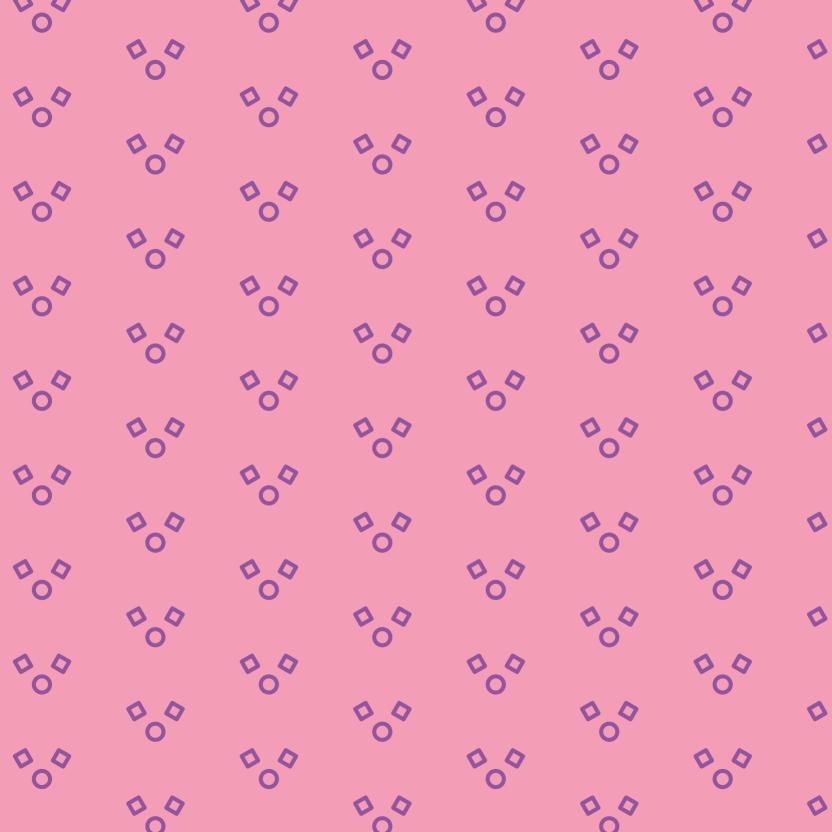
Ulysse Carpe, lui, n'était jamais satisfait. Il s'aimait bien, mais craignait de ne pas avoir plus de valeur qu'une anguille. Même si, au fil des années, il était devenu une carpe avec un beau ventre rond, il avait toujours l'impression d'être un petit poisson et était

rongé par la peur. Il enviait ses frères et se tapissait souvent au fond du lac, où il soupirait de solitude.

Lorsque les crapauds du Marais racontent cette histoire, ils disent souvent que les trois frères avaient un point commun. Tous les trois étaient de mauvais nageurs. Ils étaient nés avec des nageoires effilochées qui les empêchaient d'aller là où ils voulaient. Cela ne posait pas de problème à Ulysse. Rodrigo, par contre, le vivait très mal. Amadeo, quant à lui, se sentait prisonnier. Comment accepter cette situation, lui qui était si curieux ?

Les Trois Frères Carpe vivaient dans Le Grand Étang près de La Boue Profonde et aidaient leur mère en travaillant dans les champs et à la station de libre-service pour les poissons. Cette dernière était située à l'abri d'une crique, où le courant était faible et l'eau tiède. De nombreux voyageurs qui venaient de plus loin en aval s'y arrêtaient la nuit. C'est comme ça qu'Amadeo apprit de nombreuses histoires. C'était lors de l'une de ces superbes soirées, par exemple, que les Frères Carpe avaient entendu l'histoire du groupe de souris qui avait sauté en parachute depuis le sommet d'un grand érable, ou encore celle des Escargots de terre qui avaient battu les Scarabées émeraude lors d'un match de football aux côtés des Cerises. Les Trois Frères Carpe auraient bien voulu rencontrer ces Cerises. Ils se demandaient bien de quel animal il pouvait s'agir.

Un soir d'été particulièrement chaud, alors que l'eau de l'étang approchait la température de celle d'un bouillon, ils entendirent parler du Voile Mystérieux pour la première fois. C'était Amadeo qui avait supplié le Pirate, un poisson perche aveugle dont le corps était couvert de cicatrices de bataille. de leur raconter cette histoire. Ce que les Trois Frères Carpe apprirent ce jour-là changea leur vie pour toujours. Les crapauds disent connaître les mots exacts du Pirate. Ils l'imitent d'une voix rauque, mais je ne sais pas si c'est comme ça que le Pirate parlait vraiment. Avec les crapauds, on ne sait jamais. « Je nageais seul depuis de nombreuses heures. Je suivais le passage de la vallée trouble, lorsque soudain, un nuage étincelant d'éphémères s'éleva du fond du lac », expliqua-t-il. « Gare à ceux qui s'attardent trop longtemps dans ces eaux. Ils risquent d'être capturés par un courant froid et sans pitié provenant de la grotte d'à côté. C'est à ce moment-là que j'ai lutté pour ma vie. J'étais fasciné par le Voile Mystérieux. Je ne peux rien dire de plus. » Les Trois Frères Carpe donnèrent un demi-kilo de plécoptères au vieux poisson pour



qu'il continue son histoire. « Le Voile Mystérieux m'attirait. Sa force était incroyable. C'est pour cela qu'il fallait que je lutte. Pour ce goût de la vie. De l'autre côté du Voile, dans la grotte, je voyais des flocons vacillants et des bulles étincelantes. Je les ai touchés avec ma nageoire et, pendant un instant, j'ai cru qu'ils essayaient de m'attraper. J'ai dû faire un choix... le choix le plus important de ma vie. »

L'histoire de ce drôle de poisson aveugle s'arrête là. Aucun crapaud n'en raconte jamais la fin.

Les jours suivants, intrigués, les frères parlaient des confessions du vieux poisson.

« On devrait se rendre là-bas et voir si c'est vrai », dit Amadeo Carpe. « Je ne connais personne qui soit allé si loin », dit-il en soufflant une longue rangée de bulles.

« Vous ne pensez pas que ça risque d'être trop dangereux ? On pourrait se fatiguer... avec nos nageoires. Et si le courant était trop fort ? », ajouta Ulysse Carpe, effrayé.

Amadeo fit un clin d'œil à Rodrigo : « Si cet endroit du lac cache vraiment un champ d'éphémères, cela pourrait nous donner l'occasion de nous régaler. En plus, on serait les premiers à explorer la grotte depuis le Pirate. » Il savait où Amadeo voulait en venir. « Ils la renommeront peut-être La

Grotte Carpe en notre honneur », remarqua Rodrigo, qui était très vaniteux. Il avait déjà mordu à l'hameçon. « Il semble pourtant que quelqu'un vive déjà dans la grotte », dit Ulysse. « Nous ne serions pas les premiers, alors oublie tes histoires de célébrité et de gloire. Qui sait ce qu'il voulait dire avec cette histoire de Voile Mystérieux... Moi, ça m'a donné des frissons. »

« Il a probablement mangé trop d'éphémères et imaginé cette histoire ridicule. Je n'ai pas peur des rêves, même s'ils se transforment en cauchemars », ajouta Rodrigo.

Amadeo était fasciné par le Voile Mystérieux: une force invincible et énigmatique capable de donner de la valeur à la vie. Cette histoire le troublait. Il voulait découvrir ce secret, mais en avait aussi peur parce qu'il se rendait compte que cela pourrait changer sa vie. Le champ d'éphémères avait été un argument très convainquant pour Maman Carpe, qui avait accepté de les laisser partir. Car comme l'avait dit Amadeo : « On ne peut pas partir à l'aventure sans l'accord de sa maman ». Leur expédition, qui leur permettrait de ramener de délicieuses larves d'éphémères dans La Boue Profonde, serait bénéfique pour les affaires de la famille.

À partir de là, les versions des crapauds diffèrent. Certains racontent que les Frères Carpe partirent immédiatement, en plongeant jusqu'au fond du lac, avec leurs barbillons courts, charnus et semblables à une barbe. D'autres disent qu'Amadeo dut inventer des tas d'histoires pour convaincre Ulysse, le frère le plus peureux, de partir à l'aventure. Notamment celle d'une bague féérique cachée dans la boue qu'Ulysse voulait donner à sa fiancée. Ulysse avait dit qu'il se rendrait au champ d'éphémères uniquement si le Dieu des cétacés lui donnait la grâce de trouver la bague et si Flora, son amour, acceptait de l'épouser. Bien sûr, c'était Amadeo lui-même qui l'avait aidé à trouver la bague, mais ça, c'est une autre histoire (celle du triton, de la vieille tortue et des serpents du lac).

De nombreux crapauds racontent que c'est Rodrigo qui était en charge de l'expédition. Il avait acheté des plans du fond du lac et organisé tout le matériel de camping et les provisions.

Mais, l'un des crapauds les plus verruqueux que je connaisse raconte que c'était Ulysse qui avait voulu organiser le voyage pour que ses frères ne se perdent pas dans les détails... L'un parce qu'il était trop vaniteux et l'autre parce qu'il avait trop d'imagination. Ulysse était porté par son avidité pour les éphémères. Il adorait l'idée de couper le souffle aux carpes les plus sérieuses. Quoi qu'il en soit, les Trois Frères Carpe nagèrent à contre-courant dans le fond du lac pendant de nombreux jours. Ils suivirent les indications du Pirate, à la recherche du passage accidenté et de la vallée. Il était très difficile de se déplacer dans cette partie du lac. L'eau était si sombre et boueuse que l'on n'y voyait rien. De plus, les poissons-chats défendaient leur territoire et n'aimaient pas les intrus. Les trois frères usèrent leurs forces déjà amenuisées pour avancer. Ils n'abandonnèrent pas et continuèrent à avancer dans l'obscurité des profondeurs.

Un jour, alors que Rodrigo traînait Ulysse par ses barbillons et avait perdu tout espoir, une lueur attira son attention. Il semblait que de la poussière lumineuse planait dans l'obscurité. Des lucioles au fond du lac ?

Amadeo retrouva soudain de la vigueur : « les éphémères ! », s'exclama-t-il.

Le vieux poisson leur avait dit la vérité. Ils nagèrent pour s'en approcher. Ils n'avaient jamais vu des nuages brillants aussi épais. Il y avait des larves partout... tellement que les trois frères pouvaient simplement en avaler en ouvrant la bouche.

- « Ramenons-les à maman! », s'exclama Ulysse qui avait hâte de rentrer.
- « Voyons qui peut en manger le plus.

Je te parie que c'est moi! », dit Rodrigo quand, en réalité, il avait déjà commencé à en avaler.

« Mes frères, vous sentez le courant ? » Amadeo l'avait senti et il avait plongé dedans. Il était maintenant emporté par le courant, exactement comme il l'avait espéré. « Le vieux Pirate disait vrai... », cria-t-il alors qu'il s'éloignait de plus en plus.

« Ouah! », dit Rodrigo stupéfié. « Je n'ai jamais vu Amadeo nager aussi vite », dit-il avant de le suivre, car il avait aussi envie de profiter du courant.

Ulysse, quant à lui, aurait préféré ne pas s'aventurer dans le courant. Mais, entre rester seul dans le champ d'éphémères ou les suivre, le choix était vite fait. « Attendez-moi! », cria-t-il.

Le courant l'attrapa et l'entraîna au loin en le faisant tourbillonner. Les bulles l'aveuglaient tandis que la pression et le froid recouvraient ses branchies. Finalement, le courant le posa dans le fond de l'eau, sur une surface rocheuse. Rodrigo et Amadeo l'enlacèrent, heureux d'avoir survécu à l'aventure. Ils improvisèrent une danse festive, jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'un passage escarpé s'ouvrait sous leurs nageoires. « La Grotte Carpe », dit Rodrigo.

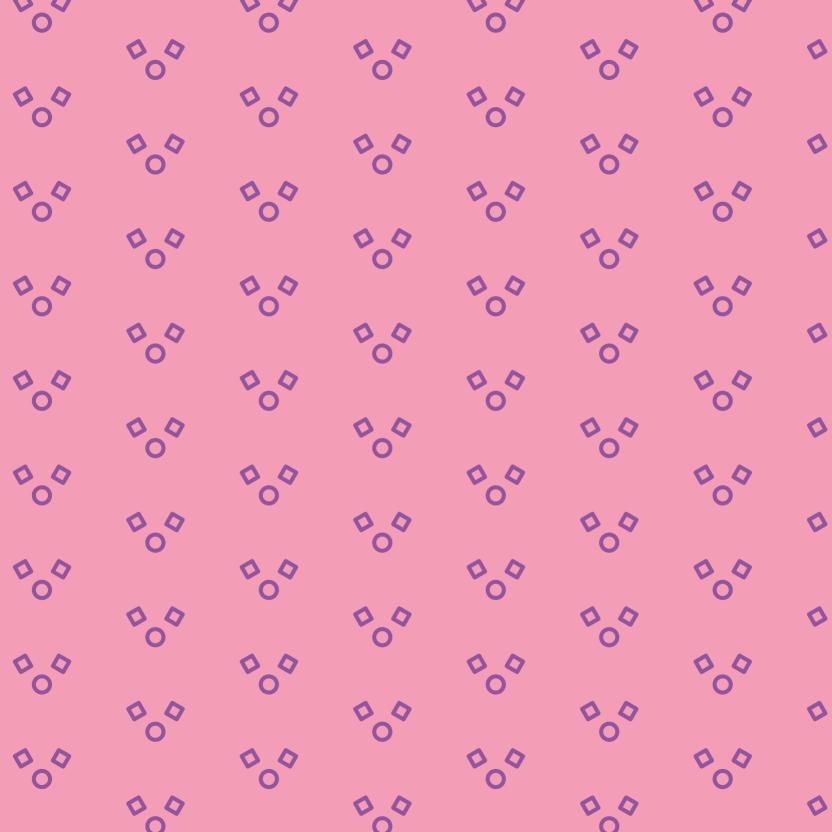
Amadeo sentit la tension harponner sa gorge telle un hameçon. Il pouvait voir le Voile Mystérieux cacher l'entrée de la grotte. L'eau du lac bouillait et le courant se transformait en un tourbillon qui bloquait l'entrée. On voyait partout le scintillement mystérieux des écailles et des nageoires dorées et argentées. La grotte était habitée, mais cachée par le Voile.

Rodrigo s'en approcha et le toucha avec sa nageoire. « Brrr, c'est si froid », dit-il. Le courant était indomptable. S'il les attrapait, il les catapulterait dans la grotte, dont ils ne pourraient jamais sortir.

Le Voile était comme une frontière infranchissable, derrière laquelle se cachait un mystère.

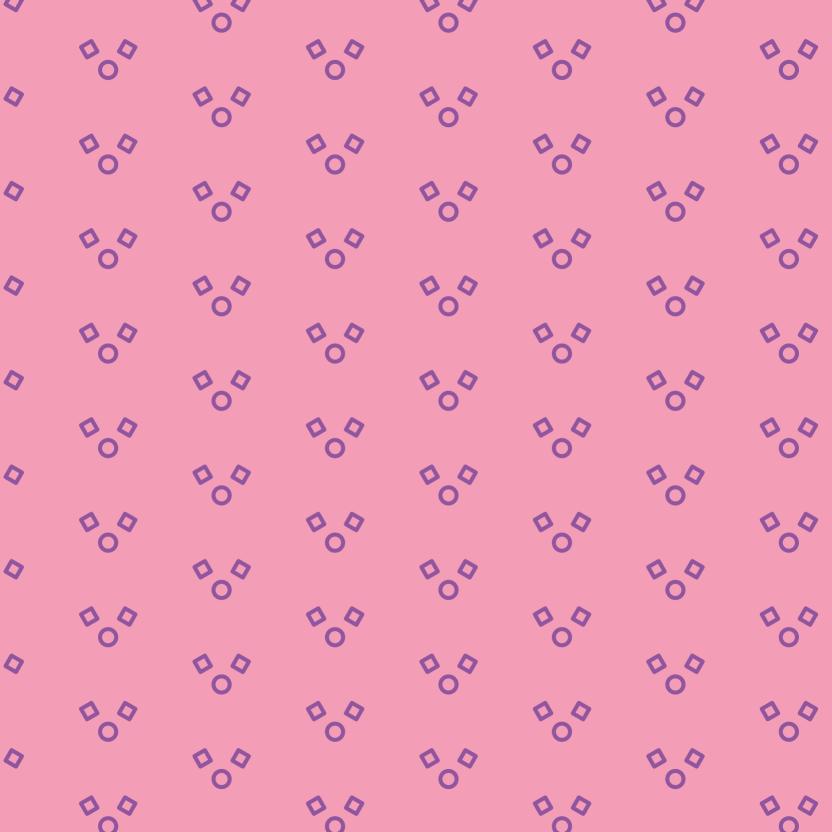
Rodrigo sourit à ses frères. « Nous n'avons pas de limites. Nous devons être courageux et aller plus loin », dit-il. Mais Ulysse n'était pas d'accord. « Nos muscles sont fragiles et nos nageoires effilochées. Nous avons déjà eu beaucoup de mal à arriver jusqu'ici. Nous avons déjà été trop loin. Rentrons. » Amadeo hésitait. Il comprenait les deux points de vue. « Ouah », murmura-t-il, indécis, « Je nous ai vraiment mis dans le pétrin. Ma curiosité nous a menés ici, et maintenant je ne sais pas quoi faire. »

- « Allons plus loin », dit Rodrigo.
- « Rentrons », dit Ulysse.
- « Il y a peut-être une troisième option ? », dit Amadeo. « J'ai l'impression qu'il manque quelque chose à









vos solutions. » Il aurait bien aimé ne pas devoir trancher, comme quand on reste entre deux eaux. Mais Amadeo, champion de la médiocrité (ce qui veut dire qu'il n'excelle dans rien), ne savait pas comment trouver les mots ou les métaphores pour expliquer sa pensée à ses frères.

Rodrigo l'interrompit impatiemment : « Si tu ne veux pas aller traverser le Voile et que tu ne veux pas rentrer, la seule alternative est de rester ici. » Puis, il coinça ses barbillons dans le Voile, remua sa nageoire faible et passa la bouche dans la grotte.

Les crapauds racontent qu'il fit de grands yeux, euphorique d'avoir passé la frontière, mais je ne les crois pas. Aucun crapaud n'était là et Amadeo pouvait seulement voir le dos de son frère. Puis, Rodrigo s'enflamma. Ils l'entendirent crier : « Je n'accepte aucune limite! », avant de le voir partir, avalé par le Voile Mystérieux. Sa sublime nageoire verte effilochée disparut en un instant. Rodrigo traversa le Voile et personne, même ses frères, ne savaient ce qui s'était passé. Certains disent que la grotte mène au ruisseau qui traverse le Cœur des Bois. Que le Cerf Majestueux l'ait pris ou pas, je l'ignore. Il est possible qu'il nage parmi les nuages gonflés de pluie à la recherche des éphémères dont il raffolait. Quoi qu'il

en soit, Rodrigo ne voulait pas reconnaître ses limites et il s'est perdu.

L'événement interloqua les deux frères. Ils tournèrent en rond pendant plusieurs heures en espérant le voir revenir. Avec le temps, ils perdirent tout espoir.

« J'avais bien dit que c'était un risque inutile », dit finalement Ulysse. « Le Voile Mystérieux est une frontière infranchissable, un mur qu'aucun poisson avec des nageoires faibles ne pourra jamais dépasser. »

Amadeo ne savait pas quoi dire. Il se sentait responsable puisqu'il avait convaincu ses frères de l'accompagner dans cette aventure.

« Je m'en vais », avait finalement décrété Ulysse. « Je rentre! », s'exclama-t-il, de peur que le Voile qu'il avait vu ne recommence à bouillir et à gronder. « Amadeo, tu viens? »

« On ne peut pas abandonner Rodrigo! Et puis, on aura fait tout ce chemin pourquoi? », répondit-il.

« Tu proposes quoi ? Je ne mettrai pas ma tête dans le Voile, je ne suivrai pas ce fou de Rodrigo, et je ne me ferai pas emporter comme lui ! » Ulysse avait beaucoup de mal à dire ce qu'il pensait. Mais finalement, contrarié et terrorisé, il ajouta : « Les limites existent pour une bonne raison. Je vais rentrer seul. Au revoir! »

Rentrer seul était une folie et Amadeo le savait bien. Mais Ulysse ne voulait rien entendre. Les crapauds racontent qu'Ulysse en voulait à Amadeo (et on peut le comprendre). Alors, doucement, avec ses nageoires effilochées, il se dirigea vers la maison. Amadeo apprit bien plus tard qu'Ulysse n'avait jamais retrouvé le chemin de la maison. Il s'était perdu dans le champ d'éphémères, de ce côté du Voile et personne, même son frère, ne découvrit ce qu'il lui était arrivé. Que le Cerf Majestueux l'ait pris ou pas, je l'ignore. Il est possible qu'il nage parmi les nuages gonflés de pluie à la recherche des éphémères dont il raffolait. Quoi qu'il en soit, Ulysse avait trop peur des limites et s'était perdu.

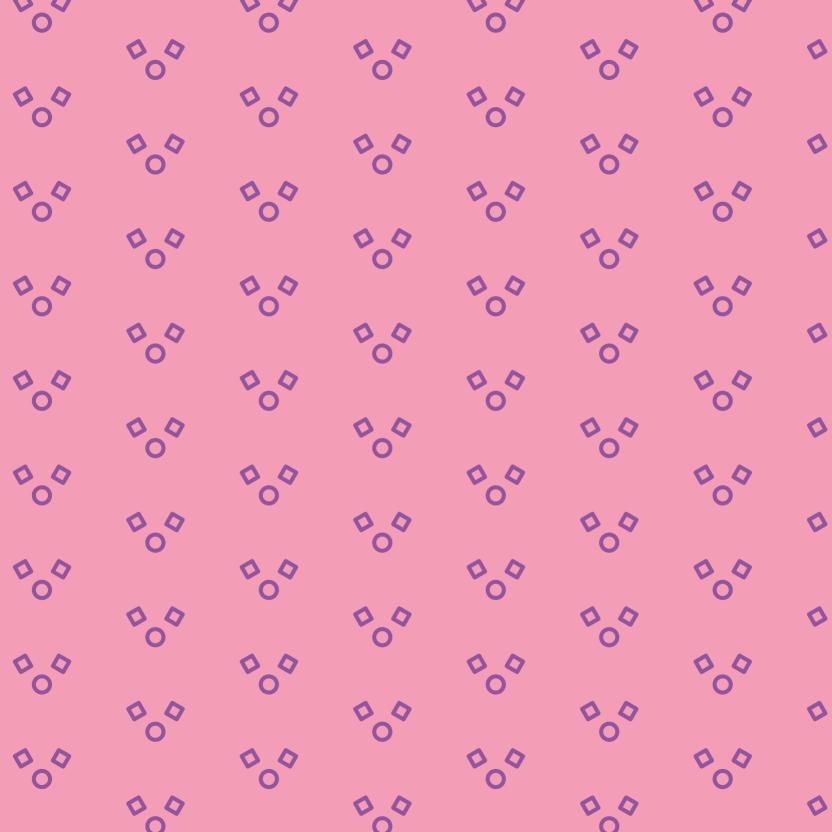
Amadeo, désormais seul, était désemparé. Que faire ? Suivre Rodrigo ? Rentrer avec Ulysse ? Maintenant plus que jamais, les deux choix paraissaient être une mauvaise idée.

Le Voile Mystérieux vrombissait devant lui et semblait ne lui offrir qu'un seul choix. Comme tu le sais, Amadeo était une carpe médiocre, moyenne. Il prit donc une décision entre les deux. Il accepterait la frontière, mais essayerait aussi de la traverser. Les deux à la fois. Alors, il plaça le côté droit de son corps (un barbillon, un œil et une nageoire latérale) dans le Voile. Mais il

garda le reste de son corps à gauche : l'autre barbillon, l'autre œil et devine quoi... ? L'autre nageoire latérale. En nageant entre deux eaux, il pouvait voir qui vivait dans la grotte d'un côté et le champ d'éphémères de l'autre. Le moindre faux mouvement et il aurait été aspiré d'un côté. Quel effort!

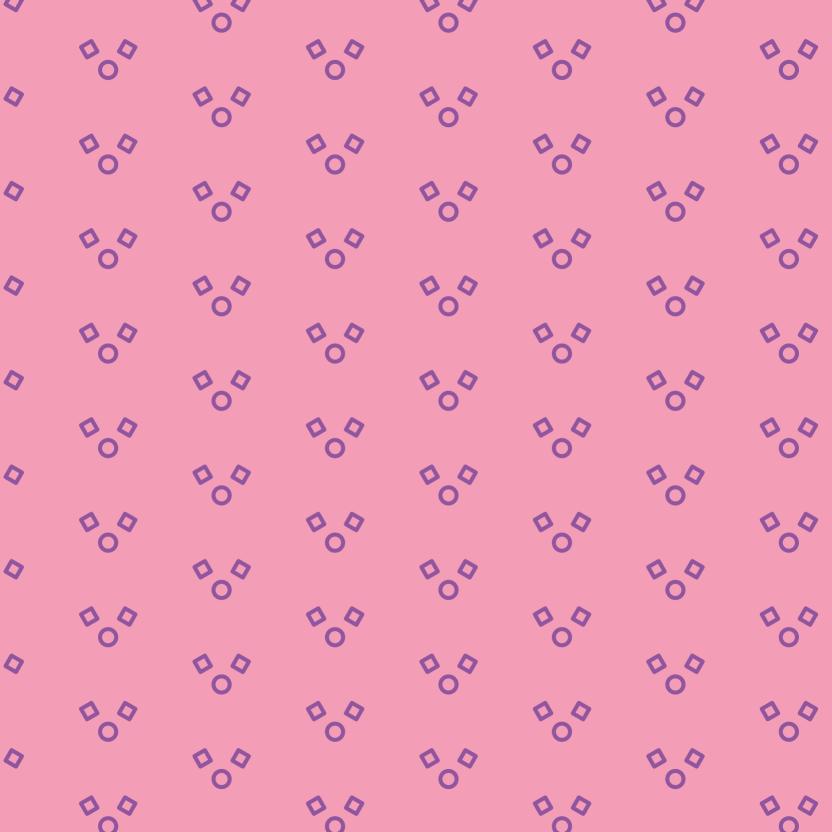
Ce n'était pas un choix médiocre, au contraire. Dès le début, Amadeo comprit qu'il lui faudrait une grande force d'esprit pour choisir ce chemin. Pour une fois dans sa vie, il réalisa qu'il fallait beaucoup travailler pour réussir. Autrement, il risquait d'être coupé en deux... une partie de lui de ce côté du Voile et l'autre partie de l'autre côté. Inutile de dire que cela n'aurait pas été très agréable.

crapauds Les sont convaincus qu'Amadeo Carpe nage toujours au bord du Voile Mystérieux. De l'œil gauche, il surveille ses affaires. Le champ d'éphémères cultive et produit de délicieuses larves pour la station de libre-service de sa mère. De l'œil droit, il a découvert que la grotte derrière le Voile menait à la surface. De nombreuses truites remontent le courant et racontent des histoires incroyables à Amadeo. Elles racontent comment, derrière la forêt, le torrent enfle pour devenir une grosse rivière qui atteint un endroit lointain et spécial. Un endroit qu'Amadeo ne peut qu'imaginer et qui s'appelle « La mer ».









leuse, mais elle ne pouvait pas travailler puisque ses membres étaient atrophiés. Elle était née comme ça et ne pouvait pas marcher comme les autres fourmis. Cela attristait beaucoup Campa. Sa sœur était la seule survivante des nombreux œufs qui avaient éclos. Elle occupait toutes les pensées de Campa, même lorsqu'il aurait dû se concentrer sur sa carrière de guerrier. Il était programmé pour ne penser qu'à détruire les ennemis de la colonie. Et pourtant, la situation de Rufa le privait de l'énergie nécessaire. C'est pour ça qu'il avait été congédié pendant deux semaines. Pour lui, c'était une insulte. Normalement, les fourmis n'avaient jamais de congés.

Ce soir-là, ils s'étaient endormis, blottis l'un contre l'autre. L'odeur qui sortait de leur nid était intense et fruitée. Elle trahissait un sommeil profond et un amour qui les pousserait à enfreindre les règles de la Colonie. Campa rêvait qu'il avait dû se battre pour que Rufa reste en vive lorsqu'il était petit. Les autres fourmis voulaient la dépecer et l'amener dans le garde-manger. Il sentait la menace de la violence dans l'air. Il avait écarté les jambes et soulevé sa mâchoire puissante. Cette pose, associée au parfum écrasant, communiquait aux agresseurs potentiels qu'il donnerait sa vie pour la défendre.

C'est ce que les fourmis font pour ceux qu'elles aiment. Elles sont prêtes à se sacrifier elles-mêmes. De nombreuses saisons s'étaient écoulées depuis que la Colonie les avait enfin acceptés et, avec le passage du temps, l'état de Rufa s'était dégradé lentement. Campa n'imaginait donc pas que les choses pourraient changer soudainement. Mais, malheureusement, même pour les créatures les plus petites, la vie peut prendre des tournures inattendues.

Ce matin-là, alors que Rufa avait des difficultés à bouger ses antennes pour la première fois, ils eurent la visite la plus importante de leur vie. L'un des termites de Forte Cavo avait des nouvelles importantes à partager avec ses amis. Il avait été accueilli en étant aspergé de parfums de dissimulation pour pouvoir traverser les défenses de la Colonie. Il parla ensuite avec ses amis et frotta les antennes de Rufa, tandis que l'odeur qui se répandait dans l'air marquait son impatience. Apparemment, au sommet du Grand Érable. Madame la Chouette avait utilisé un médicament puissant pour les petites souris sans force. D'un bond, Campa se leva. Il asphyxia presque ceux qui l'entouraient avec le nuage d'émotions qu'il communiqua. Ce remède pourrait peut-être aussi soigner Rufa?

Le termite expliqua que ce n'était pas aussi simple. Le médicament ne soignait pas vraiment. Cependant, il avait un effet positif sur la faiblesse et ar-

Une lueur d'espoir

rêtait la dégradation. Campa se sentait découragé et déçu. Rufa, quant à elle, s'anima soudainement. Ce jour-là, alors que même ses antennes étaient faibles, cet espoir lui redonna du courage. Elle ne savait même pas si Madame la Chouette pouvait la soigner. Elle était peut-être trop petite ou il était peut-être trop tard. Mais Rufa s'en moquait. Elle se réjouissait qu'après tant d'années, un tel médicament existe.

Les jours suivants surprirent Campa. Pour la première fois depuis longtemps, Rufa avait plus d'énergie, était moins faible et était encore plus attentive à ce qui se passait autour d'elle. En la voyant pleine d'énergie, Campa décida de parler à l'école. Il voulait qu'elle passe à l'année suivante. Si le médicament fonctionnait, Rufa devrait peutêtre travailler à l'avenir. Mais avant cela, elle devrait bien évidemment finir l'école. Cette idée était nouvelle et extraordinaire. Un changement aussi rapide était incroyable pour une fourmi guerrière comme Campa, qui était habituée à obéir et à se battre.

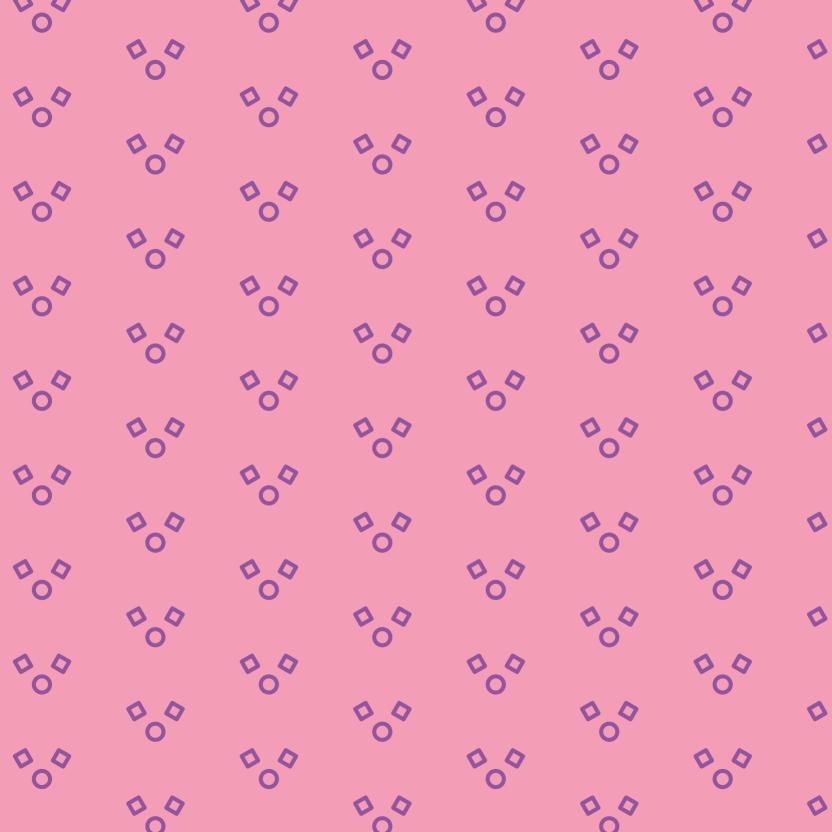
Après quelques jours d'un optimisme sans faille, Rufa voulait demander à son frère de quitter la colonie ensemble. Elle voulait monter l'écorce ridée du Grand Érable pour rencontrer Madame la Chouette, en surmontant les peurs et la honte qui l'avaient toujours confinée à son nid. La montée serait un vrai défi, mais Rufa pensait que cela en valait la peine. Maintenant qu'un médicament existait, elle devait courir le risque de sortir et de se montrer, non seulement aux autres insectes, mais au monde entier.

Organiser une expédition à Forte Cavo n'était pas simple. Il leur faudrait beaucoup de courage pour surmonter les difficultés du voyage. La vie de Campa et de Rufa s'était toujours déroulée de la même façon, teintée de tristesse et de résignation. Mais aujourd'hui, un nouveau vent portait une odeur inconnue et exaltante. Les choses devaient changer. Pour arriver à l'Érable, Campa devait abandonner son rôle de guerrier pour toujours. Ce n'était pas une décision facile à prendre. Mais, même s'il ne parvenait pas à prendre sa sœur dans ses bras, il devait enfreindre les règles de la Colonie. Il laissa derrière lui une longue trace parfumée. D'un côté, ils se dirigeaient vers l'inconnu, en s'écartant de tout chemin battu et de l'autre, il se rendait compte qu'ils pourraient vivre ensemble bien plus longtemps qu'il ne l'avait imaginé.

Qu'est-ce qui avait changé ? Ils étaient heureux d'avoir une nouvelle possibilité, aussi limitée soit-elle. Il était enfin possible de penser à l'avenir.

Il n'y a pas de doute. Une lueur d'espoir peut produire des miracles, même chez les créatures les plus petites.

110 Une lueur d'espoir



.12 Bleu

Une fable pour les enfants atteints de SMA et pour tous les autres.

Un grand merci à Simona.

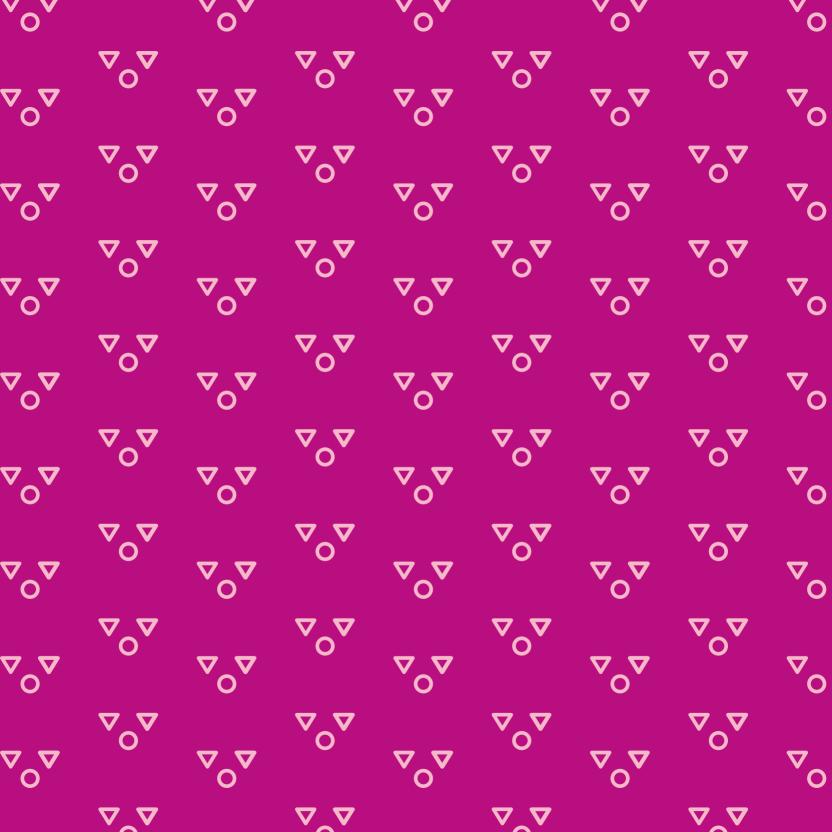


Tu la vois ? Elle se cache dans l'obscurité et se déplace lentement, tel un soupir léger qui vient des racines des arbres. Alors, tu la vois ? Petite Vipère n'aime pas être au soleil.

En respirant lentement, elle descend le canal, une écaille à la fois, et finit par disparaître grâce à une pente raide qu'elle glisse facilement.

Petite Vipère est unique. Pas parce que ses muscles sont faibles et qu'il est difficile pour elle de se mouvoir. Non, ce n'est pas pour ça. Petite Vipère est unique parce qu'elle peint très bien. Des vipères qui peignent, il n'en existe pas beaucoup, tu sais ? Son artiste préférée s'appelle Degas et si elle avait assez de force, elle peindrait des tutus du matin au soir.

Enfin, c'est ce qu'elle disait l'année passée, quand elle était encore à l'école primaire. Elle venait alors de gagner le premier prix des « Peintres en herbes » et l'Oiseau Buse l'avait interviewée pour la Gazette des Bois. À l'époque, Petite Vipère avait été très gentille et avait répondu avec un grand sourire à toutes les questions ridicules qu'il lui avait posées. Pendant de nombreux mois, elle s'était dit qu'elle avait été bien trop gentille. « Maman, tu sais, ils me donnent peut-être un prix parce que mes muscles sont faibles et pas parce qu'ils trouvent que j'ai du talent! Nous te donnons un prix, parce que tu es nulle. C'est sympa, tu trouves pas?» « Tu n'es pas nulle! », s'exclama sa mère. « Je suis la seule de tes trois enfants à ne pas ramper correctement! Je suis nulle, maman, il faut que tu le reconnaisses. » Fidèle à son fort caractère, la maman



siffla. « Pssssssss... mais au moins, tu sais peindre... »

« Maman!»

« Pssssssss... », soupira le pauvre serpent. « Bon, certains pensent peutêtre que tu es nulle à cause de tes muscles. Mais pour le reste... »

« Je me moque du reste! », s'exclama Petite Vipère qui s'enfuit aussi vite que possible.

Ce qu'elle avait dit n'était pas vrai. Petite Vipère adorait peindre et observer les habitants de la forêt avec ses yeux brillants aux pupilles verticales. Elle pouvait rester immobile pendant des heures, à l'abri des regards, à observer les écureuils bavarder et à voir les allers-retours des lièvres. Petite Vipère raffolait des lézards et des souris. Elle les avalait tout entier et se délectait de leur goût délicieux bien qu'acide. Un jour, on lui avait raconté un vieux récit qui venait des bois. On lui avait dit que d'horribles humains capturaient des vipères, puis en jetaient des sacs entiers depuis des hélicoptères. On ignorait pourquoi ils faisaient voler les serpents. Mais Petite Vipère en était sûre : si elle était un jour capturée par des humains, elle adorerait pouvoir voler.

Petite Vipère adorait les couleurs. Petite, elle ne connaissait que les couleurs

primaires. Mais aujourd'hui, les teintes n'avaient plus aucun secret pour elle. Elle les discernait toutes : de l'ambre au violet aubergine et même celles qui sont plus difficiles à reconnaître pour un serpent, comme le coquille d'œuf et la pervenche. Elle savait même comment créer des couleurs avec des poudres, des herbes et bien sûr, elle savait comment s'en servir dans ses peintures.

Enfin, Petite Vipère adorait être seule. Elle pouvait ramper le long des énormes rochers du ruisseau pendant des heures, avec pour seule compagnie ses pensées. Cela inquiétait beaucoup sa mère qui aurait bien voulu qu'elle se fasse des amis. Pas avec de petits garçons vipères, bien sûr! Mais plutôt avec de petites vipères comme elle. Petite Vipère siffla, agacée : « Mais maman, j'étais avec des amies hier. Pourquoi je ne peux pas aller au champ toute seule aujourd'hui?» « Seule, seule, toujours seule! Pourquoi ne suis-tu pas l'exemple de tes frères, qui sont toujours fourrés ensemble?» Il y avait trois choses que Petite Vipère ne supportait pas : les câlins, les personnes difficiles et l'hypocrisie. Elle détestait aussi les coccinelles, le pamplemousse et les pissenlits. Et évidemment elle détestait avoir des muscles faibles. Depuis quelques mois, elle détestait son

atrophie encore plus parce qu'elle n'avait plus la force de peindre comme avant. « Maître Hibou l'a bien dit: plus tu grandiras, plus tes muscles s'affaibliront. » Sa mère lui avait répété cette phrase au moins trois cent fois le mois dernier. Petite Vipère le savait et ne l'oubliait jamais complètement, mais elle ne parvenait pas à accepter de devoir peindre avec des plumes plus légères. Son corps, autrefois léger et précis, était devenu lent et mou. « C'est impossible de peindre comme ça... », grommela-t-elle. Elle essayait malgré tout, mais elle n'était pas satisfaite du résultat.

« Tu pourrais essayer de peindre avec la bouche », suggéra Astrid, une copine de classe. C'était une vipère orange vif qui était toujours très gentille.

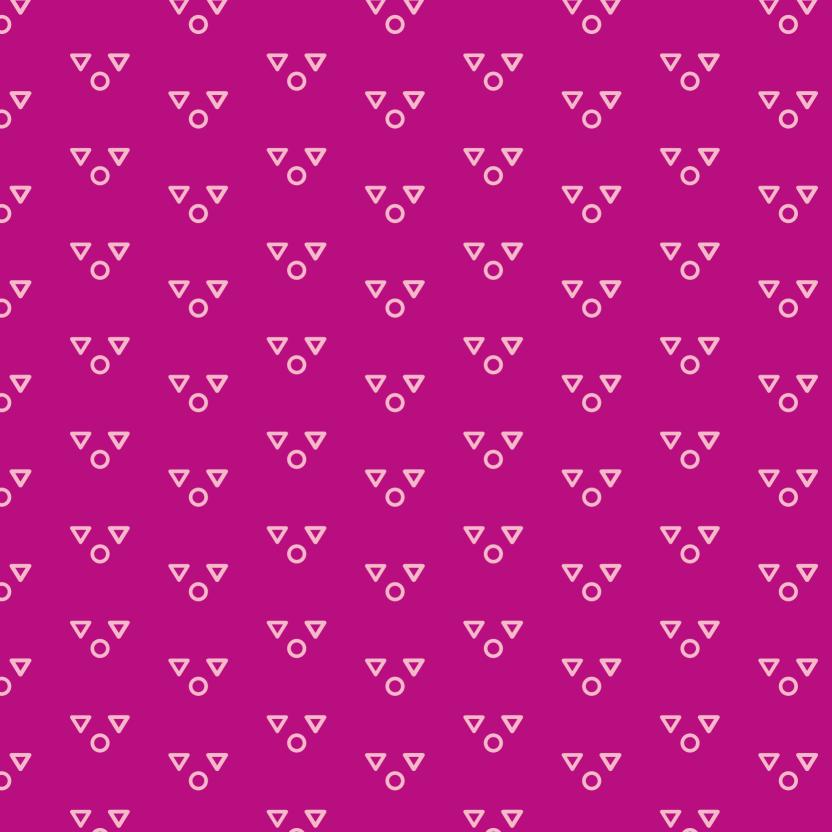
« Évidemment que tu es super gentille, tu ressembles à une déesse. Et quand on est beau, ça veut dire... », dit Petite Vipère, « qu'on a tendance à être gentil.» « Mais quel est le rapport avec la peinture ? », répondit Astrid.

« Je n'ai pas envie de peindre avec ma

bouche! », dit Petite Vipère qui était très en colère. Pourquoi devrait-elle peindre autrement que les autres ? Astrid avait-elle déjà entendu, par exemple, que son professeur d'art, Paon, peignait avec son bec? Non, le maître peignait avec sa queue, comme les renards et les chevaux! Même les chiens qui vivaient à la ferme (et qui étaient de très mauvais artistes, d'ailleurs) auraient utilisé leur queue si on les avait forcés à peindre. Alors pourquoi elle, Petite Vipère, était-elle la seule à devoir peindre avec la bouche ? Alors qu'elle continuait à ruminer et qu'elle pensait au hobby qu'elle allait devoir choisir à la place de la peinture, « BAM! » elle se tapa la tête contre celle d'une couleuvre. C'était une couleuvre rayée. On le lui avait appris à l'école. Une belle grosse couleuvre.

- « Hé, toi! », s'exclama la couleuvre rayée.
- « Où vas-tu avec autant de fureur ?
- « Là où personne ne viendra m'embêter! », répondit méchamment Petite Vipère. La couleuvre prit peur, se retourna, ces-





sa de bouger et ouvrit grand la bouche. « Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu fais ça ? », demanda Petite Vipère.

« Je fais semblant d'être morte ».

Petite Vipère leva les yeux au ciel. Ce serpent stupide lui faisait perdre son précieux temps. Elle avait prévu de passer l'après-midi à ruminer dans son coin. « Pourquoi fais-tu semblant d'être morte ? », demanda-t-elle, en ravalant sa colère.

« J'ai cru que tu allais m'attaquer. » Manifestement, la peur cessa de faire effet, car la couleuvre était « revenue à la vie » et trembla de tout son corps bouffi et mou. « Moi, je m'appelle Dulce. Je suis ravie d'enfin te rencontrer. »

«Enfin?»

«Oui, j'ai lu un article à ton sujet dans la Gazette des Bois.»

«Ah, je dois te prévenir...», dit Petite Vipère qui rougissait sous ses écailles, «il ne faut pas croire cette histoire de lucioles sur les cils. C'est cet idiot de Buse l'Oiseau qui l'a inventée.»

«Oh, c'est dommage. J'aimais bien cette histoire. Mais c'est toi qui as peint le tableau, pas vrai ?»

«Oui, c'est moi.»

«Et dans la peinture, il y a des lucioles non?»

Petite Vipère acquiesça. «Oui, il y a des lucioles», admit-elle.

« Oh, génial! », s'exclama Dulce.

« Tu trouves ? Super ! Bon, je dois y aller maintenant ! », et lentement, en profitant de chaque trou utile dans le sol, Petite Vipère commença à s'éloigner.

« Passe une bonne journée! », lui dit la couleuvre rayée.

« Quel stupide serpent », siffla Petite Vipère.

Le lendemain, Petite Vipère avait l'intention de passer un après-midi tranquille dans le ruisseau. Il faisait chaud et Petite Vipère espérait pouvoir se plonger dans un recoin retiré et sombre dans l'eau. Elle avait amené avec elle quelques plumes et sa palette de couleurs. Elle savait que les utiliser ne serait pas facile, mais il fallait qu'elle essaye... La peinture était sa passion depuis toujours. Elle ne pouvait pas abandonner. Elle se mit en chemin lorsque « PAF! », elle se heurta contre le corps caoutchouteux d'un autre serpent.

« Hé! », dit la propriétaire du corps.

« Encore toi ? Qu'est-ce que tu fais-là ? », dit Petite Vipère.

« Je prends un bain de soleil! », répondit Dulce.

« Ah bon ? Et après ? », demanda Petite Vipère.

« Après quoi ? Rien, je prends juste le soleil. Ah, non... Je vais dormir aussi. »

« Ah bon ? Tu n'as rien d'autre à faire ? Pas de projet à court ou long terme ? » Dulce regarda la vipère les yeux pleins de sommeil. « Non, pas de projet. Seulement prendre le soleil. Et te parler quand je peux... », ajouta-t-elle, un peu gênée.

« Ah bon ? Moi, je vais sûrement peindre aujourd'hui. »

« Oh, super!»

« Oui, mais j'aime peindre en silence et surtout toute seule. Et... », ajouta-t-elle avec toupet, « Peut-être que je ne vais même pas peindre. Je pourrais passer tout l'après-midi dans l'eau là-bas. Seule et tranquille. À réfléchir. D'accord ? » « Ah, donc c'est ça ton projet à court

« Ah, donc c'est ça ton projet à court terme ? »

Petite Vipère plissa les yeux. Il lui semblait avoir perçu du sarcasme dans la voix de Dulce. Mais, en la regardant de plus près, elle semblait trop sincère pour être sarcastique, alors Petite Vipère leva le menton et s'éloigna lentement. « Passe une bonne matinée. »

« Et toi une bonne journée! »

Mais ce n'était pas du tout une bonne journée.

Petite Vipère mélangeait de nouvelles couleurs et, après avoir ouvert la boîte de peinture, elle se retrouva couverte de poudres et de paillettes. Le problème c'est que la queue de la vipère ne pouvait pas tenir la plume pour peindre,

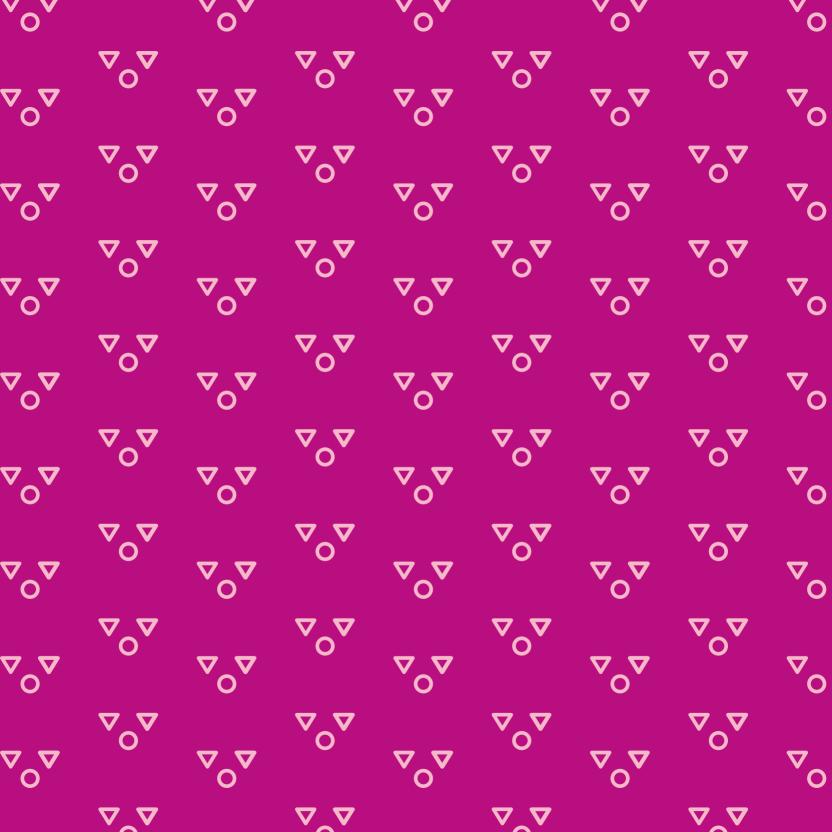
alors au lieu d'obtenir le vert Véronèse qu'elle espérait, elle obtint un arc-enciel vibrant, mais inutilisable, aux couleurs aléatoires. On lui avait offert du miel pour créer une couleur ambrée. Elle avait cueilli et écrasé des pissenlits pour enrichir la teinte jaune, mais cet après-midi-là, elle rata complètement ce qu'elle avait essayé de faire. Résultat, elle dû jeter le tout, même l'or. Et elle obtint le même résultat avec le brun foncé. Elle avait passé un après-midi entier à faire bouillir des oignons et à ramasser du café qui était destiné à la poubelle à la ferme. Petite Vipère était couverte d'héliotropes rouge cardinal et violet, la couleur pourpre dégoulinant de son nez, tout en exposant toujours des morceaux couleur corail sur son ventre.

Finalement, elle dû se nettoyer et prendre un bain. C'est donc très frustrée qu'elle se hissa et atteint rapidement le lit de la rivière, grâce à une pente descendante.

« Hé! », dit à nouveau Dulce.

« Je le savais », dit Petite Vipère avec sarcasme.

La couleuvre adorait l'eau et y avait immergé son long corps caoutchouteux. « Tu as peint beaucoup ? », lui demanda-t-elle. « Tu es couverte de couleurs ! » Petite Vipère plongea soudainement dans l'eau, resta quelques secondes sous





la surface en retenant sa respiration (elle était championne d'apnée), puis revint vers le littoral, en laissant une trace de peinture brillante derrière elle.

Alors qu'elle s'éloignait, elle sentit le regard de l'agaçante couleuvre sur elle. Elle en était sûre. La couleuvre l'observait et remarquait sa fatigue et les efforts qu'elle devait faire pour ramper. Son cœur fut envahi par la colère.

Ce soir-là, Astrid se rendit chez elle. « C'est la première fois que tu m'invites chez toi! », dit-elle enjouée.

« C'est un plaisir de te recevoir chez nous », dit la maman de Petite Vipère. Petite Vipère n'aimait pas inviter ses amis chez elle. Tout d'abord, parce qu'elle se sentait vulnérable. On pouvait la voir sans le bouclier d'indifférence qu'elle portait lorsqu'elle était dans les bois. En plus elle ne supportait pas les promesses en l'air ou l'hypocrisie. Pourquoi ses amis voudraient-ils passer du temps avec elle alors qu'ils pourraient vagabonder librement ?

Mais bien que cela soit bizarre, Astrid arriva et Petite Vipère soupira, rassurée. « Tu connais Dulce ? », lui demanda-t-elle à voix basse.

« La grosse couleuvre d'eau? »

« Oui!»

« Je ne la connais pas, mais j'ai entendu Cardamome et Priscilla parler d'elle. Elles ont dit qu'elle adorait passer toute la journée sur le lit de la rivière. »

« Mais bien sûr! », pensa Petite Vipère. Cardamome et Priscilla passent leur temps à parler des autres serpents. Elles auraient sûrement des histoires croustillantes à son sujet. « Tu pourrais aller les chercher, s'il-te-plaît? », demanda Petite Vipère d'une voix doucereuse. « J'aimerais les inviter à boire un jus de mûres pour qu'elles me parlent de la couleuvre. Au vu de l'expression de son visage, il était évident qu'elle avait un plan. Réfléchir à un plan pour se débarrasser de l'amitié de Dulce pourrait notamment lui éviter de penser à ses propres problèmes.

Cardamome et Priscilla arrivèrent rapidement avec Astrid.

La maman de Petite Vipère était très heureuse. Sa fille n'avait jamais eu autant d'amis à la maison. La pièce se remplit de sifflements.

« Dulce Natrix », siffla Priscilla, « est orpheline. Les humains de la ferme ont tué ses parents », expliqua-t-elle tristement. « Oui, l'été passé. Il paraît que les humains les ont tués en leur donnant des coups de bâton », ajouta Cardamome en frémissant. « Cela fait des années que l'on n'avait pas connu un crime aussi horrible. »

Soudain, l'atmosphère était lourde.

« Alors elle vit toute seule? », demanda Petite Vipère.

« Je crois bien. », dit Priscilla. « Elle a même dû arrêter l'école. Et ma maman qui, comme vous le savez, est professeur, a dit que c'était tragique. »

Petite Vipère ignorait ce que ce mot voulait dire. Elle irait voir sa définition dans le dictionnaire plus tard.

La soirée continua avec d'autres potins sur les animaux de la forêt. Petite Vipère essaya de profiter de la soirée, mais maintenant elle avait des regrets. Dulce était toute seule? Avec cette nouvelle. Petite Vipère n'avait plus envie d'être cruelle. Cette couleuvre ne méritait pas d'être seule. « Personne ne mérite ça », pensa Petite Vipère en soupirant dans son lit.

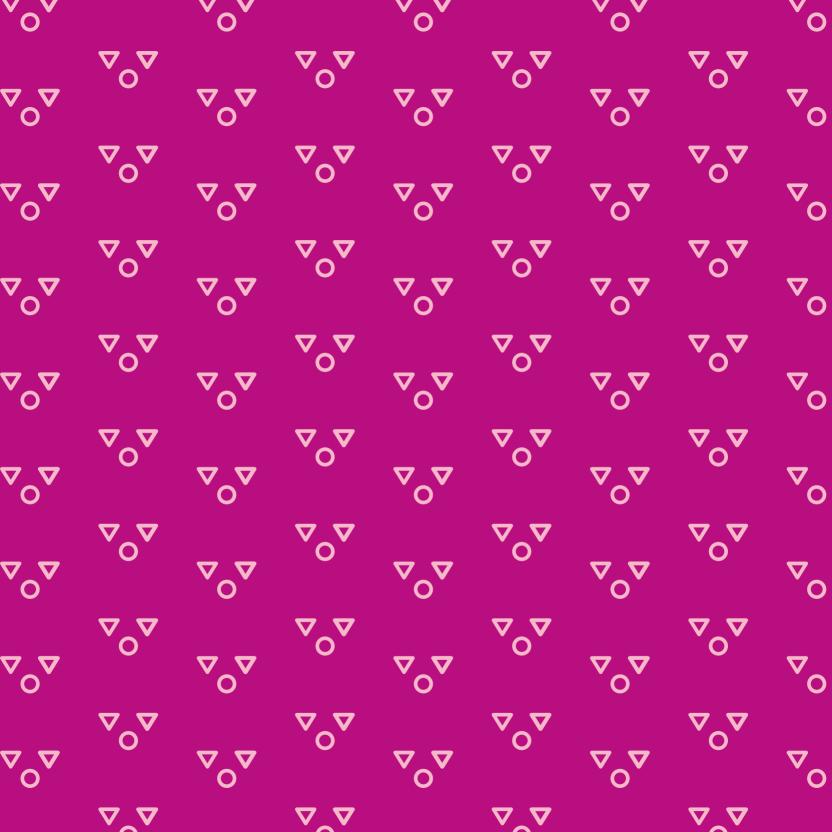
L'après-midi suivant, Petite Vipère retourna au ruisseau par son chemin habituel.

- « Hé! », lui dit Dulce. « Tu es venue me rendre visite?»
- « Pourquoi tu dis ça? », demanda Petite Vipère.
- « Maintenant, tu sais où j'habite. Si tu avais voulu m'éviter, tu aurais pu aller ailleurs », répondit Dulce.
- « Pourquoi tu me regardais comme ça hier, quand j'étais dans la rivière? Tu te moquais de moi? », demanda Petite Vipère. Elle n'avait jamais été aussi directe. Dulce la regarda avec des yeux ronds. « Non.

Je te regardais parce que je trouve que tu es belle », marmonna-t-elle, gênée.

- « Sssss », siffla Petite Vipère agacée. Elle savait qu'elle n'était pas belle.
- « On aurait dit une peinture vivante, avec un manteau dégoulinant de couleurs! », dit Dulce, intimidée. « l'adore tes peintures. J'ai même vu celle que tu avais créée sur l'entrée en pierre de la forêt. J'ai risqué de me déshydrater pour la voir, mais ça en valait la peine. J'adore les couleurs. Surtout le rouge et le jaune. Mais par-dessus tout, j'adore le bleu. » Petite Vipère fronça les sourcils. « Tu ignores vraiment tout du spectre des couleurs », lui dit-elle, « mais je te dois mes excuses. Je pensais que tu te moquais de moi. Beaucoup de gens se
- moquent de mon manque de force. »
- « Tu n'as pas beaucoup de force? », demanda Dulce.
- « Non. »
- « Pourquoi ? », demanda-t-elle.
- « Qu'est-ce que j'en sais moi ?! », répondit Petite Vipère.
- «Mais tu peux quand même te déplacer...»
- « Je profite des descentes pour avancer», admit Petite Vipère. Cette vérité lui échappa. Elle ne l'avait jamais dit à personne.
- « Quelle bonne idée!»

Il semblait que Dulce lui avait déjà tout pardonné. Petite Vipère observa la cou-



leuvre de haut en bas. Son attitude envers elle ne semblait pas avoir changé. D'habitude, quand un serpent apprenait l'atrophie de Petite Vipère, il changeait de comportement. Il partait ou il devenait trop gentil ou attentif. Petite Vipère détestait les deux réactions.

Avec Dulce, c'était différent. Elle commença à parler du ruisseau et de sa maison parmi les pierres, et de l'été et des papillons, et bla, bla, bla. Elle semblait avoir complètement oublié le manque de force de Petite Vipère.

« Je suis contente que tu veuilles être mon amie », conclut finalement Dulce. « Mais, je n'ai jamais dit ça! », s'exclama Petite Vipère.

« Oh... c'est dommage. »

Dulce n'avait pas de filtre. Elle était d'une franchise étonnante. Elle disait ce qu'elle pensait et n'était jamais gênée de rien. C'était tout le contraire de Petite Vipère. Petite Vipère ignorait beaucoup de choses sur Dulce, mais elle connaissait son secret: «elle avait dû arrêter

l'école et ça, c'était tragique». Selon le dictionnaire, cela veut dire: «Qui inspire une émotion violente, déplaisante.» « Je me demande ce que déplaisant veut dire... » dit la vipère.

Oups! Petite Vipère avait dit ce qu'elle pensait à voix haute.

« Ça veut dire une situation désagréable. » « Oh, ce n'est pas seulement déplaisant de ne pas aller à l'école. Cela me fait de la peine, car je n'ai personne à qui parler. »

« Tu n'aimes pas être toute seule ? », demanda Petite Vipère d'un air incrédule. « Avant qui j'aimais bien Mais main-

« Avant, oui, j'aimais bien. Mais maintenant que mon papa et ma maman sont morts... je n'aime plus ça. »

Un silence suivit. Petite Vipère se sentait coupable et était gênée. C'était bizarre. D'habitude, c'était elle qui mettait les autres mal à l'aise.

Dulce soupira. «Ils me manquent tellement», dit-elle sincèrement. Petite Vipère n'aurait jamais osé admettre quelque chose d'aussi personnel à un étranger et encore moins à un



serpent de son âge. Dulce se mit à pleurer, ce qui n'arrangea rien. De grosses larmes rondes et brillantes tombèrent le long de son visage.

Petite Vipère avait la gorge serrée. Elle avait envie de pleurer avec elle. Mais comme toujours, elle se retint. Si elle commençait à pleurer, elle était sûre qu'elle ne s'arrêterait jamais. Elle pleurerait, non seulement à cause de l'histoire de Dulce, mais aussi à cause de ses muscles faibles et de son corps fragile et maladroit.

Elle s'autorisa à avoir les larmes aux yeux. Elle pensa: «Bien. N'exagère pas. Retiens-toi.»

Soudainement, Dulce leva la tête. « Regarde! », s'exclama-t-elle, « Un papillon! J'adore les papillons. Ils sont si colorés! », dit-elle en reniflant avant de sourire.

Petite Vipère ne put s'empêcher de se mettre à rire avec elle. Des papillons suffisaient à la distraire d'une douleur aussi forte. Oh, quel drôle de serpent! L'été est un moment magique pour les serpents. Il n'y a pas école, les écailles brillent avec la chaleur, et de nombreux rongeurs et autres bonnes choses sortent de leur cachette. Petite Vipère avait beaucoup de temps libre. Elle était sortie de chez elle avec son matériel de peinture et était revenue sans avoir fait le moindre dessin.

Au départ, l'enthousiasme de Dulce pour

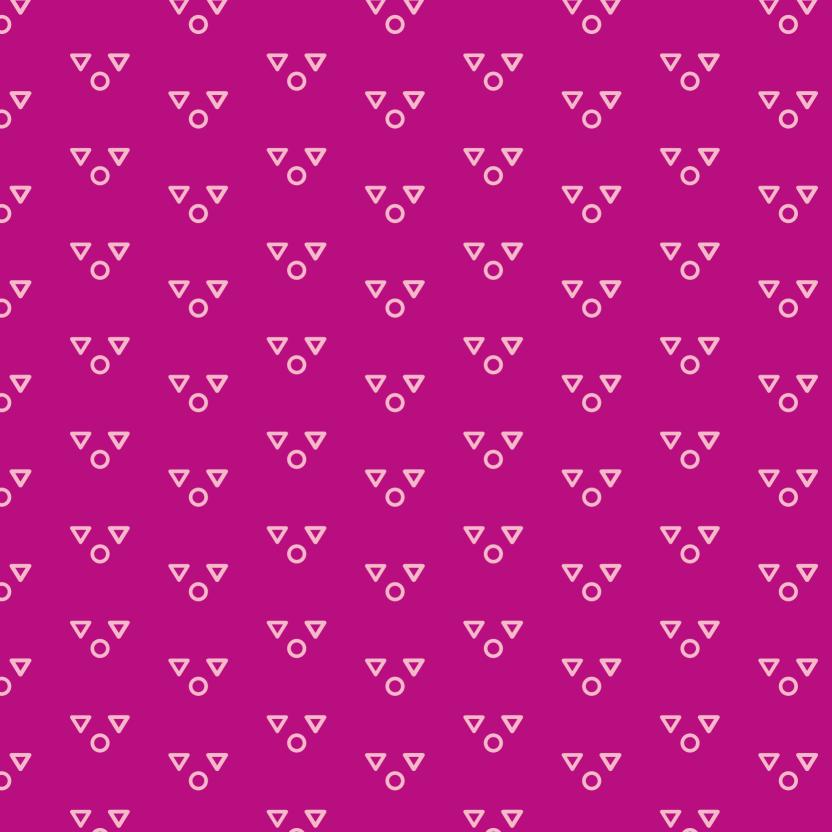
le ruisseau et son courant agaçait Petite Vipère. Mais, finalement, cela éveilla sa curiosité. Le ruisseau avait des couleurs extraordinaires. Elle y voyait du bleu cadet et du bleu clair, du turquoise, de l'améthyste et du bleu outremer, le tout avec des touches de blanc cassé et de blanc pur. Elle y voyait même la couleur du lin, probablement grâce à la réflexion des fleurs violettes dans l'eau.

Petite Vipère adorait tant admirer les couleurs de la rivière qu'elle passait de plus en plus de temps sur le rivage en face de la tanière de Dulce. Elle ne parlait pas beaucoup avec le serpent, mais regardait simplement le courant pensivement. « C'est tellement beau », dit-elle un jour. « Aujourd'hui, le ruisseau est d'un bleu barbeau, avec des touches de pastel. » « Pour moi, le ruisseau a toujours une belle couleur bleue... », dit Dulce.

Petite Vipère dévisagea le serpent avec le même air interloqué que d'habitude. « Ça suffit! J'en ai marre que tu ne reconnaisses pas les couleurs. Ce n'est pas du bleu que tu vois. Tu comprends? Il y a plusieurs nuances de bleu. Au moins douze, en commençant par le bleu acier. »

« Mais je n'ai jamais vu d'acier », dit Dulce.

« Ahhhh », grommela Petite Vipère. Puis, elle ouvrit sa boîte de peinture. « Écoute, je vais t'apprendre les couleurs primaires,



puis je te montrerai comment fabriquer toutes les autres. »

« Tu pourrais vraiment m'apprendre à peindre ? », demanda Dulce.

« On verra bien si tu as du talent... » Mais elle était vraiment mauvaise. Dulce était maladroite, encore plus que Petite Vipère. « Ça ne te rend pas dingue ? », demanda Petite Vipère.

«Quoi?»

«Ben... ça! » Elle montra du doigt l'horrible peinture que Dulce avait essayé de créer sur les pierres qui entouraient sa tanière. Si Petite Vipère avait éternué sur de la peinture, le résultat final aurait été plus beau que ce que Dulce avait essayé de faire pendant plusieurs jours. « J'aime bien parce que c'est bleu et... »

« Quelles teintes de bleu vois-tu ? », demanda Petite Vipère, cette fois un peu plus sérieuse.

«Du bleu roi et du bleu électrique . » «Parfait! Et que vois-tu dans ces on-dulations...? »

«Du ruisseau?»

«Oui... de quelles couleurs sont-elles?» Dulce gonfla ses joues, gênée. « Bleu? » Oh non, Petite Vipère ne pouvait pas le croire. Cela faisait des jours qu'elle lui apprenait à identifier les couleurs. «Mais enfin, feuille de thé! C'est la couleur des feuilles de thé! Tu ne vois pas? C'est une couleur si facile! Dire que l'on n'a pas

encore commencé les rouges... Rouge homard, cardinal, feu, brique... je sens que ça va être difficile. C'est certain.» Dulce répéta le nom des couleurs quelques fois pour essayer de les mémoriser. Puis, elle dit : « Merci ».

« Pourquoi ? », demanda Petit Vipère, toujours contrariée par l'ignorance de son amie.

« De t'amuser avec moi. »

Petite Vipère se mordit la langue et regarda l'horrible peinture... S'amuser ? C'est sûr que Dulce s'amusait mais elle... elle n'avait même pas dessiné un trait, parce que...

C'est à ce moment-là que Dulce lui tendit une plume. On aurait dit qu'elle pouvait lire dans ses pensées.

« Dulce, ce n'est pas possible, je suis de plus en plus faible. Même si j'essaye, je suis sûre que je n'y arriverai pas. » Petite Vipère ne l'aurait jamais admis, mais Dulce la désarmait. Avec elle, Petite Vipère pouvait dire exactement ce qu'elle ressentait. Elle pouvait être elle-même. «Tu pourrais peindre avec la bouche?», suggéra la couleuvre.

Petite Vipère se figea.

« Ce n'est pas possible », dit-elle.

« Ta bouche non plus n'a pas de muscles ? » « Bien sûr que si. Qu'est-ce que tu racontes ?! Je ferais comment pour manger autrement! »

« Pourquoi ce n'est pas possible alors ? »

« Parce que... » Petite Vipère essayait de trouver une raison, mais rien ne lui vint à l'esprit. Rien. Le silence était complet, comme quand elle avait demandé à Dulce de deviner le nom d'une nouvelle couleur.

« Tu as peur d'avoir mal aux dents ? », demanda la couleuvre.

« Non, non. Ce n'est pas un problème physique, c'est juste que je veux peindre comme les autres. »

« Ah », s'exclama Dulce. « Mais tu ne peins pas comme les autres! » Petite Vipère sursauta.

« Tu peins beaucoup mieux que les autres, Petite Vipère. Et tu peins bien mieux que moi... », admit-elle.

Ce soir-là, Petite Vipère ne voulait pas rentrer chez elle. Elle avait envie d'aider son amie à finir son tableau. Mais en même temps, cette idée la terrifiait. Elle se rendit compte qu'elle venait de penser quelque chose de bizarre. C'était la première fois qu'elle avait reconnu Dulce comme son amie. Même si ce n'était que dans sa tête.

« Tu sais quoi ? », demanda Petite Vipère. « Quoi ? », demanda Dulce.

« Je crois que tu es ma meilleure amie. » La couleuvre lui donna un petit coup avec sa longue queue mouillée. « On est meilleures amies depuis des semaines », dit-elle.

« Ah! », dit Petite Vipère en riant. « Depuis des semaines, hein. Comment tu sais? »

« Parce qu'on partage des choses, c'est pour ça. »

« On a partagé quoi ? Je n'ai rien partagé avec toi, beurk! »

Dulce se mit à rire. « Des choses ! Je ne sais pas comment te l'expliquer. Tes idées, tes émotions et les choses que tu fais. J'ai aussi partagé des choses avec toi et, si j'ai de la chance, tu emmèneras toujours un peu de moi avec toi. »

Petite Vipère rentra chez elle, silencieuse et pensive. Elle ne savait pas exactement ce qu'elle avait emmené de Dulce avec elle.

Le lendemain matin, au réveil, Petite Vipère se sentait forte. Elle avait eu un rêve intense marqué par le gris, le bleu-vert et l'aubergine. Elle avait déjà complètement oublié de quoi il parlait. Mais elle ressentait une joie intense. Ah, mais oui, ce qu'elles avaient partagé! « Bien sûr », pensa-t-elle. « Les choses que l'on a partagées. » Ce jourlà, elle allait montrer à Dulce ce qu'elle allait accepter d'elle dans son cœur.

Alors, elle prit ses plumes, sa boîte de couleurs, dit au revoir à sa maman et glissa le plus vite possible jusqu'au ruisseau. En arrivant, elle entendit des voix

humaines et se cacha dans l'ombre.

«Je te l'avais dit», disait l'un des deux hommes avec impatience. «C'est un gros serpent. »

«Un vilain serpent», dit le deuxième homme.

Les hommes étaient gigantesques et Petite Vipère tremblait sous les pierres. «Mon père m'a dit que l'année dernière il en a tué deux ici, dans le lit de la rivière. Ils étaient longs et enroulés ensemble.»

Petite Vipère était si triste. Ils parlaient des parents de Dulce!

Puis, elle entendit un bruit fort et étrange. C'était terrible. «Prends ça et ça!»

«Tu peux arrêter. Il est mort maintenant.» Petite Vipère vit rouge quand elle se rendit compte de ce qui s'était passé. Elle sortit ses crochets, dont du poison coulait. Elle plongea, prête à mordre les humains, mais ils étaient déjà partis, en laissant des traces de boue sur leur passage. Petite Vipère s'affaissa sous la peinture de son amie.

«Rouge pourpre. Rouge brique. Rouge cerise. Les couleurs les plus chaudes du spectre.» Elle siffla, incrédule. «Rouge écarlate. Rose fuchsia. Magenta. Les couleurs de la passion et de la colère.» La scène était horrible. «Carmin et bordeaux.» Mais partout, la couleur intense du ruisseau et de la peinture de Dulce l'emportait sur le reste.

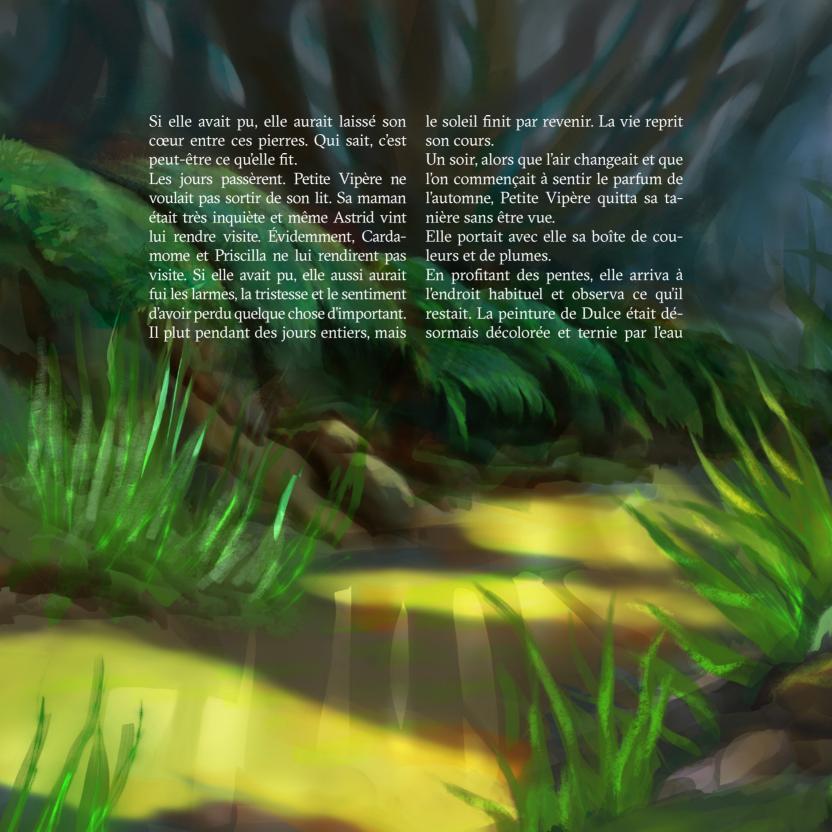
Du bleu.

Du bleu. La couleur préférée de son amie. Petite Vipère s'évanouit.

Quand on ramena Petite Vipère à la maison, c'était la panique. Toutes les vipères des bois avaient entendu parler de la présence des hommes et elles étaient toutes très inquiètes.

«C'est tellement bête! Les vipères ne sont pas sensées prendre le soleil sur le lit de la rivière!», pensa Petite Vipère. Elle laissa sa première peau sur le lit de la rivière en offrande. Elle était sans voix lorsqu'elle laissa sa peau couleur biscuit et pêche, avec des rayures citron, devant la tanière de son amie.







du ruisseau élargi. Elle était malgré tout toujours visible.

Petite Vipère coinça une plume entre ses dents et siffla : «Bon, finissons cette peinture!»

Tu la vois? Elle peint, une plume à la

bouche, à la tombée de la nuit. Elle peint avec grâce, un coup de pinceau après l'autre, cachée dans les flaques sombres. Le soleil se couche. L'ombre s'élargit. Tu la vois toujours?

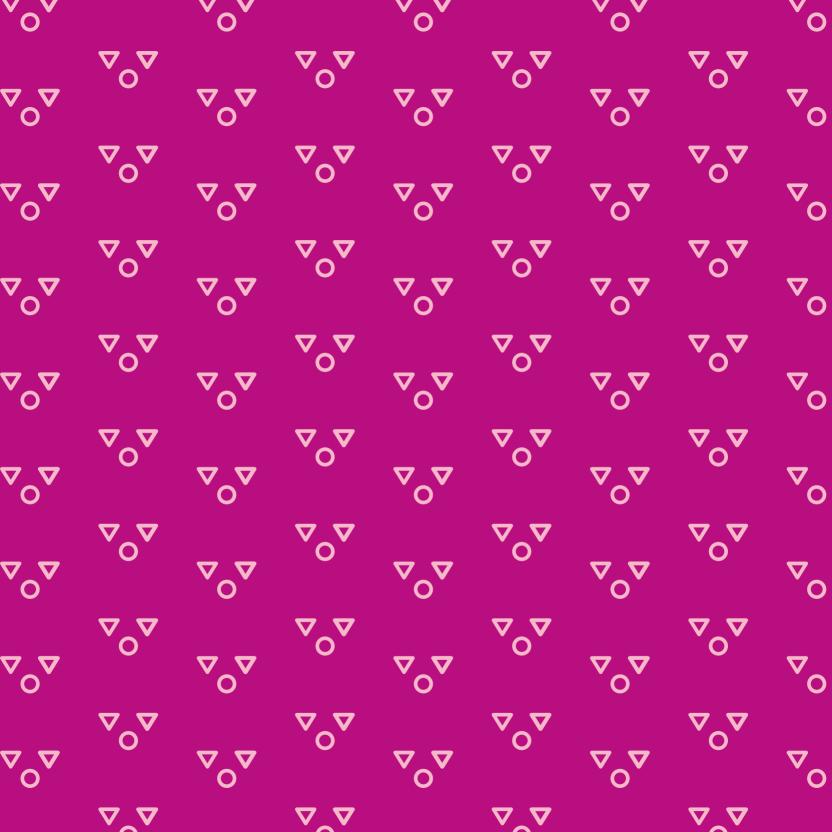
Petite Vipère adore la nuit.

La Gazette des Bois

par Federica Poiana

La peinture «Hé» est une sublime explosion de couleurs, une œuvre d'art audacieuse qui associe style et passion. On lit des émotions fortes dans le rouge qui encercle le serpent imposant qui se trouve entre les pierres du lit de la rivière. Une œuvre d'art incroyable que le conservateur du Musée des Bois a déjà demandé d'acheter. Une offre que Petite Vipère a refusée. «Cette peinture appartient à la rivière», dit-elle. «Et elle doit y rester.»

«Quelle est votre couleur préférée?», lui ai-je demandé hier soir à la soirée d'accueil de l'automne. La très jeune artiste, désormais bien connue de nos lecteurs, a observé la peinture murale pendant longtemps avant de montrer du doigt une petite tache de peinture au milieu: «Vous voyez ce morceau ? C'est ma couleur préférée. Le bleu.»



///

Lou le Loup avait tenu sa promesse et douze iours s'étaient écoulés. Nourri de fruits et de légumes, et sans activité physique, il avait désormais le gros ventre rond qu'il avait toujours souhaité. «Maintenant, vous devez tenir votre promesse et me libérer!», grogna-t-il. Les animaux de la forêt se rassemblèrent. Ils parlaient entre eux et regardaient de temps en temps Lou le Loup, en fronçant les sourcils. Certains étaient toujours occupés à essuyer leurs larmes. Lou le Loup se demandait si c'était bon signe. Lui aussi était ému. Quel drôle de loup, à s'émouvoir de ses propres histoires. Il leva les oreilles pour ne pas y penser. Les animaux se disputaient, mais Lou le Loup parvenait uniquement à distinguer quelques mots: «...un vrai glouton», «sournois», «différent». Il fronça les sourcils. Cela n'augurait rien de bon. Finalement, une délégation des animaux les plus influents des bois s'approchèrent de la cage. Lou le Loup avait très peur. Manger gratuitement pendant douze jours lui avait beaucoup plu, mais il était prêt à partir et à vivre sa vie. Il voulait dormir dans sa grotte préférée et passer ses journées à paresser comme il l'avait toujours fait. Les douze fables l'avaient épuisé. Il avait le droit d'être libre maintenant... pas vrai? «Tu nous as raconté douze fables très

spéciales», dit Maître Hibou.

«J'ai essayé de tenir ma part du marché», répondit Lou le Loup.

«Maintenant, nous devons décider si nous souhaitons tenir la nôtre. Mais avant cela, nous aimerions savoir quelque chose. Pourquoi les personnages de tes fables sont-ils tous faibles? Tu cours comme l'éclair, surtout quand tu veux éviter des corvées ou les animaux à qui tu dois des faveurs. Tes muscles ne sont pas faibles. Aucun loup de ta meute n'a ce problème. Tu ne fais pas partie de l'histoire.»

Lou le Loup leva les oreilles.

Il pouvait distinguer Maman Sanglier et Sept derrière Maître Hibou. Tout en bas du champ, il voyait Tige et Petite Vipère, cachées dans l'ombre. Les voyait-il vraiment ou les imaginait-il?

Loup serra la mâchoire. «C'est vrai, mes muscles ne sont pas faibles, mais je suis un lâche. Je me retrouve toujours dans des situations difficiles et j'ai tendance à faire les mauvais choix. J'ai tout le temps faim et mieux vaut ne pas parler de mon hygiène personnelle! J'ai recueilli ces fables au fil des

- années. Elles m'ont ému et m'ont inspiré à avoir
- du courage. J'ai bien évidemment décidé de

Conclusion 135





lors que nous arrivons à la fin de ce recueil de fables, j'aimerais remercier plusieurs personnes. Tout d'abord, ma chère Catherine la Poule, qui a corrigé mes erreurs et m'a encouragé à écrire. Sans elle, ces fables n'auraient pas vu le jour.

J'aimerais aussi remercier Simona, la Petite Vipère, car elle a donné une voix, un corps et des idées aux nombreux personnages présents sur ces pages. C'est grâce à son soutien et son affection que j'ai trouvé le courage d'avancer. Ilaria, la superbe femelle Crapaud du Marais grâce à qui ce livre a vu le jour. Elle a lu les fables aux autres animaux de la forêt et a apporté ce récit dans les foyers des êtres humains. Antonella l'a soutenue et m'a aidé à finir mon récit. Elle mérite donc également un merci tout particulier.

J'aimerais aussi remercier mes amies les laies, Daniela et Cristina, dont les vies et les histoires m'ont beaucoup appris. Merci de m'avoir permis d'écrire ces fables et d'avoir partagé vos difficultés. Je vous en suis reconnaissant.

Alberto l'Ours a accepté d'écrire le prologue et j'en suis honoré. Merci aussi au Hibou Enrico qui a accepté avec enthousiasme d'écrire l'introduction du livre que vous tenez dans vos mains.

Fausto le Vieux Loup et Stefania l'Oiseau Moqueur Joyeux m'ont transmis l'amour de l'écriture, des livres et des êtres vivants. Les commentaires dont ils m'ont fait part après avoir lu chaque histoire m'ont ravi. J'aimerais aussi remercier mon frère (adopté) Ferdinando le Loup, un fervent lecteur qui est aussi le meilleur psychologue que je connaisse. Je remercie également Dorothy le Berger, une lectrice attentive et enthousiaste, libre de nombreux préjugés, qui m'a rassuré et donné confiance. Un tout grand merci à Marilde le Chat qui, bien qu'en prison, a lu les fables avec un esprit vif,

toujours attentive à ce qui se cache derrière le voile de Maya. Je voudrais aussi remercier Claudia S. le Hérisson. Ses mots et ceux de la communauté des Hérissons m'ont touché et encouragé à être un meilleur écrivain. Bazec le Loir, quant à lui, est toujours en train de lire ces fables. Ses commentaires m'auraient été bien plus utiles s'ils m'étaient parvenus à temps! Samuela l'Écureuil a illustré la première version « L'importance de la magie ». Son enthousiasme et son grand cœur ne sont pas passés inaperçus. Elle mérite aussi mes remerciements les plus sincères.

Je remercie mes nombreux lecteurs qui ont donné de leur temps pour lire ces fables en ligne. Leurs commentaires et leur soutien m'ont été précieux. Claudia B., l'Escargot qui joue avec des cerises, m'a envoyé des e-mails inspirants. Comme l'a fait Leda le Héron, qui continue de danser fièrement. La Chouette Stefania P. a lu toutes les histoires et les a toutes sélectionnées (merci !). Ainsi que l'Ours Vit qui a lancé le hashtag #JusticePourDulce.

Je voudrais saluer affectueusement tous les enfants ou adolescents qui auront découvert ces fables durant leur traitement ou même à la maison, grâce à leurs incroyables parents : Tommy, Aurora, Marco, Denisa, Peo et bien d'autres.

Et enfin, j'aimerais adresser mes remerciements chaleureux à toutes les créatures du bois connues grâce à l'association pour la SMA: Associazione Famiglie SMA. Vous m'avez tous accueilli à bras ouverts, même si mon histoire était différente et moins noble que la vôtre. C'est grâce à vous et à ce que vous m'avez appris que j'ai pu écrire ces récits.

Introduction — Alberto Fontana	p. 5			
Introduction — Enrico Molinari	p. 8			
Démarre	p. 14			
.1 Mou comme un flan, *********** délicat comme une fleur et rapide comme un lièvre	p. 18			
.2 L'importance de la magie O O O O O				
.3 La gare au sommet de la colline 🔷 🔷 🔷	p. 28			
.4 Le Cœur des Bois 🛕 🗸 🗸 🗸 🗸 🗸	p. 36			
.5 Accepte ce dont tu ********* as besoin pour réaliser tes rêves	p. 54			
.6 La peau du loup OOOOOOO	p. 60			
.7 Tige	p. 66			
.8 Sept, une souris pas comme les autres <	p. 74			
.9 Un match avec des cerises ******	p. 86			
.10 Les Trois Frères Carpes 00000	p. 93			
.11 Une lueur d'espoir 🔷 🔷 🔷 🔷 🔷 🔷	p. 107			
.12 Bleu	p. 112			
Conclusion	p. 134			
Remerciements	p. 138			

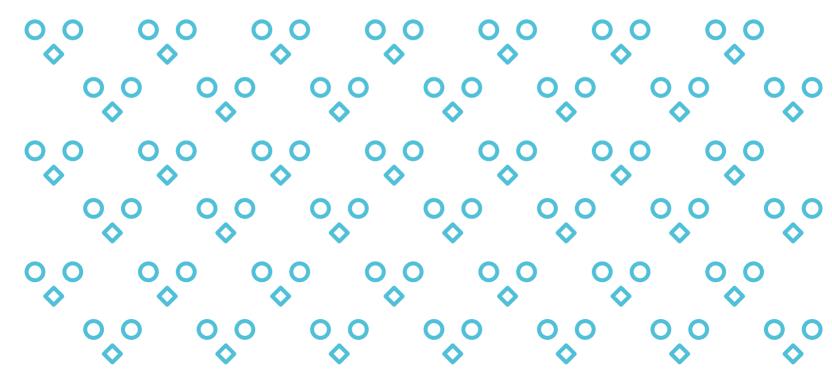
Jacopo Casiraghi est psychologue et psychothérapeute systémique relationnel, expert en handicap, en dynamiques familiales et en vieillissement.

Il est chef du service de psychologie du centre clinique NeMo de Milan.

Il offre un soin psychologique aux patients âgés et à leur famille, ainsi qu'aux mineurs atteints de neuropathologies et de maladies des neurones moteurs.

Il soutient les familles dans lesquelles des enfants sont atteints de SMA depuis 2013.





Biogen est l'une des plus grandes sociétés de biotechnologie du monde. Sa mission est claire : être pionnière dans le domaine des neurosciences. Cette société exploite la recherche scientifique de pointe pour développer et proposer des traitements novateurs destinés aux personnes qui vivent avec des maladies neurologiques et neurodégénératives graves partout dans le monde. Fondée en 1978, Biogen offre aujourd'hui la plus grande gamme de traitements de la sclérose en plaques et a lancé le premier traitement pour l'amyotrophie spinale.



IED - Istituto Europeo di Design (Institut Européen de Design) est né en 1966 de l'intuition de Francesco Morelli et est aujourd'hui une excellence internationale d'une structure entièrement italienne, qui opère dans le domaine de la formation et de la recherche dans les disciplines du design, de la mode, des arts visuels, de la communication et de la Restauration. Elle se positionne comme une école internationale d'enseignement supérieur orientée vers les métiers de la créativité, avec une attention particulière portée au design dans ses déclinaisons les plus variées et les plus actuelles. L'offre de formation IED est basée sur des crédits de formation (CF) structurés selon les paramètres adoptés par les institutions européennes les plus avancées du secteur. Le parcours de formation idéal vise à conduire l'étudiant vers une préparation complète dans la discipline de design choisie, combinant un programme de premier cycle avec un programme de troisième cycle. IED dispose d'une équipe de plus de 400 professionnels qui collaborent avec plus de 1900 enseignants, actifs dans leurs secteurs de référence respectifs, pour assurer le parfait fonctionnement des 11 bureaux: Milan, Turin, Rome, Florence, Venise, Cagliari, Côme, Madrid, Barcelone, Sao Paulo, Rio de Janeiro.

Directeur d'IED Italie: Emanuele Soldini École des arts visuels IED: Rossella Bertolazzi Bureau de la communication et des projets spéciaux IED Milan: Anna Cantaro

